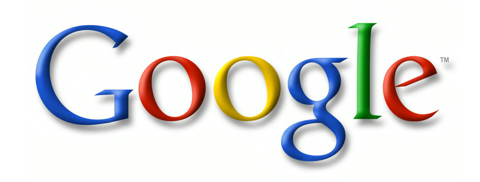

Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVERA VERUM GAVDIVM
PAVL GAVDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

COMÉDIES EN VERS. — TOME XV.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le sapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullemenl soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1810.

LES

CHATEAUX EN ESPAGNE

COMÉDIE,

PAR COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1789.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux.

LA FONTAINE, *Fable de la Laitière et le Pot au Lait.*

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet.
JUSTINE, femme-de-chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER, autre valet de M. d'Orfeuil.
Un Laquais.

La scène est au château de M. d'Orfeuil.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

La scène représente, pendant la pièce, une salle du château.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point!

JUSTINE.

Il ne tardera guères :
Il avoit à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois..
La nuit...

JUSTINE.

Bon! Bon! monsieur est suivi de François.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feroient deux hommes seuls sans armes?
Mon père devroit bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience;
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

On diroit que vraiment je ne pense qu'à lui!

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui:
Sujet inépuisable! et, depuis six semaines,
Encore neuf!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir:
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déja je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance;
Car il sait allier la grâce et la fierté,
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Assurément;
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bleuettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrois distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Émile.

JUSTINE.

Eh !... vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmants;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laisse-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien:
Vous l'attendez parfait; il ne paroîtra rien.
Moi je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet;
Un valet qui sera jeune, leste bien fait,
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même;
Qu ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop ni demander trop peu:
Mais vous, mademoiselle, oh! c'est une autre affaire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère!

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur:
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi? j'entends du bruit; c'est monsieur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon! J'imagine
Q'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bonsoir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, *malicieusement.*

Ah! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par là que je veux commencer.
(Il l'embrasse.)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.

J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Épargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père,.. avez-vous?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL, *feignant de ne pas comprendre.*

Des nouvelles? ah ! oui.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le grand-seigneur...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la carte :
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! ah ! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre :
Dès demain en ces lieux Florville peut se rendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon !
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non ;
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion !
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh mon dieu ! nous savons ce que c'est qu'une fille :
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à demi-voix*.

Pour Justine, on pourroit l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste :
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit.)

« Mon vieux ami... »

(Il s'interrompt.)

Que ce titre m'est cher!
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah! oui.

(Il continue de lire.)

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,
« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
« Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il désire, entre nous,
« Observer, à loisir, l'humeur, le caractère.
« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystère,
« Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et mais!.... elle semble promettre....
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, *avec intention.*

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL *continue de lire.*

« Je suis loin d'approuver un semblable projet;
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrois mon neveu, si je me portois bien.
« Adieu. Derval. »
Plus bas, on lit par apostille :
« Gardez mieux mon secret, que je ne fais le sien. »
(*A sa fille.*)
Eh bien ! voilà le tour que Florville te joue.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connoissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle âme;
Et qui d'avance ainsi veut connoître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître;
Tu ne peux que gagner à te faire connoître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien ! jouons le nôtre ;
Paroissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourroit arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir,
Mais sans faire semblant du tout de le connoître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

MONSIEUR, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.

Je t'avois défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon ;

Je l'oublioís. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor ! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parloit,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure ?

FRANÇOIS.

Eh ! mais il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.
(A François.)
Qu'il vienne.

(François sort.)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille, qui paroît embarrassée.*

Eh! mais, qu'as-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien! quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour tu seras une fois moins jolie.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'AI quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, *seule.*

FORT bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(Elle regarde.)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE *en bottes,* VICTOR.

JUSTINE.

MONSIEUR, pour un moment, monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne;
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah ! vous êtes trop borne.
Moi, j'attendrois long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, *lui rendant sa révérence.*

Vous êtes bien poli ; je ne puis m'arrêter.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

Eh bien?

VICTOR.

Charmant accueil ! rencontre inespérée !
D'honneur !

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paroît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh mon dieu ! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur ; elle a de quoi suffire, en vérité.
On ouvre... moi, j'étois tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse on m'accueille ;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déja tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il étoit dur et fier, ils seroient insolents.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! suis-je partout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure; ici le hasard nous procure
Un asile; et demain?

M. D'ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?

Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois; et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous ballotte,
Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et par fois espérant, lorsque vous espérez;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre;
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher; mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle :
Tu seras quelque jour bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah ! oui, c'étoit un digne et galant homme
Qui nous faisoit passer tous les mois quelque somme.
Mais las ! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimois bien, cependant, ceux qu'il vous envoyoit.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre !
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collège, il étoit compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connoissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain, je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier, je descends ;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, vous trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste : elle me fait connoître :

« Tel à vos yeux d'Orlange en ce jour vient s'offrir ;
« Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
« S'il pouvoit être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et surtout d'assurance,
Le frappe : nous causons ; il m'observe avec soin ;
Et je l'entends qu'il dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste ;
Mille gens l'attendoient ; et moi qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte ; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin ?... je puis être... ministre un jour :
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *persuadé par degrés.*

Ah ! vous n'oublierez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connoître ;
Sois tranquille ; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible ?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah ! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies;
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies.

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante :
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me mène en un grand et bel appartement :
Je suis las; je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui-même.*

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(A Victor.)
Vous! Mon ami, quelqu'un va vous faire connoître
L'appartement que doit occuper votre maître;
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déja.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête:
Le jour ou l'on s'égare est un vrai jour de fête.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bien-venu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connois si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîments, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîments? bon!.. il ne m'en est point dû;
Et dans votre alentour, si je m'étois perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?
(*A part.*)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisoit à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais très bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.
(*A part.*)
J'attendois les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs?

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étois seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très ferme, et je leur dis:
« Messieurs, que me veut-on? ma bourse? on peut la prendre.
« S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit: « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons, nous en avons besoin:
« Mais attaquer vos jours? nous en sommes bien loin.
« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi; voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

(*A part.*)
Le récit est piquant. On ne peut mieux trouvé.

(Haut.)

Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme,
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrois que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Je m'en consolerai si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez?
J'en répondrois pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connoître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paroître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, *d'un accent très prononcé.*

Monsieur! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissoient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

(*A part.*)

Monsieur !... Il est vraiment aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

De mon gendre je suis déja très satisfait.

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sont pas tous;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! oh! moi, je suis bon enfant; mais, du reste
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un vraiment qui seroit attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :

Nous les trouvons, sans doute, excellents; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige....

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connoissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connoître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre;
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux; j'avois bien peur.

VICTOR.

Je disois seulement
Que j'étois fait pour l'être; aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore;
Et de long-temps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il feroit mieux d'éviter l'entrevue;
Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(Il sort.)

JUSTINE, *le suivant des yeux.*

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parloit?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paroître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Il étoit comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvoit tantôt vous dire même chose.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine?

JUSTINE.

Eh bien?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure ;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle ; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah ! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, *avec un nouvel habillement.*

VOICI, mademoiselle, une heureuse disgrâce.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grâce !
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! cet accident chez moi n'est pas très rare :
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être ?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;

Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin, une lumière;
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici je trouve encor, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grâce, et j'admire, d'honneur !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah ! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais.... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! en vérité,
De se fixer ici l'on seroit bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et surtout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déja vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon ! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh ! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serois par fois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes;
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable;
Et je pourrois, par jour, être souvent coupable.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudroit bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Par fois, pendant un mois, je puis me promener.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudroit bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrois;
Car, si j'étois au point d'épouser, je voudrois
Connoître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-da!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirois : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi! je vous ennuie?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(A part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine;
(Dirois-je à ma future...)

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant; tel même, j'en convien,
« Que l'on pourroit. par fois, me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage :

« Trop heureux de lui plaire en tous temps, en tous lieux !
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisseroit la même liberté ;
Verroit avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup-d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil ;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Partout aller sans lui, puisqu'il iroit sans elle ;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,
Le préférer d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudroit permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserois promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi ! seriez-vous, monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourtant il faudroit, entre nous,

Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon âme;
Je suis fait pour l'amour, mais très peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense; excusez ma franchise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentiments j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose:
Aussi-bien, ce seroit s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin, à part.*

Ah! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(Haut.)
Eh bien! mon cher monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourroit ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille!...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterois pendant des jours entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Êtes-vous voyageur, dans la force du mot?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, *à part.*

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelqu'étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu :
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurois pas cru :
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, *bas, à sa maîtresse.*

Il ment fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *bas, à Justine.*

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déja parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau, comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur? ma foi, je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi-bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère!
J'aurois trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avois du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi-bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! quand il faudroit se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmants je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénètre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage seroit le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors, vous accompagneroit.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Partout, avec plaisir, j'accompagne mon père.
Cette partie auroit surtout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettois pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer:
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle :
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublieroit sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito*;
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,

Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos riants tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons en effet au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel!...

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, *embarrassé.*

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'étoit un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup-d'œil superbe!

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien ! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez ;
Et même en pleine mer vous vous promenerez.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... j'aurois peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle foiblesse extrême !
Eh ! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?...
(Il se reprend.)
Près d'un père?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper;
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(A d'Orlange.) *(A sa fille.)*
Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL, *bas, à sa fille.*

Allons. Il est charmant.
(Il emmène d'Orlange.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, *qui se regardent quelque temps.*

JUSTINE.

Eh bien, mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, mademoiselle? Oui, je vous l'ai prédit :
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire :
En un mot, le premier a fait tort au second.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Écoutez donc : au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisants dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable;
Et Florville, à mes yeux, seroit fort agréable,
Si Florville, pour moi n'étoit qu'un étranger:
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté!

JUSTINE.

C'étoit un badinage;
Il falloit bien ainsi jouer son personnage.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquents, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même en fort peu de paroles:
Amant fort agréable, et fort mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
D'un beau portrait votre ame étoit préocupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, *à Justine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

MADEMOIESELE D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais! en vérité, la rencontre est unique.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courois; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.

Pour moi, je vais trouver mon père, de ce pas,
Et je l'avertirai; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.
(Elle le regarde.)
Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.
(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS *qui sort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

Dans ce salon,
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends : vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? votre maître... a-t-il des enfants?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh! oui. Partout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, sans être informé
De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Je suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître :
Celui-ci pour Florville est loin de me connoître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'étoit traité par lettre,
Et si j'avois voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.

Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part, de loin.*

Où donc est-il? Je suis curieux de le voir.
(Haut.)
Ah! bon. C'est moi, monsieur, qui vient vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?..

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils, peut-être?..

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon:
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout: bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée :
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté :
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

ans doute.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(*Haut.*)
comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

voudrois. Mais quoi! je ne puis : dès demain,
ira, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel est ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui!

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! surtout d'une gaîté!
Sur ma foi, vous serez ravi de le connoître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connoissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connoître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup-d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne!..
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté:
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(Haut.)
Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrois. Mais quoi! je ne puis : dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je puis mentir.
(Haut.)
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

Oh ! le charmant voyage !
Il nous paroîtra court celui-là, je le gage ;
Henriette fera les frais de l'entretien ;
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah ! fort bien.
(A part.)
Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure !
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi ! les voyageurs font bientôt connoissance ;
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! monsieur!..

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouilleroit point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce seroit bien dommage!
Mais si la même belle obtenoit notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderoit sans murmure, et se retireroit.

M. DE FLORVILLE.

L'effort seroit cruel pour une âme sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible:
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirois pour une fille unique,
Et que vous survinssiez...?

M. D'ORLANGE.

Bon! bon! terreur panique!

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu;
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimois Henriette,

Vous seriez confident de ma flamme secrette;
Et moi, je vous rendrois même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi:
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi! si j'y comprends un seul mot, que je meure!
Serois-je donc ici venu trop tard, d'une heure?
(Ils sortent ensemble. Olivier les suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

JE n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avoit prévenu!

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure;
Elle paroît charmante.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! charmante!... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Monsieur aimeroit donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerois à la ville, à la cour;
J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avois une aimable compagne,
Je passerois ma vie au sein de la campagne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous :
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites :
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi! mademoiselle,

Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paroît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable ;
Et le premier coup-d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déja beaucoup, et surtout aujourd'hui...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien ! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocents plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très solitaire.
Une autre trouveroit cette retraite austère :
Eh bien ! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi, dès mes plus jeunes ans ;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisants,
Écarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse !

Il aime la musique : eh bien ! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi ! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(*Très vivement.*) (*En se reprenant.*)
Ah ! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez,
Vous vous reposeriez...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien ! je le dirai tout bas :
Car un autre en riroit ; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisois sa partie, ensuite je lisois ;
Je l'écoutois, surtout ; enfin, je l'amusois ;
Et moi j'étois heureux en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère et douloureuse.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir !
Une mère ! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs....

M. DE FLORVILLE.

Les retenir ! pourquoi, mademoiselle?
Ah ! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle ;

Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerois :
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas ! pourquoi faut-il que des moments si doux
S'échappent aussi vite !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger....

M. DE FLORVILLE.

Ah ! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instants....
L'autre étranger ici restera-t-il long-temps,
Mademoiselle ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais !... je l'ignore ; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère ;
Et.... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui....

M. DE FORVILLE, *à part.*

Comme elle paroît émue en le voyant !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'UN aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret:
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gêneroit.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine:
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir....

M. D'ORLANGE.

D'un moment,
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paroît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce;
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi je rêvois donc à vous, mademoiselle.
Je vous voyois partout, au château, dans le bois;
Et je vous voyois... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon âme étoit charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir.... partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui, le feu, justement,
Avoit pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! bon dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce.... Déja vous étiez éveillée,
D'une robe légère à la hâte habillée :

Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor :
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi ! déja la flamme en barroit le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à mademoiselle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquois si peu !
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui même arrive,
Suivi de votre père : il s'en étoit chargé ;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portoit le père, et je portois la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurois eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'étoit qu'un rêve.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mille grâces, monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

Messieurs, vous paroissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connoissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disois.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vite avec monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet
J'ai vu que nos humeurs étoient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur....

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies.
Hein?... qu'en dis-tu, ma fille?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est.
Mon père, je le sens....

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, partout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeuné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL *à part.*

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(*Haut.*)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(*A Florville.*)
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monsieur la reverroit peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au moins, je me promène.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourroit la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, *saluant mademoiselle d'Orfeuil.*

Il n'étoit pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de moments à passer près de vous!
Et j'irai perdre, moi, des instants aussi doux!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais! la fiction vous paroît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

MADEMOISELLE DORFEUIL.

Je croyois que monsieur aimoit la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord; mais tel plaisir est insipide et fade
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sitôt?

Je ne le croyois pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup-d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'étois un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon:
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; jusque-là, je dois tout ignorer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.

Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte :
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornoient, en son essor, ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands évènements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'état, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

(*Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.*)

Le vaisseau, sur lequel je m'étois embarqué,
Par un corsaire turc, en route, est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avoit tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très hauts emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir ; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
— « Pacha, dit le visir, les Russes sont là ; cours,
« Et bats-les. » Je les bats ; puis je prends, en trois jours,

Ismailow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt; et je règne après lui.

(*Au comble du délire.*)

Me voilà donc le chef de la sublime Porte!...
Mais ma religion, mais mon culte!... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur;
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

(N. B. *Victor est déja entré sur la scène, et sans être vu, a écouté, depuis ces mots :* Le capitan pacha, etc.)

VICTOR *se prosternant.*

Sultan!...

M. D'ORLANGE.

Eh bien! qu'est-c
Que veut-on?

VICTOR.

Au sérail on attend ta hautesse...

M. D'ORLANGE, *se croyant encore le grand-seigneur.*

Quel est l'audacieux?...

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !... c'est toi, Victor. Malheureux ! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage ; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé...?

M. D'ORLANGE.

Eh ! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit ; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien ! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trêve.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !

Oh! qui pourroit compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant seroit bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, *seul.*

Il est fou... là... se croire un sultan! seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourroit bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnois pourtant le gros lot!... quel bonheur!
J'acheterois d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui! dans ce canton, j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.

J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étois hier.
Ma foi, j'aime déja ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier!... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Plus heureux que monsieur... le grand turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor »; cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,
(Il cherche.)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avois.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurois-je perdu? seroit-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(Il crie.)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

QU'AVEZ-VOUS donc perdu, monsieur?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre?...

VICTOR.

Ah! mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE *l'amène mystérieusement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL, *sourit.*

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, *toujours de même.*

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez long-temps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre:
En un mot, je l'adore; et si j'osois prétendre
A sa main, cet hymen feroit tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être ;
Mais il est naturel de se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez ;
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connois fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille... ?

M. D'ORLANGE.

Ah ! monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé ;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé ?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Écoutez, je vais voir notre jeune personne ;

J'espère que tous trois serons bientôt d'accord.
Car, si vous lui plaisez, vous me convenez fort.
(*Il sort.*)

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE, *seul.*

Mais comme tout s'arrange !
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange !
Qui m'auroit dit hier, lorsque je m'égarois,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrois ?
Qu'en ce château, moi-même... Il est un peu gothique :
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison ;
Car je suis, à peu près, maître de la maison.
Ces grands appartements sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étoient des gens fort respectables ;
Mais ils ne savoient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin ; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi ! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt ; ils sont tous dans mon portefeuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on ? un Amour, un vieux temple ?
Un kiosque ? oh ! non, rien d'étonnant ; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans ; le luxe en est banni :

On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi: je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure...
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine; elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux :
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce? oh! d'ici je la vois.

Tous les préparatifs sont déja dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête :
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfants, des vieillards, les filles, les garçons;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice...
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon dieu! que tout cela sera charmant à voir!
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.
(Voyant arriver Florville.)
Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

Je vous suis obligé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;
J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.
(Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.)

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher.
Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.
Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? sur vous j'avois compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvoit
Qu'Henriette déja fût promise à quelqu'autre,
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?

Je trouverois, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurois été charmé de le connoître.

M. DE FLORVILLE, *faisant un geste.*

Et... si...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tuerois point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête :
S'il vous tuoit?

M. D'ORLANGE.

Eh bien! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévouerai,
Monsieur; par deux beaux yeux heureux d'être pleuré!
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrois pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.

Lorque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être... le beau sexe est si compatissant!
De sa main... pourquoi non? Jadis les demoiselles
Soignoient les chevaliers qui se battoient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :
Mais Bayard près de lui n'avoit point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira : je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard!... de ses yeux une larme est tombée.
Ah! si je suis malade, elle n'est guère mieux;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrois, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paroître.
Mais de votre départ je suis très affligé;
Car vous m'êtes si cher!...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé....

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais....

M. D'ORLANGE.

Je serois enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, *frappé tout à coup d'une idée.*

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi:
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.

Je pourrois d'un seul mot me faire reconnoître....
Mais non, elle aime l'autre; il est trop tard peut-être;
Et je l'affligerois, sans être plus heureux.
Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite... Eh! pourquoi me suis-je déguisé?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercheroit querelle....
Mais pourquoi? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laissons-lui son erreur; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah! puisqu'excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit à déjeuné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, monsieur; et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant:
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose...
Qui vous plairoit.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrois d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah! croirois-tu, ma chère,
Que monsieur veut partir?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout, ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvoit me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connoissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressoit le plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce matin même encore il paroissoit vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.

Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour
J'aurois voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, *à part.*

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(*Haut.*)
C'en est trop; je m'oublie en ces touchants adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture...

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remercîments de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas! si rare,
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déja? mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois!
Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne;
Mais il a l'humeur sombre; et ce n'est pas la mienne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvoit les cacher :
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai!
Quel aimable babil! quelle grâce!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, surtout de la franchise,
Mais j'aurois souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes!
En un mot, je voudrois...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

MADEMOISELLLE D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh mais! demeure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout à l'heure.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnoient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre âme,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'étoit sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... daignez permettre,
Car je ne comprends pas: vous parlez d'une lettre
De mon oncle?

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

MONSIEUR... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*A M. d'Orlange, en s'en allant.*)
J'y vais. Oui, j'étois prévenu;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

AH! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon :

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? comment me savoit-il ici?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre ;
Car vous saurez, monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre ! et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, étoit d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venoit pour surprendre.
Vous parûtes ; d'abord, on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé ;
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je comprends enfin... J'étois surpris aussi
De voir... Mais quoi ! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*Il sort.*)

VICTOR, *en s'en allant.*

Encore quelque folie.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORLANGE, *seul.*

VICTOR est donc parti ! je crois qu'il l'atteindra ;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice,
Cruel, mais qu'après tout il falloit que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le futur ; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparoître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant ; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route ;
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits !
Ah ! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse !...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfants.
Henriette me dit... que ces mots sont touchants !
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère !...
« Je vous dois mon bonheur, mes enfants et leur père. »
Serois-je plus heureux, si j'étois son époux ?
Quelqu'un vient : c'est le père, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui; je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?
A cet oncle indiscret?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Dorval
A trahi son neveu pour vous; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre :
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avoit ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvoit vous échapper?
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendroit de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin

De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère;
Je sens que l'étranger nous étoit nécessaire,
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché : mais quoi! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagneroit à se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serois très fâché, s'il ne revenoit point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus; justement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille.*

Eh bien! voilà Florville, et tout est éclairci.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah! oui.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

De mon rival servons les intérêts.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non : vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez : mais quoi!
Si je ne l'étois point?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais ! monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Vos alarmes, monsieur? quel sujet?..

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends justice.
J'ai (car d'avance il faut que je vous avertisse)
Mille défauts, d'honneur, pour un mari, s'entend.
Je me connois ; je suis vif, volage, inconstant ;
Et capricieux même, il faut que je le dise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable ;
Qu'en dites-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable.
(A part.)
Voudroit-il m'éprouver?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observois tantôt.

Ses discours sont remplis de raison, de justesse;
Ils respirent la grâce et la délicatesse :
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi ! non, je suis de bonne foi.
A vos charmants attraits j'ai cru le voir sensible :
Qui ne le seroit pas?.. Et s'il étoit possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher !
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même
Tous mes droits... si j'en ai.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême !
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah ! c'est vous qui bientôt me connoîtrez, je crois.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR *qui entre mystérieusement, et a l'air de vouloir parler en secret à son maître.*

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

MAIS Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, *voulant emmener Victor.*

Je vais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, monsieur, qui me retire.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien?

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutois pas.
Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?..
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli;
Puis il a pris un air... un air... là... très poli;
Mais extraordinaire. « Oh ! oui, j'irai sans doute,
« (A-t-il dit.) Je comptois poursuivre au loin ma route;
« Mais ceci me retient. Vite (dit-il alors
« Au postillon), retourne au château d'où tu sors... »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.
(*Victor sort.*)

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur? c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non, je vous connoissois assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'étoit dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant;
Lisez.

(Il le lui remet.)

M. D'ORLANGE *lit.*

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?

« Ne demandez que moi ; j'ai deux mots à vous dire ;
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah !...
(Il rit.)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(D'un ton martial.)
Attendez, je reviens.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, *seul.*

IL faut que je l'attende !
Il me rappelle ; il veut qu'en ces lieux je me rende ;
Je revole à l'instant, et monsieur n'est pas prêt !...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paroît ?...
Je crains pour le futur sa tendresse inquiète....
Hélas ! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain ?
Je suis bien malheureux ! J'ai des droits à sa main :
J'arrive : mais je vois qu'un autre est aimé d'elle :
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle !
On vient,... c'est elle ! Ah ! ciel !

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *de loin, sans voir Florville.*

Florville dans ces lieux
(Apercevant Florville.)
M'avoit dit que quelqu'un me demandoit... Ah dieux!
(Haut.)
C'est vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir....
Je ne me flattois pas de jamais vous revoir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est.... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je les avois reçus moi-même... Il seroit mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paroître;
Ma visite, à présent, le troubleroit peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçoit, ce semble, une union prochaine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, j'étois sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesoit d'avance, et j'en aurois gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père:
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisois trop d'honneur:
Je le croyois aimé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le soupçonne,
L'a prévenu...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimois personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh dieu! l'espoir enfin me seroit-il rendu?

(*Haut.*)

Votre cœur seroit libre encor, mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! heureux Florville!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh quoi!
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Ah! je parle de moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

De vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh! oui. La feinte est inutile:
Vous êtes libre encore, et moi je suis Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déja je vous crois prévenue.
Dès lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis, et que je vous adore.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? eh quoi! c'est vous qui m'étiez destiné?
(*A part.*)
Se peut-il? Ah! mon cœur l'avoit bien deviné.

(Haut.)

Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étois aimé! qu'entends-je? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici; j'étois loin de songer...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avois-je donc, monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?...

M. DE FLORVILLE.

Épargnez-moi, de grâce:
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je sens tout le prix d'un trait si délicat.

(A M. d'Orlange.)

Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime:
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.

(A son père.)

Vous savez notre erreur, mon père?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connoît!

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'étoit trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allois sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grâce
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi! j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang :
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince;

Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Seroit-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfants ; le grand nombre m'en plaît.
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élevera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi ;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi :
Je saurai démêler leur goût, leur caractère ;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné !
(*A M. d'Orfeuil.*)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :
Il pourroit épouser la fille de madame.
(*Il montre mademoiselle d'Orfeuil.*)
(*A M. d Orfeuil.*)
Trop heureux ! Tous alors, nous serons vos enfants.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressants.
A cent ans, vous direz : « Je n'avois qu'une fille ;
« Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des Châteaux en Espagne.

FIN DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL,

COMÉDIE,

PAR COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 4 mars 1791.

PERSONNAGES.

M. (le baron) DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC, sa fille.

M. D'IRLAC, sous le nom de SAINT-BRICE, fils de M. DE CRAC.

M. FRANCHEVAL, amant de mademoiselle de Crac.

M. VERDAC, parasite.

THOMAS, laquais, jardinier et garde.

JACK, page de M. de Crac.

LE MAGISTER du village.

Tout le village.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC
DANS SON PETIT CASTEL,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

SAINT-BRICE, *seul.*

OUI, des évènements j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'étoit... qui? Crac, mon père; il m'embrasse
Sans me connoître encore : en son petit château,
Où j'allois, il m'emmène, et j'entre *incognito.*
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient : moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler.... que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons surtout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

... Peut-être est-ce manquer de respect au cher père;
Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval;
Oh ! oui. Voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCÈNE II.

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déja levée !

MADEMOISELLE DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais ! c'est assez mon usage.
Ici, grâce à l'emploi qué l'on fait dé ses jours,
Plus tot on les commence, ét plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi, surtout en ces demeures;
Les jours coulent, je crois, plus vite que les heures.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah ! dé grâce...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instants si doux,
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé mé trouve étrangère,
Bien qu'en cetté maison, par fois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amusé;
Mais sans dessein pourtant... Non pas qué jé l'excuse :
Car moi, jé n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi ; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur... si j'ose ici diré cé qué jé pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelqué rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien ! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Oui, vous mé rappelez lé souvenir d'un frère,
Qué j'aimois tendrement, à qui j'étois bien chère :
Il séroit dé votre age... Ah ! régrets superflus !
Cé frère si chéri, probablement n'est plus ;
Dès long-temps nous n'avons dé lui nullé nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il ? Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des frères qu'on crut morts... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh mais ! si lé mien est vivant,
Il m'oublie, et cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier ? Oh non ! cela n'est pas possible.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez ;
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Un amant, dités-vous?

SAINT-BRICE.

Eh oui !.. vous rougissez?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui? moi, monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous-même; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être;
Et j'aurois grand plaisir... on vient; c'est lui peut-être.

MADEMOISELLE DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Alors, je vais troubler votre entretien :
Je crains d'être importun.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, né craignez rien.

SAINT-BRICE.

(*A part.*)
Vous permettez? je reste. Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*

(*De loin, à part.*)
Quel contré-temps ! encore avec cet étranger !
(*Haut.*)
Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger.

MADEMOISELLE DE CRAC, *à Francheval.*

Eh! pourquoi donc, monsieur, cetté cérémonie?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savois pas sitot en compagnie;
Sans quoi... l'on m'avoit dit qu'avec votré papa,
Dès lé matin, monsieur chassoit...

MADEMOISELLE DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais! jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chassé guère:
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paroît; ét meme j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenois de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé dé cet ecès dé zele;
Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, ét jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs? jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui;
(Mademoiselle de Crac sort.)

Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère?

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot, de grâce.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un instant?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi, j'entends.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit ; la pétite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé souçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la meme aversion :
En flatteurs caressés cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde.
Ève a péché, pourquoi? parcé qu'on la flatta ;
Esemple qué dépuis mainté femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouillé les ames...
Que d'hommes en cé point, dé tout temps furent femmes !
Mon varon l'est surtout : or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grâce au ciel,

Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine;
Il m'aime enfin; ét c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment pour un répas blesser la vérité!

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté?
Et qué m'en coûté-t-il? un peu dé complaisance:
Jé n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit dé lé croire : il hable à chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé serois un grand sot,
D'aller lé démentir sur uné vagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle...?

VERDAC.

Votré délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonné table, on a toujours raison;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, ét m'amuse *in petto;*
Par là jé m'établis dans son pétit chateau,
Chateau qui n'est au fond qu'uné gentilhommière :
Qué dis-je! cé seroit uné simple chaumière.
On y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit :
Crac en a lé plaisir, ét j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. *(On entend un cor.)*

A merveille, monsieur; mais j'entends grand tapage;
Ah! c'est notré chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage? Oh, oui! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée.

Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page ét l'échanson.
Il s'acquitte assez bien surtout du dernier role.
Mais voici tout lé train ; il n'est rien dé plus drole.

(On entend le cor de plus près.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK.

(Quatre petits garçons, paysans, armés de bâtons.)

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé pairai vos papas.
On né mé vit jamais prodigué dé louanges,
Mais ils ont rabattu comme des petits anges.

(Les petits garçons sortent.)

SCÈNE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bonjour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur lé varon.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.

Jé me suis amusé comme un roi ; mais du reste,
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet.
Jé n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, Dieu sait !
Moi, jé né chasse point comme vos pétits maîtres.
(Il s'assied.)
Page, mets bas ton cor, ét viens m'oter mes guetres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Lé compère déja donné fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK.

A votre ?... Monseigneur, jé n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne ét lé pétit ?
J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites cé qu'on vous dit.
(Jack sort)

SCÈNE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'es-tu là-bas si long-temps fait attendre,
Thomas? Quel est lé bruit qui sé faisoit entendre?

THOMAS, *sans accent.*

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet?

THOMAS.

Oui, vraiment.

M. DE CRAC.

Ah! si jé l'avois su!
Et dé qui donc?

THOMAS.

De qui? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A cé point lé jeune hommé s'échappe?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé:
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille.
(Il fait mine de sortir.)
Cadédis! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(Il revient.)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

Eh ! mais à quel propos
Cé démelé? pourquoi?

M. DE CRAC.

Pour uné vagatelle,
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune hommé prétend qué jé tire chez lui :
Suis-jé dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte ét moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis uné certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chosé s'est passée entré lé comte ét moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette :
Mais jé vous l'ai méné, messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi! toujours mé commettre avec un impudent!
Dieu m'en garde! mais quoi, laissons céla, dé grâce.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.

[illegible] levreaux et perdreaux, Dieu merci,
Aucun de la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC.

Eh ! quand tu récévois un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier; ces messieurs sont témoins.

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue uné pièce dé moins !

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cépendant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

(A Thomas.)

Écoutez, jé.... Qué fais-tu là, toi?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu commé moi?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors.

(Thomas sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner !

M. DE CRAC.

Lé fait est très certain ;
Mais vous en douterez ; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute ?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drole.
J'allois tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh ! rien n'est plus commun :
Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer je m'apprete ;
Frrrr... un perdreau s'envole au dessus dé ma tete.

FRANCHEVAL.

Qué faire ?

M. DE CRAC.

Un autre, alors, sé séroit contenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh ! oui, j'aurois opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Eh bien ! moi qui suis un bon apotre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un ét l'autre.
L'un s'arrete tout court ; l'autre, la tête en bas,
Descend...

VERDAC.

Oh ! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas
Lé perdreau justément tomber dessus lé lièvre,
Qui respiroit encore...

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal,
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à chéval,
Et fut resté long-temps dans la meme posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier ét monture.
Eh donc? qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité...

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble ;
Et jé prétends qu'un jour la broché les rassemble ;
Qué dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'uné telle union les yeux séront ravis.
Quel jour est-ce ?

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.

(*A Francheval.*)

Mais, vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.

L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M. DE CRAC.

Il étoit temps. Déja j'en avois fait fuir dix;
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encor six.

VERDAC.

La peste!

FRANCHEVAL.

On disoit trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auroient été cent...
Mais enfin jé perdois mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.

M. DE CRAC.

Eh bien! moi qui suis

J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un é

L'un s'arrete tout court; l'autre, la têt

Descend...

VERDAC.

Oh! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous

Lé perdreau justément tomber dessus l

Qui respiroit encore...

VERDAC, *riant beauc*

Et dut avoi

M. DE CRA

Dé façon qué dé loin sur lé pauvr

Lé perdreau, sans mentir, sembl

Et fut resté long-temps dans la m

Si mon chien n'avoit pris cavalier

Eh donc? qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL

Monsi

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieu

D'honneur!

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont

qu'un jour la broché le

même plat tous les deux

VERDAC.

yeux séront ravi

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.

(*A Francheval.*)

Mais, vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.

L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, [illegible] donné la sienne?

M. [illegible]

[illegible] temps. Déja j'en [illegible]

[illegible] Saint-Brice vi[illegible]

VE[illegible]

FRANCHE[illegible]

trois.

[illegible] DE CRAC.

[illegible] vous dis six.

[illegible] la moitié du [illegible]

[illegible] oient été cent[illegible]

[illegible] mon sang.

M. DE CRAC.

Eh bien ! moi qui suis un bon apotre
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un ét l'autre.
L'un s'arrete tout court ; l'autre, la tête en bas,
Descend...

VERDAC.

Oh ! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas
Lé perdreau justément tomber dessus lé lièvre,
Qui respiroit encore...

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal,
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à chéval,
Et fut resté long-temps dans la meme posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier ét monture.
Eh donc? qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérit

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encoré
Et jé prétends qu'un jour la broché les
Qué dans un même plat tous les deux

VERDAC.

D'uné telle union les yeux
Quel jour est-ce?

Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'etes-vous vénu,
Monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle!

M. DE CRAC.

Qui vous a dit céla?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux;
Au lieu qué très souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontoit une histoire piquante,
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnérre gronde :
Il éclate enfin, tombe...

VERDAC.

Où?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet;
Le fusil part, et tue un lièvre qui passoit.

FRANCHEVAL.

Cette aventuré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisanté; ét puis lé varon narre
Avec certainé grace, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Surtout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot; César, d'étonnanté mémoire,
Dieu mé damne! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures?
Il m'en est arrivé dé bizarres, partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerré surtout.

SAINT-BRICE.

Ah! vous avez servi?

M. DE CRAC.

Sans doute; un gentilhomme
Doit servir, ét surtout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé chateau jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très jeune; ét jé puis bien vous dire
Qué jé savois mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans, je me bats contre mon précepteur;
Je le tue.

VERDAC

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi! c'étoit un jour dé noce.
J'ai vu plus d'uné guerre; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne.
Trois fois dans un combat, jé changeai dé chéval,
Et j'ai sauvé la vie à notré général.
Il est réconnoissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'étoit donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce?

M. DE CRAC.

Ah! jé brûlois d'en etre : eh mais, voyez un peu!
Moi qui traversérois un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur; mais elle m'incommode :
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Eh bien! moi, j'en étois. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptoit bien lé prendre;
Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate angloise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipagé, monsieur, dut bien etre étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cetté transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé meme.

VERDAC.

Tout est si bon ici, meme à tous les répas!

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait miéux qué moi? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas? pour moi, je l'aurois cru.

M. DE CRAC, *souriant.*

Eh non! mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille?

SAINT-BRICE.

Eh mais!...

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

(Haut.)

Je m'en doutois. Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est uné cave, au fond, qu'uné source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon?

M. DE CRAC, *très gravement.*

Qué lé trait est fort gai!
Mais, comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeuner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

(*Aux autres.*)
Ah! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE.

Oh! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangerai pour trois. Adieu.

(*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCÈNE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très vivement toujours.*

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cetté maison, dépuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant ; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il est possible aussi qu'un autre soit sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourroit.

FRANCHEVAL.

Si c'étoit vous, monsieur?

SAINT-BRICE.

Si c'étoit mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je encor plus cavalière.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal :
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais! vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut être.

Prénez-lé meme ton, vous en etes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non?

SAINT-BRICE.

Eh bien! si je l'aimois?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierois, alors, dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, pret à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi? déja le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon!

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du notre,
Un Gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien ravattre :
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous vattré.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis :
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper?

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh ! parlez donc plus bas,
Et feignons d'être amis ; car j'aperçois Lucile.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs ; je lé vois trop, vous avez quérellé
Mon abord a fait trêve à quelqué démêlé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle.

(*A Francheval.*)

Ah! né mé trompez pas. Jé gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand céla séroit, ma crainte est-elle vaine?
Vous verrez qué céci n'en valoit pas la peine!

MADEMOISELLE DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais jé suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi! dé mes actions né suis-je pas maîtresse?
Et quand pour moi monsieur auroit dé la tendresse,
Qué vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh quoi!
Né sauroit-on m'aimer, sans etre aimé dé moi?

FRANCHEVAL.

Eh! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas! qui mé fait peur.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une amé tendre est tant soi peu jalouse;
Et pour moi, jé craindrai, jusqu'à cé qué j'épouse.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, dé vous épouser?
Et n'ai-je pas encor lé droit dé réfuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

MADEMOISELLE DE CRAC.

J'admire aussi ma complaisance;
Oui, monsieur, à l'instant, sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Né révénez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et surtout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez quérelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoiselle.
Jamais on n'a vu tant dé partialité,
Et votre affection est touté d'un coté.

MADEMOISELLE DE CRAC, *vivement.*

Eh! oui, sans doute, ingrat! mais sortez, je l'esige.

FRANCHEVAL.

Quoi? vous né voulez pas qué jé?...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qué veut dire cé *mais...?*

FRANCHEVAL.

On veut qué jé m'en aille; eh bien!...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Jé m'en vais.

(Bas, à Saint-Brice.)
Au révoir.

SAINT-BRICE.

A demain. *(Francheval sort.*
(À part.)
Si je n'étois le frère,
Le joli rôle, ici, que l'on me verroit faire!

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...
Bien mal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh lui! comment mé traité-t-il moi-meme?
Mé souçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime!
Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut pour un amant avoir de la pitié.

MADEMOISELLE DE CRAC, *souriant.*

Dans lé fond dé mon âme, aussi, jé lui pardonne,
Jé vous assure

SAINT-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

MADEMOISELLE DE CRAC.

Pardonnez-lui de meme.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête, sans doute.
Mais dès démain, monsieur, poursuivez votré route :
La quérelle pourroit tot ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché ; mais quoi? je ne puis vous quitter.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire :
Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCÈNE XIII.

SAINT-BRICE, *seul.*

D'UN amour si naïf un tiers seroit jaloux?
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper,
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire,
Qué j'ai faite impromtu, commé vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

(*Il chante.*)

J'aimé beaucoup les femmes blanches;
Mais j'aime encor mieux le vin blanc;
Jé n'ai point vu de femmes franches;
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flute;
Et dans céla commé dans tout,
Chacun a son goût;
Point dé dispute,
Chacun a son goût [1].

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais! je ne sais où,
Mais quelque part ailleurs je l'ai vu imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut; dé mes vers, oui, la France est sémée.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité, lé compère.
Jé l'aimois fort au reste; il m'appeloit son père.

---

[1] Ce couplet est de Collé, *Théâtre de Société.*

Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin? les muses esilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser, sans répandre des pleurs.

SCÈNE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étois à table.
Sandis! j'avois encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps dé gouter chaque mets;
Et tous assurément méritent qu'on les goute.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi! sitot vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret: pardon si jé vous quitte:
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez-pas: jé réviendrai souper.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste ! jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes, dieu sait ! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alesandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit que des rois:
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paroît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupiré pour elle.
Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible?

M. DE CRAC.

Eh ! oui ; rien n'est plus singulier :
Lucile a refusé vingt partis d'importance;

(*À l'oreille.*)

Lé fils du gouverneur. Là-dessus, jé la tance ;
Jé né puis davantage ; ét l'honneur mé défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer ; mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur : elle est belle, d'abord ;
Elle a les plus beaux yeux !

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'ellé mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : elle a de vos traits...

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère étoit aussi d'uné raré beauté.
Vous jugez si ma femme étoit dé qualité !
Ses aïeux remontoient aux comtes dé Bigorre.
Dans cet essaim d'amants qu'elle avoit fait éclore,
Les Gaston, les De Foix, surtout les d'Armagnac,

(*Il s'attendrit.*)

Clotilde démela lé chévalier dé Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il mé fallut les vattre,
Et conquérir mon bien, commé fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,

Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contré lé Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier; ét lé grand Frédério,
En fait d'opinion, valoit tout un public.
Il admiroit mon fils : j'en ai plus d'uné marque;
Et j'ai, sans vanité, réçu dé cé monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour : « Votré cher fils sera
« Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pensé qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, depuis peu, l'on vient dé confier
Un beau, mais en revanche un très périlleux poste.

SAINT-BRICE.

(A part.)
Ah! le papa ment bien : il faut que je riposte.
(Haut.)
On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom dé famille est dé Crac :
Mais dans touté l'Europe on lé nommé d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi ?...

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.

D'Irlac votre fils?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même

J'en faisois très grand cas. Jeune encore, il servoit

Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos...?

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Partout il me suivoit.

M. DE CRAC *remarque cela.*

Il se pourroit?

SAINT-BRICE.

Hélas ! pauvre d'Irlac ! sans doute

Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte !

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, *très mystérieusement.*

Contre son colonel

Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnois les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire,
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis faché.
Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi? mon fils sé cacher! Pour mon nom quellé tache!
C'est la premièré fois, sandis! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel!

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne...

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geolier.

M. DE CRAC.

Hai ! lé gaillard doit etre un joli cavalier.
Eh bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah ! jé respire.

SAINT-BRICE

Oui ; mais on court à leur poursuite.
Ils étoient à cheval comme les fils Aymon.

M. DE CRAC.

O ciel ! on les poursuit ! Et les attrapé-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille étoit en croupe, et sans peine on l'attrape :
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah ! jé meurs : et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-memé jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu des nouvelles de lui?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

(Il appelle.)

Thomas! Thomas! fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres?

THOMAS.

Eh! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contré-temps bizarre.
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas, à Thomas.*

Veux-tu té conténir,
Vabillard?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment?

THOMAS.

Eh oui, morbleu! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon.
Grâces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse;
Et jamais *oui* pour *non*.

M. DE CRAC.

Eh bien! rétournes-y.
Jé té dois?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drole, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu! sur moi jé n'ai pas cetté somme:
Jé pourrois dé cé pas pas l'aller chercher là-haut;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(A Saint-Brice.)
Pretez-moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise :
Je n'ai que dix huit-francs, monsieur.

M. DE CRAC

Donnez-les-moi.
(Il reçoit les dix-huit francs.)(A Thomas, en le payant.)
J'ai lé reste. Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, surtout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(Saint-Brice le retient.)

INSOLENT! pour jamais fuyez de mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun;
Mécontent de mes gens, et n'en réténant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire uné raison très forte.
Enfin à cet éclat jé m'étois décidé.
Thomas étoit fidèle, ét jé l'avois gardé.
Céci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, ét lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où rélève, entré nous, mainté chatellenie.
J'ai bien les plus beaux droits! Un autre, assurément,
S'en targuéroit; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE.

Jé le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise;
Lé plus beau de mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et surtout bien acquis.
Voici lé fait : peut-etre il n'est pas dans l'histoire;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(*Il montre son portrait.*)
Dans cé chateau soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon!

M. DE CRAC.

Il né sé rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé chateau quelques jours de répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez? Jé pourrois mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tous cas, mes lumières aux votres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC.

L'on n'est pas faché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit; peut-être il crois qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(*Il feint de se reprendre.*)
(*À demi-voix.*)
Qu'ai-je dit?

M. DE CRAC.

Plaît-il?

SAINT-BRICE.

(*A demi-voix.*)
Rien. Que je suis indiscret!

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un sécret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout à l'heure encor vous avez, par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi! j'ai dit...

M. DE CRAC.

Oui, voyez! vous en etés faché!
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est laché;
Et puis, d'ailleurs, ténez, j'ai la vue assez fine.
J'entrévois... Oui, votre air et votre haute mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me dévinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-temps j'ai su vous reconnoître.

SAINT-BRICE.

Moi?

M. DE CRAC.

Vous-meme.

SAINT-BRICE.

Eh bien!... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.
Je ne saurois vous dire encore qui je suis:
L'honneur, pour quelque temps, me condamne au silence;
Pardon, avec regret je me fais violence.

Vous serez bien surpris tantôt, en vérité:
Je vais prendre un peu l'air.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

M. DE CRAC, *seul.*

Jé m'en étois douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser, qué jé serois heureux!
J'ai toujours éludé les amants dé Lucile.
Marier uné fille, est chose difficile;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare;
Car j'aime ma Lucile, ét né suis point barbare.
Jack!... Elle aime, jé crois, cé monsieur Franchéval;
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

SCÈNE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

Monsieur lé varon!

M. DE CRAC.

Eh! venez donc; du zèle.

JACK.

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à madémoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais.... monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Eh bien! qu'est-ce?

JACK.

C'est qué.... c'est qué....

M. DE CRAC, *l'imitant.*

C'est qué...

JACK.

Pardon,
Madémoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire?

JACK.

Mais...

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle?

JACK.

Elle est fort en colère;
Ellè gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui?

JACK.

Monsieur Franchéval.

M. DE CRAC.

Il séroit?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal,
Il démandé pardon.

M. DE CRAC.

Comment?...

JACK.

Madémoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle;
Et monsieur Franchéval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aiméroit toujours. Dame, c'est qu'il pleuroit!
Il mé faisoit pitié, vraiment....

M. DE CRAC.

Eh bien! ensuite?

JACK.

Vous m'avez appelé, jé suis vénu bien vite.

M. DE CRAC.

Rétourné vite; va, Jack.

JACK.

Où faut-il aller?

M. DE CRAC.

Va dire à Franchéval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme!
Non, j'aimé mieux parler à la fille qu'à l'homme:
Franchéval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh! mais...

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais monsieur Franchéval....

M. DE CRAC.

Eh bien?

JACK.

Il vient lui-meme.

M. DE CRAC.

Quoi?... Jé suis étonné dé cette audace estreme.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur le varon? vous semblez...
Jé né sais... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse-nous ensemble.

(Jack sort)

SCÈNE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyois bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.
(Haut.)
Quoi! monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais?

FRANCHEVAL.

Eh! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire uné chose :
J'adoré votré fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez?

FRANCHEVAL

Sans doute; ét pourquoi pas?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile....
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile?

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur? point du tout.

M. DE CRAC.

Vous me manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? mais au surplus, jé suis homme d'honneur.
Vous mé voyez ici pret à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous, en cé jour
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh! mais vous lé savez. C'est parcé qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-meme
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille à présent n'attendez plus la main.
Quelqu'un... qui vous vaut bien, va dévénir mon gendre.
Ainsi....

FRANCHEVAL.

Croirai-jé bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autré?... pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC.

La démande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise :
Vous mé la retirez; c'est uné trahison :
Et vous mé permettrez d'en démander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent mon beau-pèie,
Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère;
Vous hésitez?

M. DE CRAC.

J'hésite, ét suis dé bonné foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains, Franchéval, votre jeunesse estreme,
Et j'ai quelque régret... Dans lé fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(Haut.)

Oui, oui, nous nous vattrons, à l'instant, s'il vous plaît.

(Plus haut.)

Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte?

M. DE CRAC.

Mé vattre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille un valet a trouvé.

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?
(*A Francheval.*)
Et vous, cher Francheval, que partout on renomme,
(*Bas.*)
Quoi! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez?
(*Haut.*)
Contre le père, enfin, de ce que vous aimez?
(*Déclamant.*)
Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.

Ah! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.
(*A M. de Crac.*)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-meme, après tout, j'avois tort;
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Jé me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi-bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurois-je pu choisir?

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coûte
Quelque combat, au moins; car vous etes sans doute
Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être; au fait, mes droits
Sur son cœur valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur?

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens dé bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jé n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi, je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas, à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu qué nous nous vattissions

SAINT-BRICE.

(*A M. de Crac*)
Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme.
(*Bas, à M. de Crac.*)
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit:
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

Tant mieux: moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, commé doit etre un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.
(*Haut, à Saint-Brice.*)
Eh bien donc! jé consens qué Lucile aujourd'hui

Épousé lé vainqueur, qué cé scit vous ou lui.
J'en sérai lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a millé charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, commé quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BRICE, *déclamant.*

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Ça, mon cher, il est temps de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire:
De Lucile voyez, non l amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel!..

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers; reconnoissons la carte:
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.

(Il lève l'épée de Francheval en l'air.)

Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé:

Mais ne me tuez pas ; car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutot mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut !

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-etre est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.
(Ils se battent.)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, dé grace, écartez-la.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

CIEL ! qué vois-je, mon père?

M. DE CRAC.

Éloignez-vous, Lucile ;
Sortez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé cas d'etre docile.

(Elle court aux combattants.)

Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé mé murs.

(Elle s'évanouit.)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vivé tendresse !

(Saint-Brice se laisse désarmer.)

Cher Crac, pansez monsieur : jé vole à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vattu?

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

MADEMOISELLE DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Franchéval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer... qué sais-je?
Pour etre ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai?

M. DE CRAC.

(A part.)

Ma fille, j'en conviens. Bon ! jé trouve un délai.

(Haut.)
Il survient un ostacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie?

M. DE CRAC.

Mon fils; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi?...

M. DE CRAC.

Dé lui jé reçois uné lettre, à l'instant.
Il mé mande, en effet, son facheux accident.
Mais sa jambé va bien; il a bonne espérance;
Et nous lé révérrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC. *(Il feint de lire, mais se tient à l'écart.)*
« Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas
« Vous hater d'établir ma sur dans la province;
« Je l'ai presqué promise au fils d'un très grand prince. »
On sent qu'un tel hymen, et surtout qu'un tel fils,
Méritent quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espérois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin, (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire; et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère...

M. DE CRAC.

Hé quoi?..

SAINT-BRICE, *gasconnant un peu.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel! mon frère!

M. DE CRAC.

Mon fils? il s'est cassé la jambe,
Dís-tu?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments?
Comment! depuis au moins dix heures que je ments,

(*Gasconnant encore.*)

Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père?

M. DE CRAC

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis?

MADEMOISELLE DE CRAC

Ou vous etés du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous etés pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Lé plus hardi havleur!...

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?...
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé temps ici dé mé facher, vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC, *à part.*

Surcroît dé bonné chère.

(*Haut.*)
Est-il vrai? Qué pour moi cetté nouvelle est chère!
C'est là monseu d'Irlac!

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie!

VERDAC.

Oh! oui; quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer le veau gras?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Franchéval.

VERDAC, *à part.*

Bon ! encor nouveau festin.

(Haut.)

Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non, rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah ! mon cher Franchéval, quel bonheur est lé votre !

(À part.)

Ces deux répas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons-en causer à soupé.

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, JACK.

JACK, *accourant.*

MONSIEUR lé varon !...

M. DE CRAC.

Quoi ?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais ! qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient dé touté part pour voir monseu d'Irlac.

(*A Saint-Brice.*

Veut-il bien agréer l'humblé salut dé Jack?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnete :
Mon bonheur fut toujours uné publique fete.

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, LE MAGISTER *à la tête du village.*

LE MAGISTER *chante* [1], *toujours avec l'accent.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'étoit la chétive Ithaque,
Auprès du beau chateau dé Crac?
Ah! si l'on aimé sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon;
Combien doit-elle etré chérie,
Dé célui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci gît

---

[1] On peut chanter ces couplets sur l'air du *Petit Matelot.*

« Mon fils, mon maître en l'art suprême,
« Où d'exceller nous nous piquons;
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battois tous les Gascons. »

MADEMOISELLE DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire uné tellé victoire :
Mais né va point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire;
Né viens pas meme mé flatter.
Qué l'amant par fois esagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né séra point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége :
J'en tirerois pèu dé profit.
A quel propos té flatterois-je,
Puisqué la vérité suffit?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut etre Gascon ét brave;
On peut être franc ét Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval!
Si l'on étoit toujours à table,
On né féroit jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangérois, sans nul scrupule,
Chez lé Grand-Turc, foi de Gascon!

JACK *commence à chanter.*

Donner déja du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi ! lé pétit Jack sé donne la licence !...

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déja du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Méner encor les dindons paître,
Tel est lé triple emploi dé Jack :
Mes dignités né sont pas minces :
Jé suis pétit ; mais qué sait-on?...
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas uné fete
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas, ma réponse est prete :
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort seroit digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, uné fois dans ma vie,
J'aurois dit vrai, quoiqué Gascon.

FIN DE M. DE CRAC.

LE

VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

PAR COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la première fois, en 1792.

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, le vieux célibataire.

MADAME ÉVRARD, sa gouvernante.

ARMAND, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charle.

LAURE, femme d'Armand.

AMBROISE, intendant de M. Dubriage.

GEORGE, filleul et portier de M. Dubriage.

JULIEN et SUSON, enfants de George.

CINQ COUSINS de M. Dubriage.

La scène est à Paris, chez M. Dubriage.

LE

VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE.

La scène représente, pendant la pièce, un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

CHARLE, *seul.*

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paroître.
Allons.... il m'est si doux de servir un tel maître!....
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh! oui, je le sais, mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai, ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites :
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais! je ne suis pas encor très avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGE.

Oui, vous avez raison;
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLE.

Ah! comment! à quel titre, et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGE.

C'est un malheur, sans doute :
Mais pour servir son oncle, est-on déshonoré?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré :
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente;
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent.

CHARLE.

Jamais pourrai-je m'acquitter?...

GEORGE.

Allons !... ce que j'en dis n'est pas pour me vanter...
Je ne me prévaux point, mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas ! dont j'étois serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si George doit aimer, servir leur fils !

CHARLE.

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis?
Ah ! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGE.

Eh ! monsieur, laissez là le passé, je vous prie :
Oui, voyez le présent, et surtout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage ;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je pusse ici vous être utile ;
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayiez fait dire, au lieu de vous montrer :
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Évrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et surtout
De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On diroit qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudroit-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame Évrard!
Elle est d'une sagesse, oh mais! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudroit l'épouser : cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve!...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent :
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Écoutez donc, monsieur! sa place est excellente;
Et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,
Sans vous connoître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George, et c'est un grand point : oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
" je ne touche un oncle, au moins j'égaie un maître.

GEORGE.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnoître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Évrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage;
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III.

CHARLE, GEORGE, LE PETIT JULIEN.

GEORGE.

Eh! que veux-tu, Julien?

JULIEN, *regardant autour de lui.*

Moi, papa?

GEORGE.

Qu'as-tu là?

JULIEN, *lui remettant une lettre.*

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé : moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivoit... ah! bon dieu!..
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLE, *affectueusement.*

Oui, Julien... Sans adieu.

(Julien sort.)

SCÈNE IV.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil... Eh bien! quelle est donc cette lettre?

GEORGE.

(Ouvrant la lettre.)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?..

CHARLE.

Eh! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendois.

CHARLE.

Lequel?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGE.

Eh bien! monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

(Il donne la lettre à Charle.)

CHARLE, *lisant.*

« Mon cher Ambroise... Eh quoi?

GEORGE

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, *continuant de lire.*

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.

« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet :
« Vous en serez content; elle est bien née, et sage,
« Et docile : peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Évrard elle se formera;
« Je vous la garantis, mon cher... » *et cætera.*

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la nièce.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passe-port,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connois pas.

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh oui! tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connois point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servois; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avois eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étois, on m'estimoit déja;
Je me nommai; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien! j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'âme.

Je regrettois mon oncle; elle me suit d'abord :
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserois en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis : je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisois scrupule;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi,
Dans la maison, voloit, pilloit à sa manière :
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner; madame Évrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui? je le demande :
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici;
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerois tout cela de bon cœur,
S'ils avoient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres.
Pauvre oncle! il sent son mal; et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V.

CHARLE, GEORGE, MADAME ÉVRARD.

GEORGE, *bas, à Charle.*

VOICI madame Évrard : oh ! comme, à votre vue,
Elle se radoucit !

CHARLE.

(Bas, à George.) (A madame Évrard.)
Paix donc !.. Je vous salue,
Madame.

GEORGE, *avec force révérences.*

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, *à Charle.*

Ah ! bon jour, mon ami.
(A George.)
Que fais-tu là ?

GEORGE.

Pendant qu'on étoit endormi,
Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi ? que disoit-il ?

GEORGE.

Que vous embellissiez,
Qu'il sembloit chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui ? Charle dit toujours des choses délicates ;

Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes :
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE.

Oh! dieu merci,
L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Surtout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

(George sort.)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD, *à part, pendant que Charle range dans la chambre.*

GEORGE est un bon enfant :
Mais sur de telles gens quel fonds pourroit-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierois....
Si j'intéressois Charle à mes desseins secrets?
Il me plaît; monsieur l'aime : il a de la prudence,
De l'esprit : mettons-le dans notre confidence....
(Haut.)
Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLE.

Fort bien, ma foi,
Et je serois tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable :
Cette maison pour vous sera très agréable ;
Monsieur semble déja vous voir d'assez bon œil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté :
Hélas ! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici !...
(Se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.)

Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle ;
Car vous m'intéressez : vous êtes doux, prudent,
Discret ; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur, et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre.....

CHARLE.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnoîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Écoutez donc, mon cher ; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.

Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Évrard et moi !... (car il vivoit alors ;
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,
(*Essuyant ses yeux.*)
Et c'est avoir passé par une rude épreuve !...)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

MADAME ÉVRARD.

Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, madame?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un ;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine !...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait !
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère : il l'aimoit !...

CHARLE.

Comme un frère.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout-à-fait eût été trop hardi;
Mais pour le frère au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

MADAME EVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLE.

Ah! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLE, *à part.*

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLE.

Rien.

MADAME ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains...

CHARLE.

Que vous?... Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui:
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province,
« Lui dis-je, chargez-m'en. » L'entretien fut très mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea;
Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.

C'est où je l'attendois. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusoit encore.

CHARLE.

Il est si bon!

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon:
Je supprimai la lettre et vingt autres messages...,
J'en ai mon coffre plein.

CHARLE.

Précautions fort sages!

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh! je m'en fie à vous.

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLE.

Eh! comment, je vous prie?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE.

A l'insu!

Il n'avoit point écrit?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.

Moi j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta;

De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE, *se contenant à peine.*

Tout cela me paroît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME ÉVRARD, *regardant encore si personne n'écoute.*

Pas tout-à-fait : je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi : j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLE.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLE.

D'épouser!... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là, je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

MADAME ÉVRARD.

Un peu.

Depuis un an, je cache adroitement mon jeu.
D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille !

MADAME ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déja beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout, il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paroît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il seroit consolé ;
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes ;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talents variés,
Que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame ;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme...

CHARLE.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grâce;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix!... j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? bonjour, madame!

MADAME ÉVRARD, *très tendrement.*

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME ÉVRARD.

Vous paroissez rêveur... Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante;
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeois.

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets?...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans, l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur, sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles :
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d'amis.
(*Prenant la main de M. Dubriage.*)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!

MADAME ÉVRARD.

Charle vous reste : il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvois jamais vous remplacer!

MADAME ÉVRARD, *bas, à Charle.*

Songez à notre plan.

CHARLE, *bas, à madame Évrard.*

Oui, j'y songe, madame.

(Madame Évrard sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur.... certainement...
Mais qui n'auroit pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le désir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis, me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise ; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi :
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein ; il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher;
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines!... quoi, monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parois heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr.
Ne faisois-je pas choix d'une femme!

CHARLE.

Il est sûr
Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrois... vœux tardifs!

CHARLE, *à part.*

(Haut.)

Hélas!... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus, que je croyois très solides. Écoute :
J'avois dans mon commerce un jeune associé :
Par inclination il s'étoit marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnoit peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLE.

Sans doute, il pouvoit faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurois eu l'espoir de faire un choix meilleur;
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Auroit rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurois cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :

Monsieur !.. pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes, (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie);
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!.. Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on seroit fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme,
Gémit...

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLE.

Plus qu'on ne croit peut-être:
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connoître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même:
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi sans vous dédommager;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve;

Et c'est précisément l'état où je me trouve :
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi ;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi...

CHARLE.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse ;
Et par fois je voudrois, honteux de ma foiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déja donné congé :
Je le reprends toujours ; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme, au fond. Par fois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourroit... Mais quoi, j'ai si peu de courage !
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne conçois pas ma retraite profonde :
Je n'avois qu'un neveu, qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... et c'est lui qui vient les redoubler.

CHARLE.

Ce neveu.... pardonnez.... il est donc bien coupable ?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable ? il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savois !... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLE.

Ah ! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il riroit de vos peines?
Il se feroit un jeu de prolonger les siennes?
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'âme.

CHARLE.

O ciel! est-il possible!
Quoi?... Cet Armand, monsieur, le connoissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit?

CHARLE.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit;
Et ses lettres!...

CHARLE.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Étoient d'une insolence!...
Il m'écrivoit un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendroit, qu'il mettroit le feu dans la maison...

CHARLE.

Ah mon dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLE, *faisant un effort pour se contenir.*

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur? Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Évrard : encore par pitié,
Elle me faisoit grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infâme...

CHARLE.

(Se reprenant et à part.)
Infâme, dites-vous? Laissons venir ma femme.
(Haut.)
Ah! si l'on vous trompoit!...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

CHARLE.

Je ne sais...
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès :
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche.
(Se radoucissant.)
Entendez-vous? Au fond, ton zèle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon cœur,
On ne sauroit plaider avec plus de chaleur.

CHARLE.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment,
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.
(*M. Dubriage rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

CHARLE, *seul.*

Allons chercher ma femme: il est temps, l'heure presse;
Et plus tôt que plus tard il faut qu'elle paroisse.
(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE, *seul, un livre à la main.*

Que ce mot est bien dit! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
« On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère. »
Je jouirois aussi déja, si j'étois père;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(Fermant le livre.)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais aujourd'hui, surtout, je sens que je m'ennuie;
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterois, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive :
Dans l'état où je suis, il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... je ne sais ce qu'ils font...
(Appelant.)
Madame Évrard !... Ambroise !... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires :
(Il s'assied.)
Je ne saurois me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, GEORGE.

GEORGE, *de loin, à part.*

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul encore.*

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi; nous causons.

GEORGE, *toujours de loin et à part.*

Bon parrain!
Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde:
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George? Où donc est tout le monde?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Évrard aussi?

GEORGE.

Elle aussi: chacun a ses affaires, ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite,
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite:
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude.

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire,... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux; jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor;
Elle a trente ans; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche:
Elle aime son cher George!... Oh! j'ai bien ma revanche!
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfants!...
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi, l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup-d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu : mais le plaisir !...
Il faut bien se donner un moment de loisir :
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille ;
Car moi, tout en riant, en causant, je travaille. [1]
Mais, quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis,
(Car la petite bande, à présent, soupe à table,)
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable !
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier :
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGE.

Ah ! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère,
Heureux ! C'est votre faute aussi ; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon ? Il ne tenoit qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu ?... j'ai toujours aimé le célibat.

GEORGE.

Célibat, dites-vous ! C'est donc là votre état ?
Triste état, si par là, comme je le soupçonne ;
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne !
Vive le mariage ! Il faut se marier,
Riche ou non : et tenez, je m'en vais parier

---

[1] Il indique, par son geste, le métier de tailleur.

Que si quelqu'un offroit au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il diroit : « Grand merci ;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre, au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié ;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu ?

GEORGE.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé ;
Mais changeons de sujet.

(Il se lève.)

GEORGE.

Très volontiers. Encore,
Si, pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent !...

M. DUBRIAGE.

Oui ! tu vois mon neveu !...

GEORGE.

Mais cela me surprend
Et vraiment je ne puis du tout le reconnoître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu long-temps ?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.

Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devoit donc avoir un bouillant caractère?

GEORGE.

Eh non! il étoit doux!

M. DUBRIAGE.

Bon!

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurois croire à ce grand changement:
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il étoit doux?

GEORGE.

Charmant.

Sa mère ne pouvoit se passer de sa vue.
Hélas! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restoit; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, *à part.*

Hélas!

GEORGE.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, *voyant venir Ambroise.*

Chut!

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, *toujours d'un ton rude.*

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte,
Cent bons louis : tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte :
Mais enfin cet argent va me faire du bien ;
Car, depuis très long-temps, je ne touchois plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi? croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle.*

M. DUBRIAGE.

Hélas! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.
Saint-Brice avoit besoin de réparations ;
J'ai fait à Montigni des augmentations :
Aussi, de plus d'un an, vous ne toucherez guères,
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires ;
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, *à part.*

Bon apôtre !

AMBROISE, *à George.*

Plaît-il?

GEORGE.

Qui, moi? je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici ! c'est donc au premier que tu loges?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenois monsieur, et voulois l'amuser :
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe ;
Je veux t'y voir aussi ; va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

(*A George.*)
Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur?

GEORGE.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protège.
Il a beau me manquer...

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître; et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui! moi seul.

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte,
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,
Descende : il me résiste ; et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME ÉVRARD.

D'un tapage si grand comment c'est là la cause?

M. DUBRIAGE.

Ah ! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, *à M. Dubriage.*

Vous avez bien raison ; mais vous le connoissez,
Ce cher homme.... il est vif.

AMBROISE.

Eh morbleu !...

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(A George, d'un ton d'autorité.)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui ! je descends.

MADAME ÉVRARD.

Bon.

GEORGE, *à part, en s'en allant.*

Oh ! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain !
(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise ;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, *encore ému.*

Je suis bon ; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal ; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh qui vous dit, madame?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord ;
Il me tient des propos.... et devant George encor !

MADAME ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise !...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

MADAME ÉVRARD.

Oh oui ! je vous assure...

AMBROISE.

Eh ! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais ; sans quoi...

MADAME ÉVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MADAME ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

(*Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.*)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu :
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MADAME ÉVRARD, *de loin.*

Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi!

MADAME ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin;
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrois voir cela!

MADAME ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourroit vous attirer quelques fâcheux éclats;
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse;
La maison sauteroit plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien celer;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès long-temps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme :

C'est trop long-temps aussi me jouer, m'amuser :
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MADAME ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant ; mais vous me plaisez fort.

MADAME ÉVRARD.

Monsieur Ambroise !...

AMBROISE.

Eh oui, votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très vieux ;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble :
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Évrard...

MADAME ÉVRARD.

Je crains d'être liée...

AMBROISE.

Eh ! plutôt craignez tout, si nous nous divisons ;
Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles ;
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...

A propos, j'oublîois de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là:
Je ne suis point d'accord, avec vous, sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

AMBROISE.

Si fait, et puis qui vous succède?..

MADAME ÉVRARD.

Qui?..

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux; mais nous servons toujours.

MADAME ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudroit mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très long-temps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD.

S'ils alloient de monsieur captiver la tendresse?..
Enfin nous verrons.

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours.

MADAME ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience.

AMBROISE.

Et vous, moins de détours;
Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

(À part, en s'en allant.)

Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plus tôt.

(Elle sort.)

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII.

AMBROISE, *seul.*

VOILA la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfants; on amasse :
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?.. A propos, c'est, je croi...
Déja?

SCÈNE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, *d'un ton rude.*

QU'EST-CE?

LAURE, *tremblante.*

Monsieur... Ambroise?..

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi.... dont vous a pu parler monsieur Lagrange....

AMBROISE.

C'est différent. J'entends, c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre.

AMBROISE, *s'asseyant.*

Vous tremblez!

LAURE.

Moi!... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.
(Regardant Laure très fixement.)
Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout-à-fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAURE.

Qui, moi?.. jamais.
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

À mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois.
(Se levant.)
Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire.

AMBROISE.

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble, ce matin, nous en disions deux mots.
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh! oui.

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas :
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déja je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple : surtout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, *de loin, à part.*

L'AURA-T-IL agréée?

AMBROISE.

Ah! Charle, dans l'instant

J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, *à Laure.*

Bon. Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants,
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
(A Charle.)
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh, non! Croyez; je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.
(Ambroise sort.)

SCÈNE X.

CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée! Ah!... nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu!

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espère.

Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois.
Ah ! je voudrois déja qu'à loisir il t'eût vue !

LAURE.

Je désire à la fois et crains cette entrevue ;
Cette madame Évrard, ô dieu, que je la crains !

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante !

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chère épouse ! faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise ?

LAURE.

Eh ! Charle, que m'importe ?
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien ;
Tu me tiens lieu de tout ; le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage ;
Mais tu me consolois ; nous mêlions nos douleurs ;
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu ; car je crains...

CHARLE.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux :
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir?

LAURE, *en sortant.*

Au revoir.

SCÈNE XI.

CHARLE, *seul.*

Quelle femme!
De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignois son courroux : ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre...
Mais que veut George?

SCÈNE XII.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!...

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déja ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnoître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »

Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, monsieur?

CHARLE.

Eh mais! fais-les monter.

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourroient fort bien....

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGE.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

CHARLE, *seul*

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent, fort bien; sachons encore feindre.
... Ils ne sont pas heureux; c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, *vêtus assez modestement.*

(N. B. *Il ne faut pas que leur habillement tienne de la caricature.*)

LE GRAND COUSIN, *bas, aux autres, de loin.*

Laissez-moi parler seul.

(Haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.)

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLE.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras, pour le voir seulement.

CHARLE.

En vérité, j'admire un tel empressement;
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connoissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, *d'un air important.*

Ils ne l'ont jamais vu;
Mais mon air au cousin pourroit être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisoit son commerce,
En..., n'importe : il vendoit des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLE.

Êtes-vous frères, tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère, à moi : les trois autres sont frères.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,

(*Déployant ses papiers.*)

Surtout par ce tableau... Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, *avec force révérences.*

Pour vous servir : voici mon nom et mon paraphe.

(Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.)

Roch-Nicodême Armand (c'est notre aïeul commun,

(Ils ôtent tous leurs chapeaux.)

La souche), eut trois garçons ; mon grand père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLE, *suivant des yeux sur l'arbre genéalogique.*

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu :
Il exclut les cousins ; la chose paroît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, *embarrassé.*

Oui ; mais... frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connoître ;
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il auroit droit peut-être
De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(*A Charle.*)
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, *d'un ton grave.*

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire:
« Nous aurons tout cela », ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, *riant aux éclats.*

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent,
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!...

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLE, *bas, aux cousins.*

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant ;
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, *bas, à Charle.*

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, MADAME ÉVRARD.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

MADAME ÉVRARD, *d'un air très inquiet.*

Je suis votre servante :
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez ?

LE GRAND COUSIN.

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE AUTRES COUSINS, *tous ensemble.*

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN, *bas, aux autres.*

(Haut, à madame Évrard.)

Paix ! Nous venons d'Arras, tout exprès...

MADAME ÉVRARD

C'est dommage.
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi, nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère.

MADAME ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très grand matin.

LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.

Après demain?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus ;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh! nous voulons le voir.

MADAME ÉVRARD.

Très volontiers ; lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs ; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIÈME COUSIN, *bas, au grand cousin.*

Je croyois qu'on dîneroit ici!

LE GRAND COUSIN, *bas, au troisième cousin.*

(Haut, à madame Évrard.)

Paix donc!... Nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLE, *les reconduisant avec politesse.*

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

(*Il sort avec eux.*)

SCÈNE XVI.

MADAME ÉVRARD, *seule.*

QU'ILS aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(*Prêtant l'oreille.*)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi! je perds le temps en de vaines paroles.
Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles:
Faisons-les répéter; oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ÉVRARD, LES DEUX ENFANTS DE GEORGE.

MADAME ÉVRARD.

Bon, mes petits enfants, je suis très satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures je répète.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser:
Vous, dès qu'il paroîtra, vous irez l'embrasser....

TOUS DEUX.

Oui, oui.

MADAME ÉVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah! tout de même.

MADAME ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa; car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai: moi, toujours je l'appelle *papa*.

LA SŒUR.

Moi, *bon ami*.

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera

Si vous avez appris, ce matin, quelque chose,
Alors vous lui direz votre scène.

LA SOEUR.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses?.. pauvre enfant!

LE FRÈRE.

Oh! moi, je ne crains rien.
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables;
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE.

Oui, moi, mais pas ma sœur;
Elle a peur, elle n'ose...

LA SOEUR.

Oh! non, je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir; adieu donc, bon courage!
(À part, en s'en allant.)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II.

LES ENFANTS, M. DUBRIAGE *qui s'avance en rêvant, sans les voir.*

LA SOEUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE.

(Bas.)
Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà.

LA SŒUR, *bas.*

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, *bas.*

Non ; il rêve.

LA SŒUR, *bas.*

Ah ! que c'est drôle !

LE FRÈRE, *bas.*

Eh ! paix donc !

LA SŒUR, *bas.*

On diroit qu'il répète son rôle.

(Ils rient tous deux et se font des mines.)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce ?

LE FRÈRE, *courant à lui.*

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant.*

C'est toi, petit Julien ?

LA SŒUR, *allant aussi à M. Dubriage.*

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant aussi.*

Bonjour.

(M. Dubriage s'assied.)

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il ?

M. DUBRIAGE.

Bien.

... vous ?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.

...s-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages ?

LE FRÈRE.

Oh! toujours! Ce matin, maman nous le disoit.

M. DUBRIAGE, *se tournant tour à tour vers chacun d'eux.*

Vraiment?

LA SŒUR.

Si tu savois comme elle nous baisoit!

LE FRÈRE.

Et papa? Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SŒUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SŒUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encor, ma sœur étoit bien endormie,
Moi pas; je l'entendois qui disoit: « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants?.. »
Et maman répondoit: « C'est vrai, qu'ils sont aimables. »
« Dame, c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables, »
Disoit papa. « Julien, soit, répondoit maman:
« Mais Suson te ressemble, à toi; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis; comment va la mémoire?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue, à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah ! voyons.

LE FRÈRE.

Çà, commence, ma sœur.

(Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.)

LA SŒUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche ?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés.

LA SŒUR.

« On me l'avoit bien dit. Quoi, tous tant que nous sommes !
« Comment ! un homme seul a sauvé tous les hommes !

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute ; et voici comment cela s'est fait ;
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham et puis Japhet.
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant ; Jacob seul en eut douze.
« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SŒUR.

« Ah, ah !

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi :
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous vu cela ?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SOEUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE

Finissez.

(Il rêve; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à monsieur Dubriage.)

LA SOEUR, *allant tout doucement à lui.*

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...

(Elle lui caresse la joue.)

Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit, et m'embrasse, enfin, comme cela.

(Elle témoigne vouloir l'embrasser.)

M. DUBRIAGE, *lui tendant les bras.*

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.

(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, *de loin, sans être vue.*

Mes enfants s'en tirent à miracle :

(Haut, toujours d'un peu loin.)

Il est temps de parler, à mon tour. Doux spectacle !
Il m'enchante ; d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Oui, monsieur ; du tableau je prends aussi ma part.
On croiroit voir un père au sein de sa famille.

LA SOEUR, *à madame Évrard.*

J'ai fort bien dit ma scène...

MADAME ÉVRARD, *l'arrêtant.*

A merveille, ma fille !
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus long-temps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être ;
Allez.

LES ENFANTS, *en sortant.*

Adieu, papa.

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, *assis* ; MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Si je puis m'y connoître,

(Haut.)

Il est ému. Vraiment, ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout-à-fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines !
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines !....
Une grace, un sourire ; enfin je ne sais quoi...,
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimeroit? cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible :
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,
« Qu'il auroit donc d'amour pour des enfants à lui ! »

M. DUBRIAGE, *à demi-voix.*

Hélas !

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui vraiment ! et Julien, il ressemble à sa mère !...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-mêmes!

M. DUBRIAGE.

J'y pensois : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblois aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme ! il étoit assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas ! que de naissance...
On le félicitoit sur notre ressemblance :
Aussi m'aimoit-il plus que ses autres enfants...

(Finement.)
Et puis il m'avoit eue à plus de soixante ans.
Je flattois son orgueil autant que sa tendresse :
Il m'appeloit souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans !

MADAME ÉVRARD.

Oui ; c'est qu'il étoit frais !..
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons, vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait : vous êtes triste, oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui, vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(La faisant asseoir à côté de lui.)

Ambroise, dites-vous?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.
Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance:
Non; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui surtout, il devient plus pressant;
Il insiste; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais! je ne sais trop quel conseil vous donner...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner:
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison; et pour la probité,
Ambroise assurément sera toujours cité:
Mais il parle d'hymen; la chose est sérieuse:
Je crains, je l'avouerai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... tenez, c'est, qu'entre nous,
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez: souvent il vous parle à vous-même,
D'un ton...!

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui; mais vous l'adoucirez:
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche ! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avois de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étois faite, moi, pour un lien si doux ;
Et..., sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr, je serois déja remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée ;
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Évrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention !...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien ! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serois douce, aimante,
Si j'avois un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot !

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurois point voulu d'un jeune homme ; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé :
Ce que vous dites là, madame, est très sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,

Peu m'importe quel âge auroit eu mon époux :
Je parle sans détour ; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déja que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants, le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh ! quel ravissement seroit alors le nôtre !

(Se reprenant.)

J'entends le mien, celui du mari que j'aurois ;
Je parle en général, je n'ai point de regrets :
Auprès de vous mon sort est trop digne d'envie ;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie :
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher !

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme, au moindre signal, je vole, je m'empresse ;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux,
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mène ;
C'est l'amitié, le cœur : cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisoit agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise :
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi ?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... je dis d'avoir touché votre âme.
Charle, en entrant, a cru que j'étois votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter :
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser?...

M. DUBRIAGE.

Non, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, est indigne de vous;
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'âme un peu trop délicate :
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois,
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure.

M. DUBRIAGE, *plus ému.*

Chère madame Évrard!... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avoient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?.. Ah! que seroit-ce?
Si je pouvois, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire : alors,

Combien de qualités vous pourriez reconnoître,
Que ma position empêche de paroître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes!
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, *se levant, et hors de lui.*

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait...

(On sonne.)

MADAME ÉVRARD, *laissant échapper un cri.*

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien donc, vous disiez?... Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Bon dieu, qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Eh bien, qu'est-ce?...

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,

Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais.... pour vous soulager, madame Évrard.

MADAME ÉVRARD.

Qui, moi?
Oh ! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage;
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute..., je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer;
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Évrard, qui parle, en étoit prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi ! jamais de ce point je ne suis convenue :
Je vous ai toujours dit : « Attendons, il faut voir. »
Savois-je, par hasard, qu'elle viendroit ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurois-je dit? je l'ignorois moi-même.
La Grange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard;
(A M. Dubriage.)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Évrard, je la crois trop honnête,

(En regardant fixement madame Évrard.)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(A M. Dubriage.)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient.... Allons, je la reçois.
(A part.)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
(Haut.)
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre.
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, *à Laure.*

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon âme.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Évrard.

LAURE.

Madame...

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paroît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah! vraiment.
Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère...
Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;
(A part, à lui-même.)
Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...
Cette madame Évrard!... en vérité, je croi...
(Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde [1].)

SCÈNE VI.

AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre!
Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD.

(A Ambroise.) *(A Laure.)*
Paix donc!... Un peu plus loin.

LAURE, *à part, en s'éloignant.*

Allons, résignons-nous.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Eh! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous.
Quelle obstination!

---

[1] Je désire que l'acteur chargé du rôle de Dubriage, se renferme exactement dans les termes de la note ci-dessus. Tout ce qui va au-delà est exagéré, et j'ose le dire, hors de toute convenance. *(Note de l'Auteur.)*

SCÈNE VII.

CHARLE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

CHARLE, *de loin, à part.*

JE veux savoir l'issue...

AMBROISE, *à Charle.*

Que voulez-vous?

CHARLE, *embarrassé.*

Je viens... je viens...

LAURE, *bas, à Charle.*

Je suis reçue.

CHARLE, *bas.*

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLE.

J'ai cru qu'on m'appeloit.

AMBROISE.

Vous vous êtes trompé.

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît:

Je me retire.

MADAME ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle.

(*A Charle.*)

Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, *de loin.*

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

Non, madame.

(*Bas, à Laure, au fond du théâtre.*)

Courage !

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE *toujours au fond.*

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre !

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse !

Proposer à monsieur des gens que je refuse !

Je vous avois prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours !

En cela, comme en tout, vous remettez toujours.

Je ne veux plus attendre.

LAURE, *de loin, à part.*

O ciel ! est-il possible !

Ma situation est-elle assez pénible !

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent..... Que sais-je?.. Oh! quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres.

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel... Mais dites donc *des nôtres*.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE.

(À Laure.) *(À part.)*
Je sors... Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME ÉVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Oh! qu'elle me déplaît! jeune et jolie encore!..
(Haut, d'un ton sec.)
Eh bien! vous dites donc que vous vous nommez?..

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Ah!.. quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non?
C'est dommage. Eh! trop jeune... oui, beaucoup trop.

LAURE.

Pardon ;

Ce n'est pas ma faute...

MADAME ÉVRARD.

Ah ! c'est la mienne.

LAURE.

Madame ,

Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous ? fille , femme ?

Dites.

LAURE.

Qui , moi ! jamais je ne me marierai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise ! Il vient , sans m'avoir prévenue ,
Nous amener ici d'emblée une inconnue.

LAURE.

Je me ferai connoître.

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors.

Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez , c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître ;
Mais il vous a trompée , à coup sûr, en ceci ,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE, *seul, s'avance en rêvant.*

Cet entretien toujours me revient à l'esprit :
Je ferois bien, je crois... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Évrard est tout-à-fait aimable ;
Elle est très fraîche encor ; sa taille est agréable ;
Elle a les yeux fort beaux ; et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferoient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un ange...
Mais mon neveu?.. Ma foi, que mon neveu s'arrange.
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(*Rêvant de nouveau.*)
C'est qu'il est marié ; bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère...
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage !
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens !
Que résoudre? Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle ; à propos le hasard me l'amène.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras,
Sur un point... qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirois-tu qu'à présent, dans le fond de mon âme,
J'aurois quelque penchant à former ce lien?

CHARLE.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie;
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?
Si cet hymen étoit l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLE.

Eh, pourquoi donc, de grâce?
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux;
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours;
Madame Évrard...

CHARLE.

Eh quoi, madame Ev....!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh, d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui; j'ai vu ton soudain mouvement:
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité:
Explique-toi.

CHARLE.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,

Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre :
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen ; oh ! oui, je le vois bien :
Tu veux dire par-là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense :
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense ;
Car, moi-même, aussi-bien je m'étois déja dit
Ce que tu me voudrois faire entendre. Il suffit :
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, monsieur ! Charle est à votre service ;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme : et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche : elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse :
Je voudrois, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser ?
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paroître.
Toi, Charle, par hasard, si tu pouvois connoître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connois quelqu'un, précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand ?
Elle est si peu connue !

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLE.

Mais non : plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi :
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon âme :
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurois mille fois déja déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes....
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLE.

Oui, je crois....

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive :
Mais être généreux lorsque la mort arrive !...
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encor *je veux*, quand on n'est plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je?... eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :

Qu'il les recueille donc ; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi je serois sans excuse,
Si j'allois l'en priver. Vivant, je l'ai puni ;
C'en est assez : je meurs ; mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, monsieur, sur une telle affaire
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

(Charle sort.)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *seul.*

Ce garçon soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, *de loin, à part, amenée par Charle qui se retire.*

Je tremble à son aspect... Dieu! fais que je lui plaise.
(Haut, en s'avançant.)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! mon enfant, c'est vous? j'en suis bien aise...
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiois un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connoître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah ! monsieur...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme :
C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'âme
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation :
Je le garde avec soin ; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage :
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents ?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur ; mais non pas dans le sens
Que lui donnoit l'orgueil ; dans le sens véritable.
Mes père et mère étoient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné ;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,

Quand on devroit bénir ses travaux bienfaisants :
Mes parents, en un mot, étoient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans ! croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettoient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étoient simples comme leur âme.
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête femme. »
C'étaient-là leurs seuls mots, qu'ils répétoient toujours.
Leur exemple parloit bien mieux que leurs discours.
Ils sembloient pressentir, hélas ! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine ;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi ! de tous deux déja vous êtes donc privée ?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents, de tels parents encore...!
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore....
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur ! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province ?

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(On entend une voix du dehors, appelant.)

« Laure ! Laure ! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.
Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet ?

LAURE.

Oh, oui, monsieur ! voici quel en est le sujet :
L'ami dont je parlois, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très proche parent ;
Il m'en parloit sans cesse, et toujours en pleurant :
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce, surtout vous êtes malheureuse ;
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'étoit plus ma mère.
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien ?

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons !

M. DUBRIAGE.

Il vous auroit reçue avec indifférence ?

LAURE.

Ah! monsieur, nous aurions encor quelque espérance,
S'il avoit seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent?...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? cet homme a donc un cœur de roche!...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche;
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon;
Et sans des étrangers maîtres de la maison...,

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh! c'est foiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent; ensemble nous irons:
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah! monsieur, je commence à le croire possible:
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible;
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons: je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, *voyant venir madame Évrard.*

Chut!

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, *de loin, à part.*

Encor là!

M. DUBRIAGE, *un peu embarrassé, à madame Évrard.*

C'est vous! quel sujet vous amène,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment?

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je enfin...? Mais c'est moi qui pourrois
Vous demander quels sont les importants secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins, vous causez avec elle;
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, *d'un ton foible.*

Pourquoi, madame Évrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître?...
Et puis, j'étois bien aise enfin de la connoître :
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parloit de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons ! c'est bien cela dont il est question !

(*A Laure.*)

Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse ?

MADAME ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

(*Laure sort.*)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah ! de grâce,

Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon !

M. DUBRIAGE

Elle paroît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh ! qui vous dit que non ?...

(*Se radoucissant.*)

D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante ?

M. DUBRIAGE.

Non..., mais c'est que vraiment elle est intéressante ;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmants qu'alloit exprimer votre bouche...

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs,
Surtout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre âme étoit frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non : pourriez-vous le croire?
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfant...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais.... mais elle me déplaît :
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien, d'ailleurs, à rien qui vaille ;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille ! Qui, Laure ?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez !

MADAME ÉVRARD.

Moi ! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment !...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine, en ce moment, vous connoissez de vue !

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi ! je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD.

Fort bien !
C'est votre dernier mot ?... Et moi, voici le mien :
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi ! pouvez-vous bien me parler de la sorte ?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même entre nous deux pouvez-vous balancer ?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

CHARLE.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure; il paroît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle.

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déja... Bon.

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

MADAME ÉVRARD.

Tant mieux. J'espère encor... Laissez-nous donc ensemble.
(*Seule.*) (*Charles sort.*)
Voyons.
(*Elle se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.*)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul.*

PERSONNE ici !.. Je suis bien malheureux !
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux ;
Je suis leur père... Eh bien ! voyez la récompense ?
Madame Évrard aussi... Cependant, quand j'y pense,.
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.
(*Madame Évrard tire vite son mouchoir et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.*)
Cette femme est sensible ; et véritablement,
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh oui ! je l'ai trop maltraitée.

MADAME ÉVRARD, *éclatant en sanglots.*

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah ! c'est vous, bonne madame Évrard ?

MADAME ÉVRARD, *levée, sanglotant toujours.*

Moi-même, dont, hélas ! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'âme sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étois loin de m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse...

M. DUBRIAGE.

En effet :
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait..

MADAME ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde,
Et dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi ! vous songez encore à ce qui s'est passé ?

MADAME ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? oublions, je vous prie,
Cette petite scène, et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah! monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus :
Je ferois désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh non! madame Évrard, je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune,
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune :
Vous non plus, n'est-ce pas?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah! pouvez-vous le craindre? Elle en est incapable :
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh mais!...
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer : ainsi, je vous conjure,

N'en parlons plus ; cessez d'insister sur ce point :
Surtout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avois fait le vœu ; mais depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère !
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait ; je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme !

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien ! qu'est-ce donc que j'apprends ?
Madame Évrard menace, et veut que Laure sorte.
Oh ! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire !

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord ;
Vous serez satisfait, et personne ne sort

(Elle sort.)

SCÈNE X.

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit : par hasard, seroit-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure un petit démêlé;
(Il appuie sur ce mot.)
Mais il n'y paroît plus. En maître j'ai parlé :
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille :
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela;
On n'a pas plus d'esprit, de raison qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étois bien sûr, quand je vous l'ai donnée;
Sans quoi je n'aurois pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très bien née;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être long-temps.... mais toujours, avec nous.

LAURE.

Ah ! mon.... monsieur, croyez que ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh ! vous y resterez, en dépit qu'on en ait :

(Il se reprend.)

C'est moi qui vous.... je dis, monsieur vous le promet.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère :
Mais à madame Évrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent ; je voudrois voir aussi
Cet ami de province avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah ! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie.

M. DUBRIAGE.

J'en augure très bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune ?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah ! jeune... Vous l'aimez ?

LAURE, *simplement.*

Oui, monsieur, en l'aimant j'obéis à ma mère.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant ; sois son frère. »

Il le promit : depuis il a tenu sa foi;
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment respectable;
Et son cruel parent?...

LAURE.

Peut-être est excusable;
Car il ne connoît point mon ami : mais enfin
Il se fera connoître; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M. DUBRIAGE.

D'Alsace? dites-vous... De quel endroit, de grâce?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar!

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connois quelqu'un dans cette ville,
Un soldat : mais comment démêler entre mille?...
Après tout, que sait-on...? Il se nommoit Armand...

LAURE.

Je le... connois.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avoit sauvé la vie :
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,
Devoit avec transport être accueilli de nous !
L'estime se joignit à la reconnoissance.
Nous vîmes qu'il étoit d'une honnête naissance :
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état ;
Et pourtant doux, honnête...

M. DUBRIAGE, *à lui-même.*

Oh ! oui... le bon apôtre !

(*A Laure.*)

C'est assez ; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même ?...

M. DUBRIAGE.

Oh, non !

Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite ;
Il s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite,
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menoit une vie avant son mariage !...

LAURE, *très vivement.*

Monsieur, rien n'est plus faux ; je réponds qu'elle est sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état :
Elle le vit, l'aima du vivant de son père ;
Il lui fut accordé par sa mourante mère :
Elle l'aime ; il l'adore, et jusques aujourd'hui,

Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire, est un mensonge infâme !
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez !...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous !...

LAURE, *toujours en colère.*

Eh ! oui, je suis cette femme d'Armand.

M. DUBRIAGE.

Quoi ! vous seriez ?...

LAURE, *à part, et revenant à elle.*

O ciel ! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous ma nièce, bon Dieu !... Ma surprise est extrême.

LAURE, *aux genoux de M. Dubriage.*

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,
Je vous trouvois aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce seroit à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi ! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable ;
Et votre sort déja n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah ! soyez généreux :
C'est mon époux ; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII.

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Ah ! Charle, conçois-tu les transports de mon âme ?
Voilà ma nièce.

CHARLE.

O ciel ! se pourroit-il ? madame
Seroit ?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlois tantôt, qui m'a fait tant de peine !
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine ;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, *se ranimant.*

Ah ! monsieur, est-il vrai ? je n'osois l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie !
Eh quoi ! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés... quelqu'un qui vous touche de près...,
Presque un enfant !... voilà ce que je désirois.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zèle.
(*A Laure.*)
C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,
Qui m'aime tout-à-fait, qui me sert d'amitié.

CHARLE.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse :

Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point : mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat, qui m'a mille fois outragé....
(A Laure.)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois,
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trève à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point, sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien! j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier :
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.

De ce pauvre neveu l'on vous peignoit la femme
Sous d'affreuses couleurs, et vous voyez madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.
(Se reprenant.)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu :
Du premier mouvement je n'ai pas été maître ;
Mon ami, gardez-vous de rien faire paroître...

CHARLE.

Ah! monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher ; avec madame Évrard
J'ai des ménagements à garder ; et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!
(Avec tendresse, après une petite pause.)
D'un malheureux neveu,
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle! ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grace... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.
Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon ;
Vous vous trompez : je puis être juste, être bon

Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce : ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien : mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, *à part.*

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.
(Haut.)
Suis-moi, Charle.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LAURE, CHARLE.

CHARLE, *bas, à Laure.*

COURAGE! espérons tout du ciel;
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

(Ils sortent, chacun de son côté.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

NON, vous avez beau dire, et plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Évrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connoître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon ! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle ;
Et tant mieux ! j'aime à voir quereller les méchants :
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.
Laissez faire.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CHARLE, *seul.*

QUEL zèle à me rendre service !
Quel ami ! Le méchant peut trouver un complice ;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Ah ! Charle, ah ! mon ami, savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse?...

CHARLE.

Affreuse? Eh! quelle est-elle
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu.

CHARLE.

Comment?...

MADAME ÉVRARD.

Eh oui ! l'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLE.

Bon ! Qui donc a pu?...

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé ;
Car j'ai le coup-d'œil sûr ; et je l'ai tant pressé,
(A cet âge on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLE.

C'est la nièce !

MADAME ÉVRARD.

Ah ! l'instinct ne sauroit nous trahir :
Vous voyez si j'avois sujet de la haïr !

Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paroisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts :
Si Laure reste ici, mon ami, moi j'en sors.

CHARLE.

Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et l'autre.

CHARLE.

Vous croyez?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre :
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen : arrangeons-nous de sorte,
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLE.

Elle qui sorte?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah dieu! quelle hardiesse!...
Mais quels sont pour cela vos moyens?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.

Armand va nous servir...

CHARLE.

Et comment, s'il vous plaît?

MADAME ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas, près de lui.

CHARLE.

Qu'entends-je? Ah ciel! madame...
Contrefaire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Oh que non pas : d'abord,
Ce faux seroit, je pense, un trait un peu trop fort;
Ce seroit une vaine et grossière imposture;
Car monsieur du neveu connoît bien l'écriture :
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLE.

Bon!

MADAME ÉVRARD.

Oui; Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais, la date?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paroissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre :
Sa nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous? je voudrois le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi!
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur : je dois dissimuler encore ;
Allez.

CHARLE, *à part.*

Je vais... parer à ce coup imprévu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD.

(A part.) *(Haut.)*
Ne désespérons pas.... Vous semblez bien ému?

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très naturelle, oh oui!.... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre ; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très bien.

MADAME EVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Comme vous aviez pris le change sur son compte !
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord ; oui, vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés ?

MADAME ÉVRARD.

Ah ! quelle différence !
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh ! n'avons-nous pas vu ses lettres ?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant !

MADAME ÉVRARD.

Oh, non ! Vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet ; elle a l'air si touchant !...

MADAME ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle ; il faut que j'en convienne :
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère, à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur !

MADAME ÉVRARD.

Hélas ! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Evrard !... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est-là sa manière, je pense.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah !... j'étouffe de courroux !
On m'a trompé... Que dis-je? on nous a trompés tous.
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

MADAME ÉVRARD.

Eh ! mon dieu, nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déja?

MADAME ÉVRARD.

Tout ; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi !
Comment, lorsque j'apprends?...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas?...

AMBROISE.

Eh! non.
Je sors de chez Lagrange; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MADAME ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame!

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connoît Armand.
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avoit un oncle riche; elle entend qu'on le nomme:
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin:
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel! qu'entends-je? eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourroit, monsieur?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur! c'est encor ce que m'a dit Lagrange...,
Elle connoît son monde, et là-dessus s'arrange :
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage; elle a dès-lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi! ce seroit un jeu que cet air de décence?
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'étoit son époux, vous obéiroit-elle?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très fidèle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela!
Si Laure étoit sa femme, il seroit bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devroit...

M. DUBRIAGE.

Il n'oseroit, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déja, si Laure étoit sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? car pour moi je m'y perd...
Ce secret, tôt ou tard, se seroit découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparoître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudroit...

AMBROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh non ! il faut attendre ;
On ne condamne point les gens sans les entendre :
(A M. Dubriage.)
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la :
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien ! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remettre,
Petit Julien?

JULIEN.

Madame, eh mais ! c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

(Julien sort.)
Donne donc... Ah ! je vois le timbre de Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous?... Seroit-ce par hasard
Une lettre d'Armand?... Enfin il s'en avise !...
Eh ! que peut-il m'écrire?

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise!
A votre place, moi je ne la lirois pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE *lit.*

Ah! j'ai peine à comprendre...

MADAME ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.
(*Lisant.*)
« Mon cher oncle. » Ah! cher oncle! il est bien temps vraiment
« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »
(*S'interrompant.*)
Madame, que dit-il? pour la vingtième fois!...
Vingt lettres!

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois.
Mais quoi! voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE *continuant de lire.*

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés,
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chère épouse, hélas! Elle est un peu malade.
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous.

« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux?
« Mon oncle ! quels transports seroient alors les nôtres !...
(Fermant la lettre.)
Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe ! Je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu ! je disois bien que ce n'étoit pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle !

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé
Comme d'un coup de foudre... Elle m'auroit trompé !

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paroît plus clair... Mais, ô ciel ! quelle trame !

AMBROISE.

Affreuse ! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non ; je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous?...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible ;
Non, cela vous tueroit ; vous êtes trop sensible :
Eh ! j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étois d'abord pour elle, il faut en convenir ;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez ! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparoisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCÈNE VI.

CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLE.

Arrêtez :

Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Et quoi donc?...

CHARLE.

Écoutez...

(*A M. Dubriage.*)

De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLE.

Si Charle avoit lui-même à se plaindre de vous?

MADAME ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est : Laure est jeune et gentille :
Charle l'aime; et dès lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non ; Charle est honnête homme.

CHARLE.

(A madame Évrard.)

Ah ! je le suis. Au fait :

Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit?...

CHARLE.

Voulez-vous bien permettre?...
Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui !

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Évrard :
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle ; et c'est lui qui vous parle :
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah ciel !

AMBROISE.

Se peut-il !...

M. DUBRIAGE.

Eh quoi ! Charle
Seroit...

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement ;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc !

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche :
J'ai servi, mon cher oncle, et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon père, hélas ! cet extrait mortuaire,
(Présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.)
Mon extrait de baptême, et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,
(Montrant madame Evrard.)
Et dix lettres... Que sais-je?.. où cette femme osa
Me défendre d'écrire et surtout de paroître ;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnoître :
Tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste dieu !
Tu serois...

SCÈNE VII.

GEORGE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

GEORGE.

Armand, oui ; croyez mon témoignage ;
La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage ;
La vérité se peint dans mes simples discours...
(Voyant arriver Laure.)
Ah ! madame, venez, venez à mon secours :
Armand est reconnu.

D'assister des parents restés dans la misère!
Ah! cela vaut bien mieux que ce que j'allois faire
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avois un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes;
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer ma dette.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends:
Dites *mon père;* moi, je dis bien *mes enfants.*

CHARLE.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. DUBRIAGE.

Allons donc! Cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLE.

Mon père!

GEORGE.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur!
(Soupirant.)
Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute: du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUINZIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XVI.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,

RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.

1810.

LE
PHILINTE DE MOLIÈRE,
OU
LA SUITE DU MISANTHROPE,
COMÉDIE,

PAR P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE,

Représentée, pour la première fois, le 22 février 1790.

.... *Miseris succurrere disco.*
VIRG. Æneid. L. I.

NOTICE
SUR FABRE D'ÉGLANTINE.

P. F. N. Fabre naquit à Carcassonne le 28 décembre 1755. Il fut d'abord soldat, puis comédien de province. N'ayant obtenu aucun succès dans cette dernière profession, il ne tarda point à s'en dégoûter et se livra à la littérature. D'Églantine est un surnom qu'il se donna après avoir remporté un prix aux jeux floraux de Toulouse, prix qui consistoit en une églantine d'argent.

Le premier ouvrage dramatique qu'il fit paroître, est une comédie en cinq actes, en vers, intitulée *les Gens de Lettres, ou le Bureau d'Esprit*, représentée avec quelque succès en 1787.

La même année, parut *Augusta*, tragédie, qui ne fut jouée que deux fois.

Le Présomptueux, ou *l'Heureux imaginaire*, comédie en cinq actes en vers, mise au théâtre le 7 janvier 1789, n'eut point alors de succès, et se releva un peu à sa reprise.

L'Intrigue Épistolaire, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 15 juin 1791, fut très applaudie, et est restée au répertoire.

Le Philinte de Molière, ou *la Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes en vers, généralement regardée comme le chef-d'œuvre de son auteur, fut donnée pour la première fois le 22 février 1790, avec un très grand succès.

Ce ne fut qu'après la mort de l'auteur que l'on joua *les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers. Cette pièce, représentée pour la première fois le 17 septembre 1799, fut reçue avec enthousiasme, mais elle n'a pas été aussi heureuse à sa reprise.

Nous ne parlons point de *l'Amour et l'Intérêt*, ni du *Convalescent de qualité*, pièces qui n'ont pas été jouées au théâtre françois.

Fabre d'Églantine mourut le 5 avril 1794 victime de la révolution, après en avoir été un des principaux acteurs.

PERSONNAGES.

PHILINTE, ami d'Alceste. ALCESTE, ami de Philinte. ÉLIANTE, femme de Philinte. DUBOIS, valet-de-chambre d'Alceste.	Personnages de la comédie du Misanthrope.
UN AVOCAT, pauvre. UN PROCUREUR, riche. UN COMMISSAIRE DE POLICE. UN HUISSIER.	
Un Garde du commerce. Un Laquais. Un Recors.	Personnages muets.

La scène est à Paris, dans l'hôtel de Poitou, garni, et se passe dans une antichambre commune aux appartements de l'hôtel.

LE

PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE, *avec humeur.*

« Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
« J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font. [1] »
Éliante, on fait mal, pour vouloir trop bien faire ;
Un défaut peut servir, et ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, madame, un empire absolu.
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a résolu,
Ne peut souffrir d'obstacle ; et quand la circonstance
Lui fournit les moyens d'établir sa puissance,

[1] Ces deux vers sont de Molière, et c'est Philinte, dans le Misanthrope, qui les prononce.

Il ne faut pas douter de sa précaution
A dominer partout avec prétention :
Qu'importe le succès? L'erreur n'est jamais grande :
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ÉLIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y pensez-vous?
D'où vient cette colère? Et quand...

PHILINTE.

Moi, du courroux?
Non, madame : je sais que, si je fus le maître
Dans ma maison, c'est vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ÉLIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour est venu.
Au ministère enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange;
Et sur ce grand crédit il faut que je m'arrange.

ÉLIANTE.

Oh! que cette querelle est bien d'un vrai mari!

PHILINTE.

Mais point. Je sens très bien tout ce qu'un favori,
Un oncle tout-puissant, depuis quelques semaines,
Doit donner, à nous deux, d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné; je le sais.
Me voilà, par vos soins, comte de Valancés;
Mais Philinte toujours d'humilité profonde :
Comte de Valancés, pour briller dans le monde;
Mais Philinte, céans, autant qu'il se pourra,
Pour n'y faire, en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ÉLIANTE, *riant.*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit?

PHILINTE.

Oui.

ÉLIANTE.

Voyons : de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison?
Raison juste ou plausible.

PHILINTE.

Eh bien! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours?

ÉLIANTE.

C'est un hôtel garni,

PHILINTE

Quel gîte!
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que, tour à tour, chez moi, les plus grands de l'État,
Vont venir à la file; il vous a plu de faire
De l'hôtel de Poitou ma demeure ordinaire.

ÉLIANTE.

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit;
Et quand, du haut en bas, on arrange, on bâtit.
Falloit-il, pour trois mois d'intervalle, peut-être,
Se meubler autre part? Vous en êtes le maître.
Mais qui s'en chargera? Sera-ce vous ou moi?
Cette espèce de soin veut de la bonne foi.
Qu'à quelque entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE.

C'est fort bien dit, madame, et vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déja commencé de le dire,
Vous n'aviez, par avance, usé de votre empire,
Pour me faire chasser Robert mon intendant.

ÉLIANTE.

C'est un fripon.

PHILINTE.

Robert étoit adroit, prudent,
Actif, officieux.

ÉLIANTE.

C'est un fripon, vous dis-je;
Oui, monsieur, et croyez, lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser, sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE.

Madame, assurément
Je n'ai pas balancé. Soit raison, soit caprice,
Ce Robert, en un mot, n'est plus à mon service :
Que voulez-vous de plus? Mais d'un vol controuvé
Je pense qu'on l'accuse, et rien n'est moins prouvé.

ÉLIANTE.

Et moi, j'en suis certaine; et, sans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis nécessaire?
Sans zèle pour les bons, foible pour les méchants,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchants.

PHILINTE.

Je suis comme il faut être; et tout me dit, me prouve...

SCÈNE II.

ÉLIANTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS.

MONSIEUR, grâces au ciel, à la fin, je vous trouve,
J'ai cru...

PHILINTE.

C'est vous, Dubois, que faites-vous ici?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci?
Comment...

ÉLIANTE.

N'êtes-vous plus au service d'Alceste?

DUBOIS.

J'y suis jusqu'à la mort; mais un tracas funeste...

ÉLIANTE.

Éprouve-t-il encor des revers, aujourd'hui,
Dans sa retraite?

DUBOIS.

Encor! le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire, à présent, les infâmes;
Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes âmes.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers et des bois,
Sévère défenseur de la vertu, des lois,
Il se sera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat dont il n'avoit que faire.

DUBOIS.

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent...

PHILINTE.

Oh ! voilà mon censeur austère et violent...

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort long-temps est dans sa seigneurie.
Et pour le conserver... mon maître a tant de mal !...
Le champ n'est pas à lui... non, vraiment... c'est égal ;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvoient le prendre,
L'ont voulu saisir, lui... douze ou quinze sergents
Sont venus l'arrêter...

ÉLIANTE, *alarmée.*

Votre maître !...

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille :
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit pour aller loin dévorer son souci ;
Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ÉLIANTE.

Et quand arrive-t-il ?

DUBOIS.

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière ;
Vous y logez aussi. L'on m'a dit : « Demandez... »
Car vous avez deux noms, à présent, attendez...
On vous nomme monsieur... monsieur... D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,
Qui me voyoit courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit...

ÉLIANTE.

Heureux destin!

Ton maître est dans l'hôtel?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens; je vole..

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas ici faire une école.
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là-bas, sont sens dessus dessous;
Il m'a bien dit : « Dubois, ne laisse entrer personne...
« Parce que...» Peste! il faut faire ce qu'on m'ordonne;
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu savoir...
Si vous... Oh! qu'il aura de plaisir à vous voir!

(Il sort.)

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

ÉLIANTE.

Monsieur, plaignons Alceste.

PHILINTE.

Ou plutôt son système.

ÉLIANTE.

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,
Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui!
Mon oncle, avec succès, sur notre vive instance,
Emploiera son crédit, son zèle, sa puissance,
Et surtout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE.

Je promets de ne pas m'employer à demi,
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, madame, il est prudent, je crois,
De connoître, avant tout, sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras auroit pu le conduire,
Qu'il seroit messéant et même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois.

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *se jetant au cou d'Alceste.*

Alceste, embrassons-nous. Que j'aime
Ce souvenir touchant! qu'en un malheur extrême
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler?

ÉLIANTE, *émue.*

Rassurez-vous, Alceste, et croyez qu'Éliante
Ne voit pas vos malheurs d'une âme indifférente.

ALCESTE, *serrant de droite et de gauche les mains de ses amis.*

« Je cherchois, sur la terre, un endroit écarté
« Où d'être homme d'honneur on eût la liberté [1] »

---

[1] Ces deux vers sont de Molière, et les derniers que prononce Alceste dans le Misanthrope.

Je ne le trouve point. Eh! quel endroit sauvage,
Que le vice insolent ne parcoure et ravage?
Ainsi, de proche en proche et de chaque cité
File au loin le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine;
Du luxe l'intérêt tire son origine;
De l'intérêt provient la dureté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur;
Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.
D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant,
Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des âmes vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis
Que parmi tant de gens présents à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc et sincère, ici comme autre part;
Pour mériter de moi la faveur d'un regard.
Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux soyez les seuls que mon âme attendrie
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois!

ÉLIANTE.

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance, en mon cœur, en est juste et fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile.
Morbleu! grâce au destin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers:
Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE, *ricanant.*

Allons... apaisez-vous. Vous n'êtes pas changé;
Et si je puis ici former un préjugé
Sur un dessein si prompt et sur votre colère,
Nous pourrons aisément arranger votre affaire.
On la diroit terrible, à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE.

C'est un amas d'horreurs dans l'effet, dans la cause.
Et vous déja, monsieur, qui me désespérez,
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,
Voyez s'il fut jamais une action plus noire
Que le trait.... Attendez; avant que cette histoire,
Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse ici dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant et de grande importance.
Dubois?

SCÈNE V.

ÉLIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS.

Monsieur.

ALCESTE.

Va-t'en chercher un avocat,
Pour tenir mes papiers et mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monsieur !...

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCESTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne sais...

ALCESTE.

Quel vertige !
N'entends-tu pas?

DUBOIS.

J'entends.

ALCESTE.

Va donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monsieur; mais encor...

ALCESTE.

Maladroit,
Je te dis de m'aller chercher, et tout à l'heure,
Un avocat.

DUBOIS.

Fort bien...

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais sa demeure?

ALCESTE.

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas
Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme,
Va : du hasard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS.

Allons.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *ricanant.*

Y pensez-vous? Peut-on, de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme si tous ceux que je pourrois choisir
Ne se prétendroient pas formés à mon désir,

Et que le plus fripon ne soit, par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse?

PHILINTE.

Mais il faudroit encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connoître d'abord...

ALCESTE.

Rien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte :
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun;
Et c'est un coup du ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant...

ALCESTE.

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux,
J'allai m'ensevelir dans un désert affreux...
Affreux? pour le méchant; pour la vertu, superbe!
L'homme avoit, en ces lieux, pour trésor une gerbe,
Pour faste la santé, le travail pour plaisirs,
Et la paix de ses jours pour uniques désirs.
Grâce au ciel! dans ce lieu sauvage et solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvois ma chimère;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaîté,
L'ignorance des maux, et l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu, cette charmante vie!
En un jour, la discorde et le luxe et l'envie,

Les désirs corrupteurs et l'avide intérêt,
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,
Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir, à la fois, la paix et mes vassaux.
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible et fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui, de ce bien modique,
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre et mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ; on ne veut pas le vendre,
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruse, incidents,
Créanciers suscités, persécuteurs ardents,
Bruit, menaces, terreur et domestique guerre,
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre;
Et moi, lâche témoin de ce crime inouï,
Je l'aurois enduré! Je me suis réjoui
De braver les fripons et d'en avoir vengeance;
En faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le foible; et le foible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines;
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,

Tant controuvé de faits, avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété.
(Il montre un porte-feuille.)
J'ai cent preuves ici de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchants son approbation,
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ÉLIANTE.

Oui, sans doute, elle est bonne, Alceste; je la loue;
Et des lois c'est en vain que le méchant se joue.
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'État est ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre d'avance,
Que vos vils ennemis...

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnoissant :
Mais la seule vertu doit garder l'innocent,
Et j'aurois à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver...

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra :
Des juges ou de moi, voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin...

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserois en face
Quiconque en ma faveur iroit demander grâce.

PHILINTE.

C'est tenir un discours dépourvu de raison.

Et si, par un effet de quelque trahison,
Des calomniateurs, d'une voix clandestine,
Ont suscité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A se laver du fait qui vous est imputé.
La faveur est utile alors, et j'ose croire...

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux et ces perfides soins,
Par lesquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juste, et sans qu'il le soupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la personne?
A la perversité dès-lors tout est permis,
Et tout homme est coupable, ayant des ennemis.
Ah! c'est trop écouter ces avis politiques.
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; et nous verrons un peu,
Si l'on refusera de me faire justice.
Justice? c'est trop peu. Je veux qu'on m'applaudisse.
Non que ma vanité s'abaisse à recevoir
Un encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir:
Mais enfin, dans un siècle égoïste et barbare,
Où le crime est d'usage et la vertu si rare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes solennels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE, *riant.*

La méthode, en effet, seroit toute nouvelle.

ALCESTE.

En seroit-elle donc et moins juste et moins belle?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous, obligé de partir...

ALCESTE.

Mon bien reste; et plutôt que de me démentir,
J'en emploierai la rente et le fonds, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, et je vais l'en charger;
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger,
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connois beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis;
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller par vos soins la beauté de ma cause;
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits,
Que ne peut protéger la foiblesse des lois.

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

ALCESTE.

Te voilà? tu viens seul?

DUBOIS.

Ah! monsieur, quel message!

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Si vous saviez...

ALCESTE.

Parle sans verbiage.

DUBOIS.

Je n'aurois jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE.

En vient-il un enfin?

DUBOIS.

Donnez-vous patience.

ALCESTE.

Morbleu!..

DUBOIS.

Je viens, monsieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audience.

ALCESTE.

Eh bien?

DUBOIS.

Vous m'avouerez qu'en un semblable cas,
C'étoit un bon moyen d'avoir des avocats?

ALCESTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande salle.
J'entre modestement, et sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs; doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avoit un grand air, une attitude à peindre;
Il m'a bien écouté; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrège, impertinent.

DUBOIS.

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, monsieur?..

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'est mis à rire.
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ses compagnons d'un et d'autre côté,
Il m'a conduit lui-même avec civilité;
Et, dans moins d'un instant, autour de moi, sans peine,
Au lieu d'un avocat j'en avois la centaine.
A trente questions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reste, temps perdu,
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, maraud!..

DUBOIS.

De grâce,
Attendez un moment. Alors, d'une voix basse,
L'un des rieurs m'a dit : « Mon ami, voyez-vous
« Cet homme seul, là-bas, qui lit? C'est, entre nous,
« L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole :
C'est un homme assez mal vêtu; mais la parole,
Il la possède bien, si je peux en juger.
Bref, nous sommes d'accord; et pour vous obliger,
Il va venir ici; j'ai dit votre demeure;
Et vous allez le voir, monsieur, dans un quart-d'heure.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Je vois, à son discours bien circonstancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe?

PHILINTE.

Un ignorant, et quelque pauvre hère...

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre diffère!
Car il me plaît déja.

PHILINTE, *riant.*

Je n'en suis pas surpris.

ALCESTE.

Eh mon dieu! laissez donc vos sarcasmes, vos ris.
Rentrons. Je suis à vous, madame, à l'instant même.

(Éliante sort.)

Et vous, monsieur, malgré la répugnance extrême,
Que pour un homme pauvre ici vous faites voir,
Sachez que, dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Mon maître est sur mes pas : bientôt vous l'allez voir.
Mais, monsieur l'avocat, voulez-vous vous asseoir?

L'AVOCAT.

Non; car je suis pressé. Retournez, je vous prie,
Comme, dans ce moment, le temps me contrarie;
Dites à votre maître, en grâce, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter

(Il va et revient.)

A venir... Voyez-vous; certain tracas l'assomme...
Mais vous serez content; car c'est un honnête homme.

(Il sort.)

SCÈNE II.

L'AVOCAT, *seul.*

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous; j'y cours;
Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.

Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et quelque grand effort
Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême:
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir,
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.

(Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée et réfléchie.)

« Après tout ce que je vous ai dit hier, monsieur l'a-« vocat, je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas déja « fait choix d'un procureur qui comprenne et hâte comme « il faut notre affaire. J'arriverai demain au soir (aujour-« d'hui) de Versailles à Paris. Si, dans la journée, vous « n'avez pourvu à cela, pour contraindre, sans retard, « le comte de Valancés au paiement de son billet, et « d'une manière convenable à bien lier ce comte de Va-« lancés, il faudra chercher d'autres moyens. Je suis « votre serviteur. ROBERT. »

(Il plie la lettre et la serre.)

Ah! fourbe dangereux! Robert, monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient... Çà, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons...

SCÈNE III.

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Eh! Dubois!... sors; et fais qu'un moment
On me laisse tranquille en cet appartement.
(Dubois sort.)

SCÈNE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Aux périls du hasard, monsieur, sans vous connoître,
Je vous fais appeler, et j'ai bien fait peut-être;
Car, si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe,
De telles questions sont toujours pour la forme:
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer,
Que je verrai de vous ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT.

N'attendez pas non plus, monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit:
C'est l'usage, au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez ainsi Venons au fait. Exprès...

L'AVOCAT.

Avant de me mêler, monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise.

ALCESTE.

Dans ce jour, tout à l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,
Monsieur? Et pouvez-vous, dans une telle affaire,
Sans trahir les devoirs de votre ministère,
Me refuser les soins que j'implore de vous?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle;
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Aussi,
Quand l'esprit d'une affaire ou mon temps m'en éloignent,
Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent
De me charger, sans choix, de soins embarrassants,
Pour négliger alors les plus intéressants.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche est pressée, importante;
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereuse.

L'AVOCAT.

Une même raison
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maison.

ALCESTE.

Ah ! monsieur, est-ce donc la chaleur noble et forte
Qui devroit animer les gens de votre sorte?

L'AVOCAT.

Mais, monsieur...

ALCESTE.

On devroit, par une expresse loi,
Défendre à l'avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT.

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT.

De grâce, différons...

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cause, ou parbleu ! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monsieur, daignez m'entendre ; et loin que ces murmures
Puissent dans mon esprit passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine à l'instant mon estime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,
M'empêche, à vos désirs, de prêter mon appui.

(*Avec chaleur.*)
Vous allez décider du zèle qui me pousse,
Et si c'est justement que monsieur se courrouce
Quand je refuse un-temps que je viens d'engager,
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE.

Voyons, monsieur... ce ton me frappe et m'intéresse.

L'AVOCAT.

Je tais dans mon récit, et par délicatesse,
Les noms des deux acteurs d'un obscur démêlé,
Où l'un est le voleur et l'autre le volé;
Car j'ignore, après tout, quelle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête à tête
Q'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est due à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr, et voilà, monsieur, ce qui m'effraie;
La dette ne l'est pas : je vais vous le prouver.

ALCESTE.

O grand dieu !...

L'AVOCAT.

Cependant, je ne sais où trouver
L'homme trop confiant qui signa ce faux titre,
Que je tiens en mes mains, sans en être l'arbitre.

ALCESTE.

Mais vous savez le nom de ce monsieur?

L'AVOCAT.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru partout d'abord;
On ne sait quel il est; deux jours n'ont pu suffire,
Et le fripon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,
Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent, sans doute,
De m'en avoir trop dit, et veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître!

L'AVOCAT.

Écoutez-moi, monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, et je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails et... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme qui, sans doute, à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance,

Que ne dénoncez-vous soudain au magistrat
La manœuvre et le cœur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

Eh! monsieur, en ceci, ma certitude intime
Suffit-elle à la loi pour attester un crime?
Cette loi le protège, et je crains aujourd'hui
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il soutiendroit l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourroit tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, monsieur? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reste à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un semblable billet.
Le fripon est rusé; ma lenteur lui déplaît;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire;
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut passer; et, dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle est votre ressource?
Ne puis-je vous aider de mes soins, de ma bourse?
Car sur votre récit je me sens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monsieur... un homme en place... un ministre propice,
Qui, sans bruit, sans éclat, sans forme de justice,
Manderoit devant lui le faussaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton sage et prudent,

A prévenir le coup réussiroit peut-être.
Je n'hésiterois pas, en ce cas, à paroître.
A mon aspect lui seul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante et se croyant perdu,
Se trouveroit sans voix, sans détours, sans défense,
Et l'aveu de son crime obtiendroit la clémence.

ALCESTE.

Fort bien imaginé!.. Je peux vous y servir.

L'AVOCAT.

Inconnu, sans crédit, je ne peux réussir
Dans ce projet sensé, mais dangereux peut-être,
Si, sans ménagement, je me faisois connoître.
On m'en promet ce soir un moyen positif,
J'ai rendez-vous bientôt pour ce pressant motif,
Et voilà les raisons qui m'empêchent de prendre
Tous les soins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, *vivement.*

Ne parlons plus de moi; c'est pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je songe à votre heureux détour
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT.

Vous, monsieur?

ALCESTE

Grand crédit auprès du ministère.

L'AVOCAT.

Est-il possible? Vous!

ALCESTE.

Non pas moi : mes amis.

L'AVOCAT.

Quelle rencontre!

ALCESTE.

Allez où vous avez promis,

Et revenez, monsieur, s'il se peut, dans une heure,
Je ne sortirai pas, et pour vous je demeure;
Écrivez votre adresse ici pour achever;
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois?

SCÈNE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE.

(*A Dubois, qui entre.*) (*A l'avocat.*)
Servez monsieur. Je vole à l'instant même.
Vous chercher un appui dans votre stratagème;
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeants!
Ah! grâce au ciel, il est encor d'honnêtes gens.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS

Que faut-il à monsieur?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire,
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre soûl, dieu merci!
Je comptois, chaque jour, sur un paquet énorme...
Et toujours on disoit: « Monsieur, c'est pour la forme. »

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

(*Il va et revient.*)

Ah ! pardon. Croyez fort
Que je ne pense pas que vous ayez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre !
Vous attaquent ; vraiment, il faut bien leur répondre ;
Rendre guerre pour guerre et papier pour papier.
A qui la faute ? à vous ? non pas ; c'est au métier.

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami, donnez vite.

DUBOIS.

Du papier ? Vous allez en avoir tout de suite.

(*Il va chercher du papier.*)

L'AVOCAT, *à lui-même.*

A ce nouvel appui me serois-je attendu ?
Que je me sais bon gré de m'être ici rendu !
Cet homme m'a fait voir une âme non commune.

DUBOIS, *revenant.*

Pardon, encore un coup, si je vous importune ;
Je ne puis vous servir, monsieur, à votre gré !
Vous écrivez toujours sur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT.

Eh ! non : en diligence,
Donnez-m'en quel qu'il soit.

DUBOIS, *s'en allant.*

C'est une différence.

L'AVOCAT.

A cet air de candeur, je vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément !...

DUBOIS, *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

Voici sur cette table,
Ce qu'il vous faut, monsieur.

(*L'avocat écrit, et Dubois un peu éloigné continue:*)

Quel procès détestable!
Nous suivra-t-il partout?... jugez donc! de courir
Trente postes, au moins, sans pouvoir en sortir.
J'aimerois mieux, je crois, faire une maladie:
On guérit, ou l'on meurt.

L'AVOCAT, *de sa table.*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

DUBOIS.

Oui-da... je ne sais point
Tous ses titres.

L'AVOCAT.

Son nom? C'est assez de ce point.

DUBOIS.

Monsieur Jérôme Alceste.

(*L'avocat écrit.*)

L'AVOCAT.

(*Il se lève.*)

Il suffit. Sans remise,
Vous rendrez à monsieur mon adresse précise.

DUBOIS.

Il l'aura dans l'instant.

(*L'avocat sort.*)

SCÈNE VII.

DUBOIS, *seul.*

Il faut la lui porter.

SCÈNE VIII.

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *en entrant, à Alceste.*

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter?

DUBOIS, *à Alceste.*

Monsieur?

ALCESTE.

Que me veux-tu?

DUBOIS, *donnant l'adresse.*

Voilà...

ALCESTE *la prenant.*

Sors et me laisse.

(Dubois sort.)

SCÈNE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange et même ridicule,
Jusques à cet excès de pousser le scrupule?
Et que vous regardiez comme un devoir formel,
Ce zèle impatient et plus que fraternel,
Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation :
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrois; et, quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place;
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer.
Et c'est ici surtout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon avocat m'enflamme. Et bien que de mon cœur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur,
Fort au dessus de moi je tiens cet honnête homme,
D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Toute étrangère enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci,
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte?
Qu'un oncle qui vous aime et qui vous a fait comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action, pour lui, vous saura gré,
Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière,
Un acte généreux, facile et nécessaire.
Ah! lorsque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurois, morbleu! me mettre dans la tête,
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez. Je vous compte avec ces inhumains,
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, sur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ses excès,
N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès.
Le devoir...

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair et net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu : votre amitié me seroit une injure.

PHILINTE.

Écoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE.

Eh! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur?...

PHILINTE.

Oh! s'il faut du courroux,
Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre,
On aura de l'humeur et de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les évènements faire le Dom Quichotte?
Un homme est malheureux; aussitôt tout en pleurs,
Jetez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins et de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise; souvent : oui, monsieur; et du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.

Un fripon trouve un sot; et, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus;
Tant pis pour le perdant! il paiera ses méprises :
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t-on pas? et n'est-on pas trompé?

PHILINTE.

Non, jamais à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé,
Vous, monsieur, constamment, toujours, à l'imposture?

PHILINTE.

Toujours. Et si jamais, mon cher, je vous le jure,
On me surprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme est perdu, ruiné, sans ressource.

PHILINTE.

Eh bien! c'est un trésor qui changera de bourse.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir!... devinez,
(Vous, monsieur, qui savez la fin de toutes choses)
Ce qu'il peut résulter des plus injustes causes.
Tout est bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout est bien, et le fait qu'ici vous alléguez
De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence :
C'est un mal. Eh bien ! soit. Que le vol soit remis ;
Le mal restera mal toujours ; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agents, des supports : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé ;
Le trésor coule et fuit ; distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'État n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire : Tout est bien.

ALCESTE.

O mœurs !

PHILINTE.

O clarté ! moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.

Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami...

PHILINTE.

Quand on se voit pressé.

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé ! grand Dieu !... Si sur votre paresse
Je ne jetois l'affront que vous fait votre adresse,

Si ces principes-là conduisoient votre cœur,
Je ne vous verrois plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire !
Tout est bien, ditez-vous? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime et des couleurs du vice,
Que pour vous dispenser de faire un bon office
À quelque infortuné, victime d'un pervers.
Allez, pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrois vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du ciel et des lois, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,
Sa probité, peut-être, à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec et cruel?

PHILINTE.

Je lui dirois : « Mon cher, votre état actuel,
« Croyez-moi, chaque jour est celui de mille autres.
« Tel homme étoit sans biens et s'enrichit des vôtres.
« Vous les aviez, pourquoi ne les auroit-il pas?
« Rappelez la fortune et courez sur ses pas.
« Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe ;
« Vous n'êtes qu'un atome et qu'un point sur le globe.
« Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
« Il s'arrange en total ; » en total, tout est bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyois pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.
Je ne sais plus quel mot pourroit être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,

Cet esprit de vertige et ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien? insensés! Eh! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien? Oui sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle et profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or, on peut faire, ou non, le bien comme le mal.
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice;
Or donc, tout n'est pas bien; ou vous niez le vice.
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudroit donc aussi des méchants, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse?
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, et c'est toujours le but de ses bienfaits;
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes,
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulents,
Qui, jusque dans le crime, énervés, indolents,
Dans la mort de leur cœur sommeillent et reposent
Loin des maux qu'ils ont faits et des plaintes qu'ils causent.
Eh quoi! si tout est bien, à ce cri désastreux,
Que va-t-il donc rester à tant de malheureux,

Si vous leur ravissez jusques à l'espérance?
Vous endurcissez l'homme à sa propre souffrance :
Il alloit s'attendrir, vous lui séchez le cœur.
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur.
Ah ! je n'ose plus loin pousser cette peinture.
Pour le bien des humains et grâce à la nature,
Aux erreurs de l'esprit la pitié survivra.
L'homme sent qu'il est homme ; et, tant qu'il sentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raison de craindre.
Quoi qu'il en soit enfin, voulez-vous m'obliger?
A servir ces gens-ci puis-je vous engager?
Solliciterez-vous votre oncle?

PHILINTE.

Mais de grâce,
Observez donc, Alceste...

ALCESTE.

Au fait. Le temps se passe :
Mon homme va venir. Répondez.

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monsieur, le voulez-vous, pour la dernière fois?

PHILINTE.

Mais vous êtes pressant d'une étrange manière :
Il est mille raisons, qu'avec pleine lumière
Je peux vous exposer : raisons fortes pour nous ;
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah ! juste ciel ! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchois-je des amis, de qui l'ingratitude...

SCÈNE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ALCESTE, *à l'avocat, et vivement.*

VENEZ. Voilà monsieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,
Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse,
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,
Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête;
Sur son âme intraitable et qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'AVOCAT.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande :
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant j'ai trouvé, monsieur, sur mon chemin,
Cet ami qui devoit me procurer demain
L'entretien et l'appui d'un homme d'importance;
Il remet à huit jours cette utile audience.
Le temps fuit, le mal vole, et dans ses vils détours,
Le crime peut asseoir son succès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeste;
Car votre âme à présent est l'espoir qui me reste.

ALCESTE.

Eh bien! Philinte, eh bien!

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier, à mon tour; mais de mon embarras

Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que monsieur, d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;
Peut-être, dis-je, vous, monsieur, vous connoîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez.

(Il tire son porte-feuille, et fait mine de chercher le billet.)

Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence;
Vous allez voir...

PHILINTE.

Non, non, monsieur; je ne veux pas
Pénétrer ces secrets : ils sont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant...

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, *tendant la main.*

Mais, voyons...

PHILINTE, *le retenant.*

Non, mon cher; les gens dans la détresse
Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers
Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais, si vous le lisez, soudain je me retire.

(A l'avocat, qui resserre son porte-feuille avec une confusion douloureuse.)

Monsieur, sans me mêler de fait, ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,

Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire et fort désagréable,
Ne doit pas épouser les soins infructueux.
Et vous voyez déja cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une friponnerie,
Qui, grâces au secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle et louable...

ALCESTE.

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage.
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis et pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable et prompt,
A fait ce qu'il faut faire et ce que tous feront.
Et, sans trop m'ériger en censeur, je demande
A monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié;
Je demande si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout-à-fait bien, pour sauver une dupe,
Un sot, un maladroit, à lui très inconnu,
De trahir le client, secrètement venu
Vers lui, dans cet espoir et dans cette assurance
Qu'un avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE, *en fureur.*

Vous tairez-vous, Philinte?.. Ah! c'en est trop... grand dieu!
Allons, il faut mourir; il n'est point de milieu,

Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles...
Oh, morbleu!... c'est ici le venin des reptiles...
Quoi! pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité!
Sachez donc...

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Non, monsieur, c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendroient superflus;
Quand on sent bien son cœur, on ne dispute plus;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *suivant de l'œil et avec dépit l'avocat qui sort.*

Qu'est-ce à dire?... ce ton... ces grands airs de vertu...

ALCESTE.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reste toujours cette trace profonde,
Ce trait désespérant qui, dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier, s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Éliante; et son âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci toujours, à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste :
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

MADAME, comme vous, avec facilité,
Mon cœur sait exercer des actes de bonté :
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéresse,
N'allons pas, s'il vous plaît, jusques à la foiblesse.

ÉLIANTE.

Appelez-vous ainsi ce zèle attendrissant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatissant?
Alceste m'a touchée ; et ses récits encore
M'offrent un vrai malheur, monsieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme si le pareil nous étoit survenu.
J'en suis vraiment émue. Oui, je sens...

PHILINTE.

Eh ! madame,
Il faut si peu de chose à l'esprit d'une femme
Pour l'exalter d'abord, et montrer à ses sens,
Jusque dans le péril, des plaisirs ravissants.
Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage :
Et sans doute changeant et d'avis et de loi,
Vous serez la première à penser comme moi.

ÉLIANTE.

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie,
Le sentiment, monsieur, de la bizarrerie;
Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible et bonne, et le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant, et je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve,
Dans mes sentiments vrais et bien appréciés,
Je changerai si peu, quoi que vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance ici je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh! non; je vous le jure.

ÉLIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ÉLIANTE.

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, madame, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,
De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ÉLIANTE.

Il suffiroit d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ÉLIANTE.

Quoi! faut-il?...

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier, et vous rendre maîtresse.
Eh bien! madame, eh bien! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intrigant encore plus qu'un autre.
De quoi nous mêlons-nous? est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire où par cent ennemis
Je verrois mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire et de sa vile agence,
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret; mais, malgré ses penchants,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchants:
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, et qui me convie
Plus que tout autre encore à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres,
Qu'il faut le conserver, sans le passer à d'autres:
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer et l'user au hasard;
Son affoiblissement n'arrive que trop vite;
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme si la coutume en effet n'étoit pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature et de tout protégé,
Par qui l'on pourroit voir ce crédit partagé,

Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.
Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.
Je pense et vois le monde, et dis, de vous à moi,
Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

ÉLIANTE.

Pouvez-vous?...

PHILINTE, *sèchement.*

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain; ma prudence est ici la plus forte :
De son prix, je le sais, il peut disconvenir :
J'agis au gré du monde, et je veux m'y tenir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, *seule.*

Je ne le vois que trop; c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux? Quelle triste prudence,
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains!
Vous avez tort, Philinte! et je suis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune?
Et verriez-vous alors, d'un œil tranquille et doux,
Les hommes vous poursuivre ou s'éloigner de vous?

SCÈNE III.

ALCESTE, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.
Je ne puis vous aider. Je suis femme et soumise,
Philinte a des raisons qui fondent son refus;
Oui, j'avois trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTE.

Madame, sur vos soins je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute
Le seul cri de mon cœur et son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle; oui, moi, moi, sur-le-champ;
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté...

ÉLIANTE, *alarmée.*

Comment!
Vous exposer ainsi?

ALCESTE.

Plus de retardement.
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchants dans les fers détenu.

ÉLIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger...

ALCESTE.

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera.
Et j'en obtiendrai tout; j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serois bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ÉLIANTE.

Non, je vais le trouver...

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ÉLIANTE.

Attendez...

ALCESTE.

Il verra que le bien est facile
Au cœur qui veut le faire.

ÉLIANTE.

Alceste, réprimez...
Voyons encor Philinte... Ah dieu!... vous m'alarmez.
(Elle sort avec promptitude.)

SCÈNE IV.

ALCESTE, *seul.*

Qu'importent mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.
Mon honnête avocat avec moi peut venir,
En deux heures de temps je lui fais obtenir...

SCÈNE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre et suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question?

ALCESTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur; constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah!... C'est un honnête homme,
Dont je fais très grand cas, qui vous envoie ici?

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut...

LE PROCUREUR.

Le payer.

ALCESTE.

Qu'est ceci?

LE PROCUREUR.

C'est un billet, monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Vous; n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui; qui donc êtes-vous, monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, procureur en la cour.

ALCESTE.

N'est-ce pas pour l'affaire importante et pressée,
Qui de mon avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin,
Dont ce monsieur Phénix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, monsieur. Ce billet, ou bien lettre-de-change,
Au gré de ma partie en mes mains passe et change.
Maître Phénix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paiement, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc? mon avocat, de cette grande affaire...

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, et n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui, soigneux et vigilant,
Me saisis de la cause; et, grâce à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grâce d'une obole.

ALCESTE.

Seroit-il bien possible?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, monsieur, que ce billet est faux?

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Qu'est-ce à dire? Et quels sont ces discours illicites?
Prenez garde, monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés.
Il y va de l'honneur. Comment! une imposture?
Il est faux? Et peut-on nier la signature?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa vérité?

LE PROCUREUR.

Ah! vous en convenez, même après ce scandale?
Vous la confessez vraie, exacte, originale?

Ah ! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour!
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce maître Phénix à commencer l'instance.
Digne et belle action d'un homme délicat!
Il s'en charge en secret, et c'est votre avocat!
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un procureur rigide,
Un homme, grâce au ciel, pour ses mœurs renommé,
A poursuivre la fraude, en tout, accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, *furieux.*

Impudent personnage, as-tu bientôt fini?
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi, par mes gens, et selon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence!... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE.

Sors, redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, *çà et là, effrayé.*

Guet-apens, et déni d'un billet? quelle horreur!

ALCESTE.

Ton billet?... ah! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,
Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifierai, s'il faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *hors de lui*

Dubois! Germain! Picard!...

SCÈNE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

ALCESTE, *à ses gens.*

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme, tout à l'heure;
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.

(*Les laquais avancent sur le procureur.*)

LE PROCUREUR, *effrayé.*

Monsieur!... Monsieur!...

SCÈNE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

PHILINTE, *accourant.*

Eh bien! quel est donc ce fracas?

LE PROCUREUR, *l'implorant.*

Monsieur!... Monsieur!...

PHILINTE.

Que vois-je? Et quels fâcheux éclats!

(*Aux laquais qui entourent le procureur, et cependant hésitent à l'aspect de Philinte.*)

Dubois, retirez-vous.

(*Les gens sortent.*)

SCÈNE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, *à Philinte.*

Monsieur, je vous atteste
Contre cet attentat insigne et manifeste!

PHILINTE, *à Alceste.*

Eh! mon cher, qu'est ceci?

ALCESTE, *furieux.*

Laissez-moi; mes transports,
Ma colère n'ont pas de termes assez forts.

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Je viens pour un billet que monsieur me dénie,
En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah! je commence à voir...

ALCESTE.

De vos lâches refus
Voyez-vous maintenant la suite déplorable?
Mon avocat n'a plus ce billet détestable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, monsieur?

PHILINTE, *à Alceste.*

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle; et votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès et d'une étrange sorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce sang froid
Toute perversion de justice et de droit?
Félicitez-vous bien de votre indifférence;
En voilà de beaux fruits, en cette circonstance;
Un fourbe sans pudeur que son pareil défend;
Un homme ruiné, le crime triomphant;

Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'est qu'il semble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *bien froidement et ricanant.*

Ne vous y trompez pas, et c'est l'ordre en effet
Qui dans le fond préside à tout ce qui se fait;
Et vous verrez, monsieur, que, malgré vos murmures,
En ceci, tout ira suivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour se tant gendarmer,
Comme si l'univers tendoit à s'abîmer!
Je plains les maux d'autrui; mais, au vrai, cette affaire,
Dans la somme des maux, me semble une misère.
C'est un billet de fait? D'abord, on plaidera;
Et puis, au bout du compte, enfin, on le paiera.
C'est la règle, la loi; qui signe ou répond, paye,
Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCUREUR.

Monsieur prend bien l'affaire; et j'ose demander,
Moi dont le devoir est d'instruire, de plaider
Pour les infortunés sans appui, sans refuge,
Si j'ai tort ou raison? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet : j'en prétends la valeur...

ALCESTE.

Insidieux agent, votre homme est un voleur.

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *au procureur.*

Monsieur, laissez-le dire;
Faites votre métier. On vient de vous élire;
Poursuivez donc l'affaire, et vous aurez raison.

ALCESTE.

Ferme! excitez-le encore à tant de trahison.

Je n'y saurois durer ; et dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds jusqu'à la tête,
Que mon sage avocat lui-même n'est honnête ?
Il ne le sait que trop, que le billet est faux.

LE PROCUREUR.

C'est un fait que je nie.

PHILINTE, *à Alceste.*

Excès de vos défauts,
De demander aux gens plus de droiture d'âme,
Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR.

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoin !
On verra.

ALCESTE.

Si je l'ose ? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix ! Mais je proteste
D'en rendre la noirceur publique et manifeste ;
Oui, morbleu ! moi tout seul, je braverai tes coups.
Oui, moi-même au procès...

PHILINTE.

Eh bien ! y pensez-vous ?
Comment ! vous engager dans la cause ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'en est trop. Écoutez...

ALCESTE.

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit est bizarre, et c'est trop fort aussi.

ALCESTE.

Rien, rien, je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu! non.

ALCESTE.

Parbleu! si.

Qui m'en empêchera?

PHILINTE, *jouant le sentiment.*

Moi, monsieur, qui déplore
Ce projet insensé. J'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon âme alarmée...
De crainte... de regret... je me trouve saisi.

ALCESTE, *avec dégoût.*

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie?
Et pensez-vous, monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblants de sensibilité?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, et non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir;
Que mon zèle confond votre refus d'agir;
Et que, par un dépit rongeur qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre âme refuse.
Voilà votre état vrai, voilà ce que je crois,
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.

Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,
Nommez-moi du billet dont vous êtes porteur,
Le traître créancier et le faux débiteur,
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, *au procureur.*

Non, ne le nommez pas, monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur les sait fort bien.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment?...

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous...

ALCESTE.

Moi? scélérat!

LE PROCUREUR, *cherchant son carnet.*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat,
Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,
Au seul profit d'*Ignace-André Robert.*

PHILINTE, *surpris.*

Qu'entends-je?
Robert? Un intendant de maison?



LE PROCUREUR.

Je le sais.

Monsieur son débiteur, comte de Valancés.

PHILINTE, *avec effroi.*

Qu'avez-vous dit?.. Comment?.. Monsieur, prenez-y gard.
Comment?...

LE PROCUREUR.

Sans le prouver, jamais je ne hasarde
Aucun fait; et voici...

PHILINTE, *avec une force effrayante.*

Savez-vous que c'est moi?

LE PROCUREUR.

Comte de Valancés?

PHILINTE.

Moi-même.

ALCESTE, *étourdi.*

Vous?... Eh quoi!...
Qu'est ceci?

LE PROCUREUR, *montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.*

Vous devez en cette conjoncture
Connoître donc ce titre et votre signature.

PHILINTE, *avec le cri du désespoir.*

O grand dieu! c'est mon seing!

ALCESTE.

Le vôtre? Juste ciel!

PHILINTE, *vivement, à Alceste.*

Comte de Valancés; c'est mon nom actuel:
Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il étoit bien digne,
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi;
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, *avec terreur.*

Vous?..

PHILINTE, *d'un temps, au procureur.*

Billet faux! monsieur, que vous devez me rendre.
Ah! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre!

LE PROCUREUR.

Je ne connois ici que mon titre.

(Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.)

ALCESTE.

Oh! morbleu!
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire et punir... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, et je suis au supplice;
Mais je ne prendrois pas, moi, de ce coup du sort,
Cent mille écus comptant... Eh bien! avois-je tort?
Tout est-il bien, monsieur?

PHILINTE, *se levant, avec fureur.*

Je me perds... je m'égare...
O perfidie!.. ô siècle et pervers et barbare!..
Hommes vils et sans foi!.. Que vais-je devenir?..
Rage!.. fureur!.. vengeance!.. il faut... on doit punir...
(Le procureur file pour se sauver; il va le saisir.)
Exterminer... Monsieur!.. restez, sur votre tête!

LE PROCUREUR.

Comment? et de quel droit est-ce que l'on m'arrête?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR.

J'y consens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis, l'honneur et votre place...

LE PROCUREUR.

Bagatelle... Ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, *au procureur.*

Sors donc; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, *menaçant.*

Oui, je sors.., à mon tour...
Il est tard, la nuit vient...: demain il fera jour...

(Il s'avance pour sortir.)

PHILINTE, *égaré.*

Eh! Champagne! à l'instant, les chevaux, la voiture!...

LE PROCUREUR, *retournant.*

Évasion subite!.. à demain...

SCÈNE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *désespéré, et s'abîmant dans un fauteuil.*

L'IMPOSTURE
Peut-elle aller plus loin?.. Je ne sais où j'en suis.

ALCESTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Mes reproches, monsieur, seroient justes, je pense;
Mais mon cœur les retient; le vôtre m'en dispense.
Tout mérité qu'il est, le malheur a ses droits,
La pitié des bons cœurs, le respect des plus froids.
Mon âme se contraint, quand la vôtre est pressée.
Quand vous serez heureux, vous saurez ma pensée.
Allons nous consulter sur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon avocat aussi.

Je souffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous.... profitez ; c'est le vœu de mon âme.
(Il va pour sortir : il voit que Philinte est abîmé dans sa douleur ; la pitié le ramène ; il le prend par la main, et l'emmène avec lui.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALCESTE, *se levant et s'asseyant avec inquiétude;*
DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point et veux ce qui vous plaît;
Mais vous vous faites mal par ces façons de vivre;
Voulez-vous vous tuer, vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste et mauvaise route,
Et d'un; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers;
Et celle-ci fait quatre : oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière?
Debout, assis, debout; c'est un métier d'enfer :
Monsieur, pensez-y bien; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage?

DUBOIS.

Non, monsieur, battez-moi, si vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre service? Oui-da; fort bien! je vous admire;
Mais il faut du repos, et je dois vous le dire.

ALCESTE.

Peste soit de ta langue ! et ton maudit babil...

DUBOIS, *doucement.*

Allons, allons...

ALCESTE.

Dubois ?

DUBOIS.

Monsieur ?

ALCESTE.

Quelle heure est-il ?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déja ? Comment, encore
Ils ne sont pas venus ? Long-temps avant l'aurore
Ils avoient projeté d'être ici de retour.

DUBOIS.

Il falloit vous coucher, et vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah ! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture..

DUBOIS.

Irai-je voir ?

ALCESTE.

Oui, cours.

DUBOIS, *allant et revenant.*

J'y vais... Par aventure
Si ce sont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE.

Que j'attends.

DUBOIS, *de même.*

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis long-temps ?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS *va.*

(Il revient.)

Qui dois-je avertir, monsieur, de votre attente?
Est-ce monsieur Philinte, ou madame Éliante?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement! Veux-tu bien décamper?

DUBOIS.

Tout ceci, c'est, monsieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux...

ALCESTE.

Allons, sors donc.
(Dubois sort.)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *allant prendre Éliante qu'il conduit dans un fauteuil.*

MADAME,
Voici des embarras fâcheux pour une femme;
Et des peines d'esprit plus cruelles encor,
Pour vous surtout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez si peu cet accident sinistre.
Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le ministre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu sans douleur,
Sans un vif intérêt, votre cruel malheur.

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ÉLIANTE, *se levant.*

Cher Alceste, il est assez facile

D'imaginer la part et l'intérêt que prend
Mon oncle à cette affaire : il est fort bon parent.
Mais trop tard, en effet, nous implorons son aide. ;
Votre moyen d'hier étoit un sûr remède,
Tant que votre avocat, par un concours heureux,
Avoit entre ses mains ce billet dangereux ;
Mais aujourd'hui qu'il est entre les mains d'un autre,
Dans le parti du fourbe et très contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit et clairement fait voir
Que, même sans blesser les lois ni son devoir,
S'il prêtoit à nos vœux sa secrète entremise,
On pourroit l'accuser d'une injuste entreprise,
Que nos vils ennemis feroient sonner bien haut
Pour appuyer leur cause et nous mettre en défaut.
Et l'honnête avocat qui nous servoit de guide,
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis est le même... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher avocat?

ÉLIANTE.

Oh! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les soucis que ce moment prépare,
Madame, convenez que c'est un homme rare.

ÉLIANTE.

Homme rare en tout point, et par sa probité,
Par son grand jugement, par sa simplicité,
Et sa science claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE.

Avant notre retour, un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris, lui seul en diligence,
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet?

SCÈNE III.

ÉLIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, *annonçant.*

Monsieur votre avocat.

ALCESTE.

Bon ! qu'il entre...

(Dubois sort.)

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Éliante.*

Madame, un pénible voyage
Vous a fort fatiguée ; et je trouverois sage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allassiez enfin prendre un peu de repos
De ce qu'on aura fait nous saurons vous instruire.

PHILINTE

Il a raison, madame ; allez...

ÉLIANTE.

Je me retire.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

ROLET n'est pas chez lui. J'ignore la raison
Qui, de si grand matin et hors de sa maison,
L'occupe et le retient avec inquiétude;
Car c'est-là ma remarque au train de son étude,
On l'attend, il y doit rentrer; et j'ai laissé,
Pour l'appeler céans, un billet très pressé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjoncture.

ALCESTE.

Quel est ce traitement dont vous voulez parler?

L'AVOCAT.

Monsieur se résoudroit, dit-il, au pis-aller,
En ce moment fâcheux, à faire un sacrifice.

ALCESTE, *à Philinte.*

Perdez-vous la raison? Les lois et la justice!
Lorsqu'en un tel procès on se trouve engagé,
Le vice impunément sera-t-il ménagé?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en sa foiblesse
Désavouant l'honneur et la délicatesse,
Votre cœur se résigne au reproche effrayant,
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime poussé jusqu'à cette insolence,
Du glaive seul des lois tienne sa récompense!
Et ne lui donnons point, par la timidité,
L'espoir d'aucun triomphe ou de l'impunité.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Vous voyez, au parti que l'amitié conseille,
Que son opinion à la mienne est pareille.

Je vous l'ai dit, monsieur; un accommodement
Est un sage moyen que l'on suit prudemment,
Quand d'une et d'autre part, avec pleine assurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence;
Et la foiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits;
Mais tout ce que monsieur vient de vous faire entendre,
Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre.
C'est mon avis sincère; et je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame et ménage
Un traité toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout risquer, monsieur?

L'AVOCAT.

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre;
En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa friponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignois bien plus l'effet et l'importance;
Mais attentivement j'ai lu votre défense,
Les lettres, les états et les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue et désagréable...

PHILINTE.

Voilà précisément la crainte qui m'accable;
Et quand je considère avec attention
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager et d'ennemis à craindre,

Tant de travail, de gêne et d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, *amèrement.*

Oui, suivez ce projet; et, quoiqu'il me déplaise,
Vous mettez mon humeur et mon esprit à l'aise.
Vos jours voluptueux, mollement écoulés
Dans cet affaissement dont vous vous accablez,
Ce goût de la paresse où la froide opulence
Laisse au morne loisir bercer son indolence,
Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïsme enfanta, qui remontent vers lui
Pour en mieux affermir le triste caractère.
Mais aussi de ces fruits dérive leur salaire.
Votre âme est tout orgueil, votre esprit vanité;
La hauteur elle seule est votre dignité.
Du reste, anéanti, sans feu, sans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie;
Et dupe des méchants, vous savez, sans rougir,
Marchander avec eux un reste de plaisir.
Faites, faites, monsieur.

PHILINTE.

Eh! mon dieu, cher Alceste,
Délivrons-nous soudain d'un embarras funeste,
Et donnons-nous le temps de suivre, à son signal,
La fortune propice à réparer le mal.

(*A l'avocat.*)

Vous, monsieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCÈNE VI.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, *avec humeur.*

Ce monsieur... procureur... il est là.

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, *indigné.*

Ah ! je ne reste point à cet arrangement.
Ce seroit pour mon cœur un chagrin trop sensible,
Que l'aspect d'un pervers qui, d'une âme paisible,
Et sous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ses forfaits.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

PHILINTE.

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat et ma peine.

(Il sort, en faisant signe à Dubois, qui a attendu, d'introduire le procureur.)

SCÈNE VIII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,

J'ai bien voulu, monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête-à-tête.
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monsieur, connoissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs et les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une aussi forte somme?

LE PROCUREUR.

Ce n'est point mon affaire, et son titre suffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux, et l'erreur de l'écrit,...

LE PROCUREUR.

C'est ce qu'il faudra voir...

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves
Des tours de ce Robert...

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe?... Qu'il soit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès-lors que le billet est bon.

L'AVOCAT.

Il ne l'est pas.

LE PROCUREUR.

Chansons!

L'AVOCAT, *sévèrement.*

Malgré vous et les vôtres,
On vous fera bien voir...

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver...

LE PROCUREUR.

Vous ?

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci ? Voyons : est-ce la loi
Qui jugera l'affaire ? Est-ce pour autre chose
Qu'ici je suis venu ? Déclarez-en la cause.
Expliquez-vous ; j'ai hâte. En un mot, si je viens,
C'est pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Eh bien ! monsieur, parlez. Dites votre pensée.

LE PROCUREUR.

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre est pressée...

L'AVOCAT.

A la bonne heure ; mais vous avez un pouvoir
Sans doute : proposez, monsieur ; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Proposer ?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaisanterie !

L'AVOCAT

Par là qu'entendez-vous ?

LE PROCUREUR.

Eh ! non ; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT

Quoi !..

LE PROCUREUR.

Vous êtes rusé ; l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas....

LE PROCUREUR.

Fi donc! vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur!...

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment!

LE PROCUREUR, *saluant.*

Je me retire.

L'AVOCAT, *le retenant.*

Un mot encor, monsieur, je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre?

LE PROCUREUR, *avec audace.*

Je ne biaise point; jamais, en aucun cas:
Et je vous dis bien haut, comme à cent avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des pièges captieux!
Ah! je vous vois venir! vraiment je vous la garde:
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hasarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et séduit par votre air, qui me gagnera l'âme,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin;

Tandis que finement deux habiles notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, monsieur : mais pour vous faire voir
Que je connois la ruse, autant que mon devoir.
(Se tournant vers le fond et les portes, et criant :)
Au reste le billet est bon, la cause est bonne ;
Tablez bien là-dessus, et je ne crains personne.

L'AVOCAT, *honteux et stupéfait.*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne ; c'est dommage.

L'AVOCAT.

Il suffit : je ne veux ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre ; et moi je viens pour voir.

L'AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

(A part.)
Adieu donc ; on m'attend. Serviteur... Le pauvre homme !
(Il sort.)

SCÈNE IX.

L'AVOCAT, *seul.*

Et je lui céderois? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,

Mettroit donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéiroit au vice?
Non, non. Je lui résiste; et si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCÈNE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *en allant à eux.*

INUTILE espérance! et ressource impossible!
Je n'ai vu qu'un cœur faux et qu'une âme insensible.
(*À Philinte.*)
Et si dans vos projets, monsieur, vous persistez,
Épargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austère
Étend d'un avocat le noble ministère:
Mais lorsque je balance en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, et le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus dans ma confusion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCÈNE XI.

ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE.

DUBOIS, *accourant effrayé, à Alceste.*

AH! monsieur, qu'est ceci? voici bien des affaires.

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Tout est perdu.

ALCESTE.

Maraud! si tu diffères...

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

C'est qu'il faut vous sauver.

ALCESTE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

A l'instant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever?

DUBOIS.

Si j'achève, monsieur, on vous prend tout à l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra? Dis donc.

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent, au diable! avec tous ces transports...

DUBOIS.

Les escaliers sont pleins d'huissiers et de recors.

ALCESTE.

Que dis-tu?

DUBOIS.

L'on vous cherche... Ah! je les vois paroître.
Une autre fois, monsieur, vous me croirez peut-être?

SCÈNE XII.

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS, DUBOIS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, messieurs?.. parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE.

Je demande céans monsieur de Valancés.

PHILINTE.

C'est moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, monsieur, et comme commissaire,
Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire;
Je viens, dis-je, appelé par ma commission,
(Montrant l'huissier.)
Pour assister monsieur, dans l'exécution
De certaine sentence, à l'effet de capture,
Dont il va sur-le-champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle est cette insolence? osez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur... je vais partout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre âme.
Éclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, *à l'huissier.*

Eh bien! lisez, monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, *caricature; il met ses lunettes, et lit.*

« A vous, *et cætera*... Très humblement supplie
« Ignace André Robert, disant qu'avec folie,

« Au sieur de Valancès il prêta, dans un temps,
« La somme ou capital de six cent mille francs,
« Dont billet dudit sieur, joint à cette requête.
« Sur l'avis que déja, par un trait malhonnête,
« Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
« Et ce secrètement : dont un regret mortel
« Survient au suppliant, craintif pour sa créance;
« Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
« Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,
« A pris son domicile en un hôtel garni;
« Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
« A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Juste ciel!

ALCESTE.

Fut-on plus effronté?
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son juge?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits il n'est point de refuge.

L'HUISSIER.

Vous plaît-il d'écouter le reste?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER *lit.*

« Pour que du suppliant les droits soient préservés,
« Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
« Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
« Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
« Dudit sieur Valancés; à l'effet, et par corps,

« D'assurer lesdits droits, et ce sans préjudice
« De la saisie entière, et par mains de justice,
« De tous ses biens, ainsi qu'il pourroit arriver,
« Partout où se pourront lesdits biens se trouver.
« Signé, Rolet. » Et suit, par forme de sentence,
Appointement, qui donne, au gré de l'ordonnance,
Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE.

Eh bien! que vous faut-il après ce verbiage?

L'HUISSIER.

Les six cent mille francs, sans tarder davantage,
Ou que monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE.

Marauds! voulez-vous bien sortir de ma maison?

LE COMMISSAIRE, *s'interposant.*

Monsieur!.. ah! point de bruit.

ALCESTE, *à l'avocat.*

Quel moyen faut-il prendre?

L'AVOCAT.

Vers le juge avec eux je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, *à l'avocat.*

Qui, moi, monsieur?

L'AVOCAT.

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur son faux exposé, la justice en alarmes
Protège le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet, dans sa requête, avec dextérité,
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asile,
Il vous montre rusé, même sans domicile;

Vous allez à Versaille, il vous peint fugitif;
La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de comte;
Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte,
Ne résistez donc plus; et la conclusion,
Au pis, sera, monsieur, de donner caution.

ALCESTE, *vivement.*

Ah! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux!...

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différents.

(Il les tire de son cornet.)

Monsieur peut se nommer; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, *prenant la formule en blanc.*

Donnez. Monsieur est bon.

(Il écrit.)

ALCESTE.

Mettez. Le comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui, vous, monsieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, *à l'huissier et au garde.*

Je vous promets, j'atteste
Que les biens de monsieur passent un million.

L'HUISSIER, *à Alceste.*

Signez.

ALCESTE.

Avec plaisir.

(Il signe, et l'huissier prend l'acte.)

LE COMMISSAIRE, *à Alceste.*

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, monsieur le comte,
Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher.

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur!
Vous me voyez confus, on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t-on choisi pour un pareil message?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avois été vous prendre,
Et qu'ici j'exécute à regret, sans attendre.

L'AVOCAT.

O grand dieu!

PHILINTE.

Se peut-il?

DUBOIS.

Oh! le traître maudit!

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, vous me suivrez?

ALCESTE.

Oui-da. Sans contredit.

PHILINTE.

Alceste! est-il bien vrai? quel accident terrible!

ALCESTE.

Quoi, monsieur? Vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je suis désespéré... Que faire?

ALCESTE.

Rien du tout.

(Au commissaire.)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,

(A l'avocat.)

Au juge, sans tarder. Et vous qui, pour la vie,
Serez mon digne ami, vous, monsieur, suivez-moi.

(Se retournant vers Philinte.)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. *

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Madame, ou feignez-vous de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hasard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gêne et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auroient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très bons, mais vos biens très saisis.
Prévenons donc les coups que l'on auroit choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse:
Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.
Hâtons-nous donc, madame, et prenons l'avantage.
Je compte vingt maisons à voir sans ce voyage;

Notaires, avocats, agents à prévenir,
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ÉLIANTE.

Je comprends très bien : mais, en mon âme éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant,
Fût-il encor, monsieur, mille fois plus pressant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins; notre intérêt le reste.

PHILINTE.

Que dites-vous, madame, et quel est ce discours?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours?

ÉLIANTE.

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence...

PHILINTE.

Eh oui! pour mon affaire.

ÉLIANTE.

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé,
A ce sincère ami vous n'avez pas pensé.
Ah! Philinte...

PHILINTE.

Écoutez : venez, chère Éliante :
Je vous demande une heure, et vous serez contente.

ÉLIANTE.

Ah! tout ce que j'apprends me frappe et m'attendrit;
Alceste, Alceste seul occupe mon esprit.
Oubliez-vous sitôt sa peine et ses services?
Avez-vous fait pour lui d'assez grands sacrifices?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers.
A qui fait son devoir les maux sont plus légers.

Rappelez, croyez-moi, votre cœur à lui-même;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,
Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les lois.
Elle parle à votre âme, écoutez ses murmures.
Laissez pour aujourd'hui, dans leurs routes obscures,
Les méchants préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête?
Allons le voir; peut-être attend-il notre appui.
Nous serons pour demain; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain sera-t-il temps de prévenir l'orage?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi,
Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ÉLIANTE.

Vers votre ami, monsieur! Comment, de votre bouche,
Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche?
Et savez-vous quel sort le menace à présent?
Ce qu'on a fait de lui? ce qu'il fait? ce qu'il sent?
Ce dont il a besoin?... qu'il réclame peut-être?
Eh! devant lui, du moins, hâtons-nous de paroître;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déja près de lui j'aurois porté mes pas,
Je m'y rendrois encor... Mais ne voyez-vous pas

Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires?
Nécessaires pour vous! mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, madame, avec exactitude,
La gêne, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens...

ÉLIANTE.

Ah! je suis moins timide[1],
Ou plus épouvantée et plus foible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre,
Que vous laissez aller tout à coup, sans le suivre,
Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu...
Ah! monsieur, cette idée...

PHILINTE, *avec humeur*

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déja plus d'une preuve, et d'assez bons garants,
Pour que, dans la chaleur de pareils différends,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir:
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir;

Et, lorsqu'à le bien prendre, on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Éclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut, par délicatesse, épargner à son âme
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite et ces privations,
Que peut-être bientôt, en mille occasions,
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;
Quoi! c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez, ici, des soins compatissants?
Mais, madame, après tout, comme vous, je les sens;
Et vous voudrez, de grâce, observer que peut-être
Je suis tout à la fois sensible, juste et maître.

ÉLIANTE, *la larme à l'œil.*

Ah! monsieur!...

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,
Et suivons notre affaire, ainsi que je l'ai dit.

ÉLIANTE, *avec une soumission douloureuse.*

Allons, monsieur...

PHILINTE.

Allons. Champagne! mon carrosse.
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ÉLIANTE, *courant à l'avocat.*

Ah! monsieur, vous voilà? quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur son sort vos âmes ont gémi.

Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre, au moins, une bonne nouvelle.
Il est en liberté.

ÉLIANTE, *avec transport.*

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux évènement!

L'AVOCAT.

C'est ainsi que l'honneur
Et la noble pitié d'une âme généreuse
Triomphent aisément d'une atteinte honteuse.
Il court au magistrat, comme vous le savez:
À peine devant eux sommes-nous arrivés,
(Ils étoient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille,
On l'instruit. Sur-le-champ ouvrant son porte-feuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant,
Une lettre où le style avec la signature,
Prouvent par quel motif et par quelle imposture
Ses lâches ennemis ont osé, contre lui,
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.
Cette preuve est si claire, entière, incontestable,
Que le juge aussitôt, d'une voix formidable,
Atteste la justice, et promet d'amener
Devant elle celui qui l'osa profaner.
Vous, lui dit-il, monsieur, soyez libre sur l'heure;
Rendez la bienfaisance à sa noble demeure.
Qu'on ose l'y poursuivre encore, et l'outrager,
Soyez sûr que les lois viendront la protéger.
Après quelques discours et les égards d'usage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu sur le visage,

M'emmène ; et sans parler de ce qu'il vient de voir.
Remplissons, m'a-t-il dit, le plus sacré devoir.
Grâce au ciel ! je suis libre, et je puis, sans contrainte,
Inspirer aux méchans encore quelque crainte.
Ensemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui poursuit nos amis.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai ? grands dieux !

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rolet... Triste et bonne rencontre !
Robert à ses côtés à nos regards se montre.
« Le hasard est heureux, suivant ce que je voi,
Me dit monsieur Alceste, en s'approchant de moi ;
« Volez vers nos amis ; ma funeste aventure
« Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure ;
« Rassurez-les bien vite ; instruisez-les de tout ;
« Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
« Revenez sur-le-champ avec monsieur Philinte :
« Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. »
D'accord de ce projet, je viens donc vous chercher.

ÉLIANTE.

O secours généreux ! ah ! qu'il doit vous toucher,
Monsieur....

L'AVOCAT.

Ne tardons pas ; cet espoir qui nous reste...

PHILINTE.

Oui ; mon carrosse est prêt ; venez...

SCÈNE III.

L'AVOCAT, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE

ÉLIANTE.

Que vois-je? Alceste!..

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami?...

ÉLIANTE, *avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame; et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourroit-il?

ALCESTE, *criant d'exclamation cet hémistiche.*

Écoutez, je vous prie.

L'AVOCAT.

J'ai tout dit...

ALCESTE.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut dans le monde un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre intendant.
L'œil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manières
Circonvenir son cœur; menaces ni prières
N'en viennent pas à bout; et sa perversité
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,

Il m'ose tenir tête, avec une impudence
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus : et prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh morbleu ! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte ;
Les efforts de Dubois, à cette trahison,
De ses bruyants éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore, à cris pressés, justice la plus prompte.
Bonne inspiration ! puisque, dès le moment,
Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.
Ah ! fourbe, je te tiens, dis-je avec véhémence !
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point ; et m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors :
« On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
« Dès long-temps la justice a frappé le coupable ;
« Nous avons de ce faux trente preuves en main,
« Il y va de la vie, et voici mon chemin.
« Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne
« Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
« Comme faussaire, ici, je le livre à la loi ;
« Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi ;
« Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
« Au criminel des deux garantisse un salaire.
« C'est moi, moi, comte Alceste, HOMME DE QUALITÉ,
« Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le procureur affecte un scrupuleux soupçon ;
Robert épouvanté fait bien quelque façon,

Et sous de vains propos sa crainte se déguise :
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant, il succombe à cela :
On me rend le billet, et je l'ai : le voilà.

(*Il donne sèchement le billet à Philinte.*)

ÉLIANTE.

Cher Alceste ! ô vertu ! quel zèle magnanime !

ALCESTE.

Pour vous, toujours, madame, égal à mon estime ;
Et quand il éclatoit, même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, étoit devant mes yeux.

L'AVOCAT, *à Alceste.*

Combien de vos succès mon cœur vous félicite !

ALCESTE, *à l'avocat.*

Je le crois. Voulez-vous, monsieur, que je m'acquitte
D'en avoir par vos soins obtenu le moyen ?

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien...

ALCESTE.

L'acceptez-vous ?

L'AVOCAT.

Monsieur, du plus vrai de mon âme.

ALCESTE.

Eh bien ! libre aujourd'hui d'une poursuite infâme,
Je retourne à ma terre, y voulez-vous venir ?
C'est là que l'amitié saura vous retenir :
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble ;

L'AVOCAT.

C'est un bonheur de plus, et...

ALCESTE.

Tant mieux. Je ressemble
À quantité de gens, et j'ai de grands défauts;
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, *à Alceste.*

Digne ami!... Quoi!...

ALCESTE, *l'éloignant du geste, et avec un mépris tempéré de dignité.*

Monsieur, de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre cœur se résigne,
Pour jamais, à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net, qu'à votre âme endurcie,
Nul goût, nul sentiment, et rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin, parmi ces êtres froids,
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès long-temps avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ÉLIANTE.

Cher Alceste, il craignoit qu'un imprudent secours...

ALCESTE.

Madame, avec regret je lui tiens ce discours,
Mais nos nœuds précédents sont ma louable excuse.
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor; ce nœud m'étoit sacré :
Mais je le romps, dès-lors qu'il l'a déshonoré.
Trop de bonheur encor, madame, est son partage;
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter, pour le bien de vous deux!

Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables,
S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables !
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment.
Par ce vœu que je fais, lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.
Adieu ; je pars, madame, après cet entretien :
Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien
Que tous les sentiments dont la noble alliance
Compose la vertu, *l'honneur, la bienfaisance,*
L'équité, la candeur, l'amour et l'amitié,
N'existèrent jamais dans un cœur sans PITIÉ.

(Il sort avec l'avocat.)

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, PHILINTE.

ÉLIANTE, *affectueusement, allant à Philinte.*

O mon ami !

PHILINTE, *confondu.*

J'ai tort.

ÉLIANTE.

Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

FIN DU PHILINTE DE MOLIÈRE.

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE,

COMÉDIE,

PAR P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE,

Représentée, pour la première fois, le 15 juin 1791.

Ne crede puellis.

9

PERSONNAGES.

CLÉNARD, procureur et tuteur. — *Manteau.*

URSULE, vieille fille, sœur de Clénard. — *Caractère grime.*

MICHEL, huissier, commensal de Clénard. — *Bas-comique.*

PAULINE, pupille de Clénard. — *Jeune amoureuse forte.*

CLÉRI, amant de Pauline, et frère de madame Fougère. — *Premier amoureux jeune.*

FOUGÈRE, peintre d'histoire. — *Caractère haut-comique.*

Madame FOUGÈRE, épouse de Fougère, et sœur de Cléri. — *Jeune caractère.*

UNE VOISINE de madame Fougere. — *Accessoire marqué.*

GUITARD, clerc de notaire. — *Second rôle.*

VINGT RECORS. *Caricatures-pantomimes.*

La scène est à Paris, et se passe dans la maison de Clénard. Aux 1er, 2e, 4e et 5e actes, le théâtre représente un salon à trois portes, une à droite de l'acteur, avec une *tache* d'encre sous la serrure, c'est la chambre de Pauline; une autre vis-à-vis, à gauche; c'est la porte qui communique à la rue; une troisième au fond qui communique aux appartements. Toutes les trois sont visiblement fermées à clef. Une table garnie de papier, plumes, écritoires, etc. Sur l'avant-scène, un peu sur la gauche de l'acteur, une petite table ou chiffonnière; sur le côté droit et sur le même plan, chaises, fauteuils, etc.

Et au 3e acte, chez Fougère.

L'action commence le matin, et finit à minuit.

L'INTRIGUE
ÉPISTOLAIRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PAULINE, (*elle sort la première de sa chambre, comme fuyant Clénard qui la suit*) CLÉNARD.

CLÉNARD.

VOILA donc le sujet de vos refus, Pauline?
Je ne suis plus surpris de cette humeur mutine
Que vous mettez à tout; ah! ah! voilà le nœud!
On veut vous enlever, et c'est de votre aveu!
N'avez-vous pas de honte?

PAULINE.

En quoi donc, je vous prie?
Ne puis-je suivre un homme à qui je me marie?
Et que j'aime?

CLÉNARD

Ah! fort bien : que vous aimez..? Et moi.
J'entends, je ne veux pas que vous l'aimiez.

PAULINE.

Eh quoi!

Dois-je prendre de vous conseil sur cette affaire?
Vous êtes mon tuteur, il est vrai; je révère
Ce titre paternel. Mais, monsieur, jusqu'ici
En avez-vous rempli les vrais devoirs? Ainsi,
Pourquoi vous fâchez-vous? pourquoi me faire un crime
De vouloir échapper au tyran qui m'opprime?

CLÉNARD.

Petite ingrate!

PAULINE.

Ingrate? En effet, j'ai de vous
Reçu de grands bienfaits.

CLÉNARD.

Redoutez mon courroux.
De mes soins vigilants telle est la récompense!
Je l'ai fait élever dès sa plus tendre enfance.
C'est un petit serpent réchauffé dans mon sein.
Maîtres de chant, de danse, et maître de dessin,
Je n'ai rien épargné; rien pour elle...

PAULINE.

Sans doute:
Je sais bien à peu près ce que cela vous coûte.
Tous mes parents sont morts, ils m'ont laissé du bien;
Vous en avez été jusqu'ici le gardien:
Au couvent j'ai resté quatorze ans renfermée;
Mon éducation, en ces lieux, s'est formée;
Vous avez, pour cela, payé ce qu'il falloit;
C'étoit votre devoir.

CLÉNARD.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

PAULINE.

Je ne me tairai point, et je veux bien vous dire,
Que je vois à quel but votre avarice aspire.

Vous m'aimez, dites-vous, et voulez m'épouser?
C'est un plan que mon cœur ne peut favoriser.
Mon âge est à l'amour, le vôtre à la richesse :
Moins riche, je croirois mieux à votre tendresse.
Au reste, vous pouvez m'aimer à votre gré,
Je ne l'empêche pas ; mais soyez assuré
Que vos soins n'ont encor rien produit sur mon âme,
Et je crains que jamais vous ne m'ayez pour femme.

CLÉNARD.

Vous le serez, morbleu !

PAULINE.

C'est ce que nous verrons.

CLÉNARD.

Eh bien ! vous allez voir le fruit de tant d'affronts :
Vous ne sortirez plus. J'ai chassé Dorothée,
Qui, veillant sur vos pas, s'en est mal acquittée.
Je voudrois bien savoir, à propos de cela,
Par quel art je vous trouve au point où vous voilà,
Et comment votre amour et sa correspondance,
De cette gouvernante, ont trompé la prudence?

PAULINE.

N'avez-vous pas surpris mes lettres?

CLÉNARD.

Oui, vraiment,
Je les ai ; je connois le nom de votre amant ;
Sans doute le rusé se sera, par finesse,
Introduit céans?

PAULINE.

Non, jusqu'ici notre adresse
N'a même pas osé s'en permettre l'espoir.
Nos lettres disent tout : vous n'avez qu'à les voir.

Le moyen, s'il vous plaît, qu'il eût franchi la porte?
Tout n'est-il pas fermé comme il faut?

CLÉNARD.

Il n'importe.

PAULINE.

Ma chambre est à l'écart, et donne sur la cour;
Vous m'enfermez la nuit, et m'obsédez le jour...

CLÉNARD.

Pas assez, puisqu'enfin l'on a pu me surprendre
A tel point, que j'ai peine encore à le comprendre.
Vous devez avoir pris des détours...

PAULINE.

Mais pas tant.
S'il ne faut que cela pour vous rendre content,
Je m'en vais vous le dire, et vous faire connoître
Qu'en dépit des argus, l'amour est toujours maître;
Et que si vous avez quelque peu de raison,
Au lieu de me tenir au fond d'une prison,
Par de plus doux moyens vous chercherez à plaire;
Et, pour l'objet qui plaît, que ne peut-on pas faire?
Un jour donc promenant, et pesant pas à pas
L'amour que vous avez et que je n'avois pas,
Dans un lieu solitaire, au fond des Tuileries,
Un jeune homme interrompt mes tristes rêveries.
Il alloit, il venoit, et comme par hasard;
Et ses yeux cependant surprenoient mon regard.
Dorothée à ce jeu n'entendoit pas finesse;
Mais ma crainte, monsieur, lui tenoit lieu d'adresse;
Et tout ce que je pus, en cette occasion,
Ce fut, entre elle et moi, la conversation
Que j'entamai d'abord sur un sujet d'histoire,
Très contraire à l'amour, comme vous pouvez croire.

Dorothée, aussitôt, m'étala là-dessus
Des discours merveilleux, mais par malheur perdus :
Le moyen, s'il vous plaît, qu'elle fût entendue !
Le jeune homme attentif ne perdoit pas de vue
Mes yeux, mes mouvements, et ce je ne sais quoi
Qui doucement vers lui m'attiroit malgré moi.
Hélas ! du coin de l'œil seulement, je vous jure,
Je voyois son visage ; et quand, par aventure,
Je voulois contenter ma curiosité,
Crainte que ce défaut ne me fût imputé,
J'avois soin, chaque fois que je tournois la tête,
De trouver à cela quelque prétexte honnête :
Je reculois ma robe, ou cherchois le mouchoir,
L'éventail ou le gant que j'avois laissé choir.

CLÉNARD.

Vous ne savez donc pas que lorsqu'on se hasarde ?...

PAULINE.

Je sais bien, mais alors je n'y prenois pas garde.

CLÉNARD.

Il falloit s'en aller ; c'étoit fort mal agir.

PAULINE.

Que voulez-vous, monsieur, j'y prenois du plaisir !

CLÉNARD

Ce jeune homme, Pauline, avant votre imprudence,
Ne pensoit pas à vous peut-être, et...

PAULINE.

Patience.

Nous allons nous asseoir ; notre jeune homme alors
S'écarte un peu de nous ; je faisois mes efforts
Pour voir, sans regarder, s'il nous quittoit la place.
Mais, au bout d'un instant, tout près de nous il passe ;

Et je vois près de moi, sitôt qu'il est passé,
Un morceau de papier en peloton froissé :
Je m'en saisis bientôt, et sans que l'on me voie...
Ma bonne discouroit toujours; et je déploie
Doucement, doucement, d'une main, à l'écart,
Le papier sur lequel, de regard en regard,
J'aperçois, tout au bas d'une adresse de lettre,
Je vous aime, au crayon, que l'on venoit d'y mettre.

CLÉNARD.

Ah! petit scélérat!

PAULINE.

Et, s'il m'aimoit, pourquoi
Lui reprocheriez-vous d'être de bonne foi?

CLÉNARD.

Maudits soient les amants! que Dieu puisse confondre....

PAULINE, *avec une adresse malicieuse.*

Je n'avois point d'adresse afin de lui répondre.
Vous jugez de ma peine, et qu'il me fallut bien,
Pour m'expliquer à lui, trouver quelque moyen.
En effet, le voyant revenir, je m'étonne,
Tout à coup, des discours que me tenoit ma bonne,
J'en vante l'excellence, et lui dis assez haut:
Votre entretien me plaît, vous parlez comme il faut.
Et cependant j'observe une telle mesure,
Dans l'éloge entamé, que je sais le conclure,
Tout justement quand l'homme est vis-à-vis de nous,
Par ceci : *Qu'un seul mot de vous me semble doux!*
Partout où je serai, suivez-moi, je vous prie.
Et voilà Dorothée, éperdue, attendrie,
Qui, moitié par foiblesse et moitié par orgueil,
Met sa tête en mes bras, tandis que d'un coup-d'œil

Longuement prolongé vers mon homme en extase,
Je confirme à loisir le vrai sens de ma phrase.

CLÉNARD.

Et l'homme vous suivit?

PAULINE.

Mais il ne manqua pas.

CLÉNARD.

Vous le rencontriez sans cesse sur vos pas?

PAULINE.

Sans cesse.

CLÉNARD.

Et c'est ainsi que vous sûtes vous rendre
Les lettres qu'aujourd'hui je viens de vous surprendre?

PAULINE.

Oui, vraiment.

CLÉNARD.

C'est assez : sachez donc mon dessein.
Je vous aime et prétends vous épouser demain.

PAULINE.

Il faut que j'y consente.

CLÉNARD.

Et c'est sur quoi je compte.

PAULINE.

Qui, vous? jamais! jamais!

CLÉNARD, *avec un dépit colérique.*

Je veux que l'on m'affronte,
Si vous sortez d'ici sans ma sœur ou sans moi.
Ma sœur suivra vos pas, et vous suivrez sa loi :
Exprès dans ma maison pour cela je l'appelle,
Et Michel, mon huissier, sera ma sentinelle.
Point de porte céans qui n'ait un double tour;
Et nous verrons, Pauline, enfin si quelque jour

Et je vois près de moi, sitôt qu'il est passé,
Un morceau de papier en peloton froissé :
Je m'en saisis bientôt, et sans que l'on me voie...
Ma bonne discouroit toujours; et je déploie
Doucement, doucement, d'une main, à l'écart,
Le papier sur lequel, de regard en regard,
J'aperçois, tout au bas d'une adresse de lettre,
Je vous aime, au crayon, que l'on venoit d'y mettre.

CLÉNARD.

Ah! petit scélérat!

PAULINE.

Et, s'il m'aimoit, pourquoi
Lui reprocheriez-vous d'être de bonne foi?

CLÉNARD.

Maudits soient les amants! que Dieu puisse confondre....

PAULINE, *avec une adresse malicieuse.*

Je n'avois point d'adresse afin de lui répondre.
Vous jugez de ma peine, et qu'il me fallut bien,
Pour m'expliquer à lui, trouver quelque moyen.
En effet, le voyant revenir, je m'étonne,
Tout à coup, des discours que me tenoit ma bonne,
J'en vante l'excellence, et lui dis assez haut :
Votre entretien me plaît, vous parlez comme il faut.
Et cependant j'observe une telle mesure,
Dans l'éloge entamé, que je sais le conclure,
Tout justement quand l'homme est vis-à-vis de nous,
Par ceci : *Qu'un seul mot de vous me semble doux!*
Partout où je serai, suivez-moi, je vous prie.
Et voilà Dorothée, éperdue, attendrie,
Qui, moitié par foiblesse et moitié par orgueil,
Met sa tête en mes bras, tandis que d'un coup-d'œil

Longuement prolongé vers mon homme en extase,
Je confirme à loisir le vrai sens de ma phrase.

CLÉNARD.

Et l'homme vous suivit?

PAULINE.

Mais il ne manqua pas.

CLÉNARD.

Vous le rencontriez sans cesse sur vos pas?

PAULINE.

Sans cesse.

CLÉNARD.

Et c'est ainsi que vous sûtes vous rendre
Les lettres qu'aujourd'hui je viens de vous surprendre?

PAULINE.

Oui, vraiment.

CLÉNARD.

C'est assez : sachez donc mon dessein.
Je vous aime et prétends vous épouser demain.

PAULINE.

Il faut que j'y consente.

CLÉNARD.

Et c'est sur quoi je compte.

PAULINE.

Qui, vous? jamais! jamais!

CLÉNARD, *avec un dépit colérique.*

Je veux que l'on m'affronte,
Si vous sortez d'ici sans ma sœur ou sans moi.
Ma sœur suivra vos pas, et vous suivrez sa loi :
Exprès dans ma maison pour cela je l'appelle,
Et Michel, mon huissier, sera ma sentinelle.
Point de porte céans qui n'ait un double tour;
Et nous verrons, Pauline, enfin si quelque jour

Vous daignerez pour moi vous montrer plus traitable.
Pour Cléri, votre amant, cet objet tant aimable!
Je ne le connois pas; mais je suis procureur,
Mais je le connoîtrai; je jouerois de malheur,
Si je ne trouvois pas quelque ressort honnête
Pour occuper ailleurs et ses pas et sa tête!
Comptez bien là-dessus; sans adieu.
(Il sort très agité.)

SCÈNE II.

PAULINE, *seule, avec énergie.*

Vains efforts,
Pour contraindre mon âme à de cruels accords!
J'aime Cléri : l'amour et l'honneur, tout m'engage
A résister toujours : j'en aurai le courage.
Je souffrirai sans doute, hélas! dans mon ennui.
Si du moins il savoit que je souffre pour lui!
Oh! qu'il va s'alarmer de me voir renfermée,
De ne pas me trouver à l'heure accoutumée
De notre promenade!... étrange évènement
Que Clénard ait surpris nos lettres!...
(Elle tire une lettre de son sein.)
Ah! comment
Faire rendre à Cléri celle-ci? quelle voie...
Il apprendroit mes maux, et tout ce qu'on emploie
Pour me tyranniser; mais il sauroit surtout
Que pour me voir à lui, pour en venir à bout,
Je le seconderai, quoi qu'il puisse entreprendre.
Je n'ai pas de moyen... eh bien! il faut l'attendre.

SCÈNE III.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD, *à Pauline.*

RENTREZ dans votre chambre.

(Pauline rentre doucement dans sa chambre, en passant devant Clénard qui la suit des yeux, et qui ne continue de parler qu'après la sortie de sa pupille.)

SCÈNE IV.

CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Oh çà! ma chère sœur,
Vous m'avez entendu?

LA SOEUR.

Mon rôle est su par cœur.

CLÉNARD.

Aussi-bien, dites-moi, que vos nombreux proverbes?

LA SOEUR.

Avec les vieux épis le glaneur fait ses gerbes :
Les proverbes sont bons, pour régler son devoir;
Et qui veut se mirer, se regarde au miroir.

CLÉNARD.

Je vous ai mise au fait de l'humeur de Pauline.

LA SOEUR.

Fiez-vous à mes soins.

CLÉNARD.

Elle est adroite et fine.

LA SOEUR.

Je la mets à pis faire.

CLÉNARD.

Avec sévérité,
Réduisez, comme il faut, cet esprit entêté :
Et morigénez bien sa petite personne.

LA SŒUR.

Mon frère, commençons par être douce et bonne.
La femme est toujours foible, et qui veut l'attendrir,
Doit flatter son humeur, et jamais ne l'aigrir.
La jeunesse répugne à des airs trop farouches;
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

CLÉNARD.

Tout comme il vous plaira : pourvu....

LA SŒUR.

Je vous réponds
De la conduire au but proposé. Faites fonds
Sur ce que je vous dis.

CLÉNARD.

Pour sûreté complète,
Je viens, dès aujourd'hui, de faire maison nette;
Et servante, et valet, tout est hors de chez moi.
J'ai, depuis quinze jours, mes clercs chacun chez soi,
Et je veux profiter de ce temps de vacances,
Pour conclure l'hymen qui fait mes espérances.
Au retour de mes clercs, nous pourvoirons à tout.
Ce zélé domestique, et tant de votre goût,
(Ici Pauline sort de sa chambre; et reste à écouter jusqu'à la fin de la scène.)
L'aurons-nous?

LA SŒUR.

Nous l'aurons.

CLÉNARD.

Vous devez le connoître?

LA SŒUR.

Sans doute, et qui, plus est, je connois fort son maître,
Brave homme, s'il en fut : tel maître, tel valet.

CLÉNARD.

Sur ce pied, je le prends. Écrivez, s'il vous plaît,
Aujourd'hui, sans retard.

LA SŒUR.

Oui, oui, je vais écrire,
Pour qu'il vienne demain. Mais j'avois à vous dire
Qu'un sexe très volage, et fier de sa beauté,
Ne peut être réduit que par la vanité.
Pour captiver Pauline, efforcez-vous de plaire.
Par soi-même, à votre âge, on ne plaît point, mon frère.
Il faut donc la gagner : je le dirai toujours,
Qui veut ne pas blesser, fait patte de velours.
Toute femme, à l'excès, est folle de parure.
Contentez, sur ce point, son goût ; je vous assure
D'un succès très complet.

CLÉNARD.

Il ne lui manque rien.

LA SŒUR.

Il faut encor...

CLÉNARD.

Faut-il y dépenser mon bien?

LA SŒUR.

Vous en avez assez, elle en a davantage.

CLÉNARD.

Abus que tout cela ! qu'elle soit douce, sage ;
C'est la bonne parure.

LA SŒUR.

Idée et vieux propos.
Le siècle...

CLÉNARD.

Laissez-moi, je vous prie, en repos.
Veillez-la, gardez-la, c'est votre seule affaire.
Au surplus, sur ce point, afin de vous complaire,
Je vais faire appeler des marchands...

LA SŒUR.

La flatter...

CLÉNARD, *apercevant Pauline qui écoutoit et s'enfuit.*

Tenez, la voyez-vous qui vient nous écouter?
(Il va fermer la porte à la clef, qu'il vient remettre à sa sœur, qui passe à la droite.
Que cette clef toujours reste dans votre poche.

LA SŒUR.

Mon dieu ! qui marche droit ne craint point de reproche.

SCÈNE V.

LA SŒUR, CLÉNARD, MICHEL.

CLÉNARD.

Et vous aussi, Michel, aussi-bien que ma sœur,
Tenez tout bien fermé.

MICHEL, *la voie flûtée, le ton vif et l'intention malicieuse, comme dans tout le rôle.*

Peste ! n'ayez pas peur.

CLÉNARD.

Je vous nourris, vous loge, et, grâce à moi, vous êtes
Huissier; et cette charge a des profits honnêtes :
Car, si vous exploitez pour mon compte aujourd'hui,
Ce sera pour le vôtre après ma mort.

MICHEL.

Oh ! oui,
Rien n'est plus juste.

CLÉNARD.

Or donc, vous devez, je le pense,
Prendre mes intérêts en toute circonstance.

MICHEL.

C'est bien ce que je fais. J'ai découvert enfin
Ce que c'est que l'amant de Pauline.

CLÉNARD.

Il est fin,
Mon Michel! Quel homme est-ce?

MICHEL.

Il est!... il est le frère,
Propre frère, en un mot, de madame Fougère!

CLÉNARD.

La femme de ce peintre au faubourg Saint-Germain,
Contre qui j'ai sentence?... exécuté demain!

MICHEL.

Aujourd'hui.

CLÉNARD.

Sans retard, saisis; pour leur apprendre
A se trouver parents...

MICHEL, *enchanté.*

Il faudra tout leur vendre.

CLÉNARD.

Tout, tout. Fais les exploits, va, cours, cherche tes gens.
Ah! vous ne rirez pas, et voici les sergents,
Mon cher monsieur Cléri, secourez votre frère!
Voilà de la besogne, et j'en fais mon affaire.

(À sa sœur.)

Allons, Michel, je sors. Écrivez, s'il vous plaît,
Sans plus tarder, ma sœur, pour avoir ce valet.
Vous êtes seule ici; seule! prenez-y garde.

LA SŒUR.

Soyez sans embarras : tout cela me regarde.
(Clénard sort avec Michel.)

SCÈNE VI.

PAULINE, LA SŒUR.

LA SŒUR. *(Elle va ouvrir la chambre de Pauline.)*
(Elles se font une révérence.)

VENEZ, ma chère enfant ; ne vous alarmez pas.
Si mon frère m'appelle et m'attache à vos pas,
C'est un bonheur pour vous.

PAULINE.

Je l'espère, madame.

LA SŒUR.

Vous avez, mon enfant, mis le trouble en son âme.
Ne vous étonnez pas de son trop d'âpreté :
Méfiance est toujours mère de sûreté.
Je prétends modérer sa jalouse injustice ;
Et je veux, avant peu, que tout ceci finisse.

PAULINE.

Plût au ciel !

LA SŒUR.

Calmez-vous : il faut lui pardonner.
Il vous aime beaucoup. Nous allons raisonner
De cela toutes deux. Vous voulez bien permettre
Que j'écrive, à la hâte, un petit mot de lettre ?

PAULINE.

Point de gêne avec moi.

LA SŒUR.

La lettre presse fort :
Je vais donc me hâter de l'écrire ; et d'abord

J'en charge à notre porte un commissionnaire,
Pour être tout à vous, au plus vite, ma chère.

PAULINE.

Tant d'amitié m'honore.

LA SOEUR *va s'asseoir devant la table à écrire, elle tire ses lunettes, Pauline la regarde.*

Ah! ah! vous regardez
Mes lunettes?... Hélas! mes yeux incommodés
Ne sont plus aussi beaux, aussi bons que les vôtres.

PAULINE.

Madame...

LA SOEUR.

Dans leur temps, ils en ont valu d'autres.

PAULINE.

(*Se retirant vers un coin, à part.*)
Je crois... Si je pouvois profiter du moment,
Pour faire parvenir ma lettre à mon amant.
L'occasion est bonne, et l'avis nécessaire.
Il pourroit faire entrer ici quelque émissaire,
Sous le nom des marchands que mande mon tuteur.
Par un second billet, je l'en instruis... le cœur
(*Elle se hasarde à parler à sa duègne.*)
Me bat! que faire? Eh quoi! vous ne pourriez écrire
Sans lunettes?

LA SOEUR.

Du tout, du tout, pas même lire.

PAULINE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Rencontre favorable!... Il est vraiment fâcheux!...
(*A part.*)
Le coup seroit hardi, mais il seroit heureux.

Amour, sois-moi propice, et par mon stratagème,
Sur mon sort déplorable, éclaire ce que j'aime.

LA SOEUR, *finissant de plier sa lettre.*

J'ai fini.

PAULINE.

(À part.) *(S'approchant de la table.)*
Hasardons... Eh! mais, comment les yeux
Au moyen de ce verre?...

LA SOEUR.

On y voit beaucoup mieux.

PAULINE.

Puisque vous avez fait, permettez-moi, de grâce,
D'essayer par moi-même.

(Elle prend les lunettes qu'elle porte gauchement d'une main à ses yeux.)

LA SOEUR.

Il faut les mettre en place.

PAULINE, *les mettant sur son nez.*

Comme cela?

LA SOEUR.

Bien.

PAULINE, *jetant un cri, laisse tomber par terre les lunettes, dont les verres se brisent; elle les ramasse.*

Ah! les verres sont brisés :
Que j'en ai de regret! Ah! madame, excusez...

LA SOEUR.

Ce n'est rien, mon enfant, c'est une bagatelle.

PAULINE, *en les jetant à terre encore plus fort.*

Que je suis étourdie!

LA SOEUR.

Il faut, ma toute belle,

A chaque âge son meuble. On se sert, voyez-vous,
Toujours mal de celui qui n'est pas fait pour nous.
Mais envoyons ma lettre.

PAULINE, *retenant la sœur par la main qui tient la lettre.*

Oh! la belle écriture!
Laissez, laissez-moi voir.

(La vieille lui cède la lettre. Pauline l'échange contre celle destinée à son amant, et donne cette dernière à la vieille, qui la prend aveuglément, et va l'envoyer.)

Quelle main libre et sûre!
Madame, qui verroit ce que vous écrivez,
Vous donneroit vingt ans de moins que vous n'avez.

LA SŒUR, *enchantée.*

Elle est charmante!

(Elle sort en trottant.)

SCÈNE VII.

PAULINE, *seule.*

O ciel! protège mon adresse,
Et que puisse ma lettre aller à son adresse!
Le messager ira la porter sans retard.
Cléri va tout savoir!... Oh! comme il prendra part
A ma captivité! comme il va, sans relâche,
Travailler à briser la chaîne qui m'attache!
Soyons bien attentive à tout ce qui viendra.
Je connois son esprit; il imaginera
Mille et mille moyens d'instruire sa Pauline,
De ce qu'il fait et pense, et de ce qu'il devine.

Il me dira combien lui sont chers nos amours,
Qu'il m'aime davantage, et m'aimera toujours

SCÈNE VIII.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SOEUR.

Mon billet est parti. Parlons un peu, ma chère,
De vos petits chagrins, et des soins de mon frère.
Les procès l'ont gâté : on hurle avec les loups;
Mais je veux, avant peu, le mettre à vos genoux.
Je sais bien, sur ce point, tout ce qu'il se propose.
J'ai déja, mon enfant, bien avancé la chose.

PAULINE.

Il gagnera bien plus, s'il veut s'en aviser,
A respecter mon cœur, qu'à le tyranniser.

LA SOEUR.

Vous ne savez donc pas que l'on est aux emplettes,
Et pour vous, mon bijou? Les femmes sont coquettes.
Beauté cherche à paroître. Avouez, entre nous,
Qu'en voyant arriver étoffes et bijoux,
Vous sentirez un peu dissiper vos alarmes?
On ne veut pas cacher, mais embellir vos charmes.
Vous riez...?

PAULINE.

Oui, je ris de vos soins complaisants.

LA SOEUR.

Oh! je suis pour beaucoup dans ces nouveaux présents :
Profitez-en, Pauline.

PAULINE.

Hélas! je vous proteste
Que j'y fais mes efforts. C'est tout ce qui me reste.

LA SŒUR.

Eh bien! voilà parler. Fantaisie, ou plaisir,
Lorsqu'en certains objets vous voudrez réussir,
Adressez-vous à moi.

PAULINE.

C'est bien là mon attente.

LA SŒUR.

Tout vous prospèrera. Je ne suis pas méchante.

PAULINE.

Vous n'en avez pas l'air.

LA SŒUR.

Avec plaisir, je crois,
Vous me voyez ici près de vous.

PAULINE.

Un tel choix
Ranime mon espoir, et calme mes souffrances.

SCÈNE IX.

PAULINE, CLÉNARD, LA SŒUR.

CLÉNARD, *vers l'escalier.*

Je ferai bien finir toutes ces conférences.

LA SŒUR.

Qu'avez-vous donc, Clénard?... on voit...

CLÉNARD, *posant sa canne et son chapeau sur la table avec humeur et brusquerie.*

J'ai de l'humeur.
Je viens de découvrir une sourde rumeur.

Nous sommes harcelés par l'amant de la belle;
Et ce rusé serpent me trouble la cervelle.
Croiriez-vous que, déja, parmi notre quartier,
Ce monsieur a couru chez gens de tout métier,
S'informant, avec soin, jugez de son audace,
De nous, de ma maison, et de ce qui s'y passe?
Ne sont-ils pas en ville, et seroient-ils aux champs?
Les valets, qui sont-ils? Sont-ils bons ou méchants?
Mademoiselle, au moins, n'est-elle pas malade?
Quand va-t-on au palais? Quand à la promenade?
N'est-il donc qu'une porte au logis de Clénard?
Ouvre-t-on de bonne heure, et se couche-t-on tard?
Enfin cent questions qui ne sont pas de mise,
Et qu'il faut aujourd'hui terminer sans remise.

LA SŒUR.

Mon frère, permettez...

CLÉNARD.

Préparez-vous, ma sœur,
Sans retard, je vous prie, à conduire, en douceur,
Ma pupille au couvent. Non pas, non pas au même
Qu'elle habitoit jadis. Avec un soin extrême,
Il faut, pour mieux agir, dépayser les gens,
Et laisser en défaut l'amour et ses agents:
Et tandis que Pauline ira dans sa clôture,
Ici nous donnerons un peu de tablature
A notre amant alerte. Il suffit; tout va bien,
Tout se prépare.

PAULINE.

Hélas! vous vous fâchez...

CLÉNARD.

De rien.

On prétend me duper ; je cherche à me défendre.
Observez donc ceci, ma sœur ; vous irez prendre
La voiture publique, où tout est disposé :
Et toutes deux ainsi, par ce moyen aisé,
Gagnant l'asile sûr qu'indiquera ma lettre,
Vous tromperez les soins qu'on ose se permettre.

PAULINE.

N'est-ce donc pas assez d'être captive ici?...

CLÉNARD.

Vous reviendrez dans peu, n'ayez aucun souci.

LA SŒUR.

Eh bien ! ma chère enfant, nous partirons ensemble.

CLÉNARD.

Pauline, obéissez. J'aurai soin qu'on rassemble
Mille petits plaisirs aux lieux où vous serez.
Recevez en la preuve. Oui, vous emporterez
Quelques atours nouveaux, dont je vous fais hommage,
Et qu'on doit apporter.

LA SŒUR, *à Pauline.*

Vous voyez mon ouvrage.
Mes conseils sont suivis.

CLÉNARD.

Comment donc ! mes plaisirs
Sont de pouvoir toujours contenter ses désirs.

PAULINE.

Belle preuve, en effet, de cette complaisance,
De me faire partir...

CLÉNARD.

Ce n'est que par prudence.

PAULINE.

Et pour quelque séjour désagréable?... affreux?...
Séjour d'ennui, sans doute?... un climat rigoureux

Peut-être? où sans compter mes chagrins et la gêne
Avec des inconnus?...

CLÉNARD.

Vous perdez votre peine.
Vous cherchez à savoir le nom de ce couvent?
Vous ne le saurez pas.

PAULINE.

Non?

CLÉNARD.

Non.

PAULINE.

Eh bien! avant
Que je parte d'ici, vous m'ôterez la vie.

CLÉNARD.

Phébus! Phébus!

PAULINE.

Faut-il que je sois asservie
A tant de cruauté!

CLÉNARD.

Par la grande raison
Que vous ne voulez pas quitter cette maison;
Ou, pour m'expliquer mieux, qu'il vous est plus fa
De vous en échapper en restant dans la ville,
Vous aurez la bonté de vous en exiler.
Les amants trouveront ensuite à qui parler.
Allons, plus de retard, ma sœur; je vais écrire
Une lettre d'avis. Gardez-vous de lui dire
Où vous la conduisez. Là, mes instructions
Me répondront et d'elle et de ses actions.

LA SOEUR.

Cela vaut fait, mon frère, et n'ayez point d'ombra

CLÉNARD, *tirant sa montre.*

Neuf heures, maintenant ! A midi, bon voyage !

(Pauline rentre dans sa chambre. Clénard et la sœur sortent par l'autre porte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PAULINE, *seule, sort de sa chambre, et court visiter la porte de sortie qu'elle trouve fermée.*

Que vais-je devenir? mon courage se perd.
Où va-t-on me mener? peut-être en un désert,
Dans un couvent du moins... cet aspect m'épouvante.
Je n'ai que deux argus, et là j'en aurai trente,
Et des plus vigilants, dont les uniques soins
Sont d'être, jour et nuit, les importuns témoins
Des moindres actions de leurs pauvres captives.
Si, pour ma liberté, j'y fais des tentatives,
Que d'obstacles cruels! Une triple prison;
Les caquets d'une amie, ou bien sa trahison;
Les murs, le tour, la grille et cent choses pareilles!...
L'ennui qui donne à tout des yeux et des oreilles!
Et la malice enfin qui suppose, tout bas,
Et tout ce que l'on fait et ce qu'on ne fait pas...
D'y penser, seulement, le désespoir m'accable!
Eh! qui donc apprendra ce départ déplorable
A mon amant?... hélas! je ne sais où j'en suis.
(Elle tire une lettre de sa poche.)
Cette seconde lettre exprime mes ennuis:
Mais comment l'envoyer?... le temps presse... impossible!..
Impossible!... Jamais un coup aussi sensible
N'avoit frappé mon cœur. J'en perds le jugement...
Amour! ah! cette lettre encor pour mon amant!

SCÈNE II.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SŒUR.

Tout est prêt. Je n'attends, pour fermer la valise,
Que la robe de goût, que mon frère a promise.

PAULINE.

Qu'il garde ses présents.

LA SŒUR.

Il faut prendre toujours,
Et qui refuse muse.

PAULINE.

O! le cruel recours
Que de pareils cadeaux! Dans mon malheur...

LA SŒUR.

Pauline,
Ce départ qui vous fâche...

PAULINE.

Hélas! il me chagrine.

LA SŒUR.

Vous avez tort, je puis vous donner au couvent
Bien plus de liberté qu'à Paris, et souvent...

PAULINE.

Quoi! partir dès ce jour?

LA SŒUR.

Mais je vous accompagne.
Vous verrez que la route et l'air de la campagne...

PAULINE.

Madame, employez-vous de tout votre pouvoir
Pour empêcher, du moins, que nous partions ce soir.

LA SŒUR.

Non, je dois à mon frère un zèle qu'il mérite.
On oblige deux fois, quand on oblige vite.

PAULINE.

Mais, jusques à demain, si l'on diffère...

LA SŒUR.

Un jour?
Un jour peut amener quelque fâcheux retour.
Il faut partir.

PAULINE.

Eh bien!... je suis indisposée.

LA SŒUR.

Quoi! sérieusement?... Que vous êtes rusée!...
A moins que ce ne fût un mal grave et subit;
En ce cas, il faudroit se mettre dans son lit;
Nous enverrions chercher le médecin, ma chère;
Nous ne vous quittons plus alors moi ni mon frère;
Nous aurons soin tous deux qu'il ne vous manque rien.
Toujours à vos côtés!...

PAULINE, *l'interrompant.*

Non, je me porte bien.
Quel sort! quel triste sort!... ah!

LA SŒUR.

Calmez donc votre âme;
Et songez que bientôt...

PAULINE.

Eh! laissez-moi, madame!

SCÈNE III.

PAULINE, LA SOEUR, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je rentrois ; deux marchands ont couru sur mes pas ;
Je les avois mandés ; ils attendent la bas.
Ils ne savent quel choix il conviendroit de faire.
Ma foi ! je n'entends rien, ma sœur, à cette affaire.
Allez-y donc vous-même ; et là, modestement,
Choisissez une robe, ou quelque ajustement,
Qui convienne à Pauline.

LA SOEUR, *officieuse.*

Avec plaisir j'y vole.
Vous verrez, ma petite.

CLÉNARD.

Au moins, rien de frivole.

LA SOEUR.

Mon dieu ! laissez-moi faire.

(Elle sort en trottant.)

SCÈNE IV.

CLÉNARD, PAULINE.

CLÉNARD.

Eh bien ! vous le voyez.
Je ne refuse rien ; je mets tout à vos pieds.

PAULINE, *avec une fine hypocrisie.*

Et comment voulez-vous, en effet, que je croie
Aux tendres sentiments que votre cœur déploie,
Puisque vous vous privez de ce plaisir si doux
De voir, d'entretenir, de sentir, près de vous,

L'objet que vous aimez? Votre zèle me flatte.
En libéralités votre tendresse éclate.
Trop foible, trop crédule, à tout ce que je voi,
Je ne sais qui me tient que je n'ajoute foi :
Mais, dans le même instant, avec ingratitude,
Vous allez m'envoyer dans quelque solitude!
Ah dieu! que l'art de plaire est bien peu votre fait!
Vous défaites bientôt ce que vous aviez fait.

CLÉNARD.

Ma Pauline, pardon! tu verras, par la suite,
Que ton bonheur, lui seul, règle en tout ma conduite;
Mais je dois t'éloigner.

PAULINE.

Que m'importe après tout!
Pour la parure enfin, il est vrai, j'ai du goût,
Je ne m'en cache point. Votre subtile adresse
A bien su démêler ce que je vous confesse :
Et, bientôt, abusant de ma naïveté,
Vous avez, avec art, tenté ma vanité :
Que j'en ai du dépit! Maintenant que votre âme
A reconnu mon foible, et combien je suis femme,
Vous savez où trouver des armes contre moi;
Mais fort heureusement que je m'en aperçoi,
Et qu'enfin ma raison, à l'appui de l'absence,
Saura, contre vos soins, armer ma résistance;
Et qu'alors, maîtrisant ma folle ambition,
J'en repousserai mieux votre séduction.

CLÉNARD.

Ta colère me charme... Et si, pour éconduire
Cet amant, je pouvois...

PAULINE.

J'ai grand tort de vous dire

Toutes ces choses-là. J'enflamme votre espoir,
Et votre air satisfait me le fait assez voir.
Je ne suis qu'une sotte, et j'ai peu de malice.
Mais laissez qu'une fois, monsieur, j'y réfléchisse
En toute liberté... vous verrez... vous verrez !...

CLÉNARD.

Eh bien ! mon cher amour ! si mes vœux déclarés...
(On sonne bien fort.) [1]
Est-ce déja ma sœur qui sonne de la sorte?
Voyons.

SCÈNE V.

PAULINE, *seule.*

Toujours, toujours, il est à cette porte,
Pour en fermer l'entrée, et pour en écarter
Quiconque s'y pourroit, par hasard, présenter,
De la part de Cléri... Que n'a-t-il cette lettre !
Que pourrois-je tenter pour la faire remettre?
Hélas ! j'ai beau rêver... Nul secours n'est ici..
Et mon autre message aura-t-il réussi?
Mon tuteur qui revient...
(Elle cache sa deuxième lettre.)

---

[1] La sonnette, d'un fort calibre, est posée de façon que le fil-d'archal, qui la fait mouvoir, arrive jusqu'au trou du souffleur. C'est le souffleur lui-même qui sonne, et doit sonner, chaque fois qu'il en est besoin, dans le cours de la pièce.

SCÈNE VI.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

(Il arrive, avec transport, chargé de deux pièces d'étoffes. A mesure qu'il se tourne, on voit pendre, aux pans de son habit, un petit paquet de papier suspendu avec une épingle à crochet. Il étale les étoffes sur la table, et tourne un peu le dos au public.)

Admire, ma Pauline,
Ces présents merveilleux, que mon cœur te destine.
Viens choisir à ton gré : la parure embellit.

PAULINE, *à part.*

Ciel ! que vois-je?... un papier qui tient à son habit.
Ah ! c'est de mon amant !... ô finesse charmante !...
(Haut, et s'approchant pour considérer les étoffes d'un œil, et le papier de l'autre.)
Cette étoffe est fort belle, et j'en suis très contente.

CLÉNARD.

Comment ! rien de plus fin ne peut être employé.
C'est de même partout, car j'ai tout déployé.
Ces marchands sont rusés ; ils ont tant de rubriques,
Que l'on est aisément dupe de leurs pratiques.

PAULINE, *s'approchant de plus en plus de Clénard, et épiant le moment de se saisir du papier qui pend à son habit.*

Fort beau ! mais je voudrois un peu moins de beauté.
(Là, elle se saisit du papier.)
J'ai toujours eu du goût pour la simplicité.

CLÉNARD.

Ce goût est le meilleur; mais cependant regarde...

PAULINE, *qui d'une main à l'écart déploie le papier, s'écrie :*

C'est de lui !

CLÉNARD.

Que dis-tu?

PAULINE.

Charmant !... je prends peu garde,
Alors que l'on me fait un généreux présent,
Si le choix des couleurs est neuf ou déplaisant.
J'estime seulement la main qui me le donne.

CLÉNARD.

Enfin on peut choisir, on ne blesse personne.

PAULINE.

Eh bien ! monsieur, eh bien ! agissez pour le mieux;
Et, puisque vous m'offrez vos soins officieux,
Allez dire au marchand qu'avec beaucoup de joie
Mes yeux ont admiré les choses qu'il m'envoie;
Mais qu'en mon embarras il me fera plaisir
D'indiquer la couleur qu'il me faudra choisir,
Ou du noir ou du verd; à lui je m'en rapporte.

CLÉNARD, *faisant l'aimable.*

Je m'en vais, mot à mot, le lui dire à la porte.

SCÈNE VII.

PAULINE, *seule, et suivant des yeux le tuteur, déploie la lettre qu'elle a reçue, et la lit avec joie et avidité.*

« J'ai reçu votre lettre : plus de repos pour moi que je « ne vous aie parlé. J'ai attiré et je tiens votre gouver-

« nante hors de la maison. Je profite du moment où je
« sais que vous êtes seule avec votre tuteur. A force de
« l'épier, j'ai découvert quels sont les marchands qu'il a
« mandés. J'ai gagné deux commis, et les supplée en cette
« qualité, en prenant, toutefois, la précaution de me dé-
« guiser, quoique Clénard ne m'ait jamais vu : il est bon
« qu'il n'ait aucune idée de ma personne, en cas qu'il me
« devînt nécessaire de l'observer et de le suivre. Indiquez-
« moi précisément la porte de votre chambre; envoyez-
« moi l'empreinte de la clef sur la cire molle, préparée
« et collée au bas de mon billet.

(Elle regarde le papier où est la cire molle, papier séparé de la lettre.)

« Agissez sans alarmes; je retiens votre tuteur. Quand vous
« aurez fini, laissez tomber un meuble. Amour pour la vie!»

Cher amant! cher Cléri! comment ne pas t'aimer?
Que je serois ingrate! ah! tu dois présumer
Que Pauline est constante autant qu'elle est chérie!
Je t'aimerai toujours... oh!... amour pour la vie!
Faisons ce qu'il me dit, voilà tout ce qu'il faut...

(Elle va prendre la clef de sa porte, et tire l'empreinte.)

Jaloux! dans tous les temps, vous serez en défaut.
Cette empreinte est bien nette et faite avec adresse.
Un mot sur mon départ, un mot sur ma tendresse.

(Elle prend une plume, écrit et prononce tout haut les phrases qu'elle écrit.)

« La porte de ma chambre dans le grand salon.... une
« grande tache d'encre sur la serrure... N'oubliez pas que
« je pars dans une heure. Si j'ai ce malheur, j'écarterai
« mon tuteur autant que je le pourrai. Ma gouvernante

« est incorruptible, mais peu fine, vaine et flatteuse; elle
« a la vue très mauvaise. Voyez si, entre vous et moi,
« nous n'en pourrons pas tirer parti... J'aurai les yeux au
« guet d'ici à la diligence, et pendant toute la route.
« Adieu! pensez à moi... Amour pour la vie! »
Ajustons une épingle, et plions le paquet...

(Elle tire une épingle de sa tête.)

Fort bien! Et maintenant, grand bruit sur le parquet.

(Elle renverse une table, et tient le paquet caché le long de sa jupe.)

Le cœur me bat d'amour, d'espérance et de crainte!
Il arrive. Employons la douceur et la feinte!

SCÈNE VIII.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Quel est ce bruit, Pauline?

PAULINE.

En me glissant par là,
Ma robe a renversé la table que voilà.

CLÉNARD, *d'une confiance bête et joyeuse.*

Il faut choisir le verd, symbole d'espérance.
C'est l'avis du marchand.

PAULINE.

Que votre complaisance
Est extrême, monsieur, de vous prêter ainsi
Aux bizarres désirs que je témoigne ici!
Je choisis donc le verd, reportez-lui le reste...

(Clénard va à la table replier les étoffes; Pauline le suit, le caressant.)

Voilà beaucoup de soins; mais je vous le proteste,

J'y prends tant d'intérêt, comme vous pouvez voir,
Que même vous aurez peine à le concevoir.

(Ici elle attache l'épingle.)

Ah! vous n'aviez encor rien fait, je vous le jure,
D'aussi doux pour mon cœur, qu'en cette conjoncture.

CLÉNARD.

Tant mieux! tant mieux! mignonne... oh! nous serons d'accord.

(A part... en s'en allant.)

Flattons la vanité : ma sœur n'avoit pas tort.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

PAULINE, *seule, et après avoir suivi de l'œil son tuteur.*

Je conçois maintenant comme on peut sans scrupule,
Et sans pitié, tromper un tyran ridicule.
Puisque Cléri sait tout, grâce à ses tendres soins,
Au départ projeté je répugne un peu moins.
Que dis-je? je serois chagrine, embarrassée,
Si Clénard s'avisoit de changer de pensée;
Et j'ai lieu d'espérer, avec grande raison,
Qu'aux champs, plus aisément que dans cette maison,
Le moyen s'offrira de sortir d'esclavage.
Oui, partons promptement, et mettons en usage,
Et toute mon adresse, et celle de l'amour,
Pour hâter ce voyage avant la fin du jour.

SCÈNE X.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

Je reviens près de toi, chère petite femme ;
J'ai bien vu le plaisir que j'ai fait à ton âme.

PAULINE, *avec la plus grande finesse toute cette scène.*

Beaucoup assurément ; et pour mieux vous prouver
Qu'avec de la douceur on peut me captiver,
Je consens à partir, et dans cette journée,
Pour la maison, monsieur, que l'on m'a destinée ;
Mais à condition qu'avant qu'il soit long-temps
Vous me rappellerez près de vous.

CLÉNARD.

Je prétends...

PAULINE.

Je ne vous promets pas, dans mon obéissance,
D'étouffer mon amour : non, j'ai trop de constance :
Ne vous en flattez pas ; mais je veux toutefois
Essayer aujourd'hui d'obéir à vos lois,
Afin qu'ayant été digne une fois de plaire,
Vous n'ayez pas du moins de reproche à me faire.

CLÉNARD, *presque séduit.*

Tu me remplis de joie ; et je puis espérer...
Tout ceci changera... j'ose t'en assurer...
Je voudrois bien ne pas t'éloigner, ma Pauline,
Et, plus que tu ne crois, ce départ me chagrine...
Si tu me promettois de ne plus t'occuper
De ce fâcheux amant qui cherche à te tromper ;
Oui, je t'en avertis, si, loin de ta pensée
Tu voulois rejetter cette flamme insensée,

Tu resterois ici ; mais, à ne rien cacher,
Il faudroit se contraindre, et ne pas se fâcher,
Si, redoublant alors de soins, de vigilance,
J'exigeois que Pauline eût cette complaisance,
D'être un peu sédentaire, et de ne plus sortir
Pendant un mois ou deux : on verroit s'amortir...

PAULINE.

Tout ce qui vous plaira, je suis prête à le faire ;
Mais vous savez, monsieur, combien je suis sincère ;
Oublier mon amant n'est pas en mon pouvoir.
Vous dites qu'il me trompe ?...

CLÉNARD.

Oui, je te ferai voir...

PAULINE.

Croyez qu'il n'en est rien, et que, loin qu'il m'oublie,
Il n'est pas de moyen, de ruse, de folie,
Dont il ne soit capable, en sa fidélité,
Pour forcer ma prison. Oh ! c'est la vérité.
Vous le connoissez mal, s'il faut que je le dise ;
Vous voyez à quel point je porte la franchise.

CLÉNARD.

Peste ! D'après cela, tu sens que ton départ
Me devient nécessaire, et plus tôt que plus tard.
Tu vois bien...

PAULINE, *très finement.*

Ah ! je vois qu'une femme est craintive ;
Que de ses sentiments l'expression naïve
Tourne toujours contre elle, et que l'homme est enfin,
Ainsi que le plus fort, sans cesse le plus fin.

CLÉNARD, *faisant l'avantageux.*

Moi, fin ?... oh ! point du tout, point du tout je t'assure.

Tu ris, méchante... Allons, il faut, vers la voiture,
S'acheminer bientôt : va donc tout préparer.

SCÈNE XI.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Vous venez à propos, ma sœur; sans différer...

LA SŒUR.

Peut-être mon retard, mon frère, vous irrite?
Mais je n'ai pu venir, en vérité, plus vite.
Ces marchands ont été si complaisants, si doux;
Ils m'ont tant déployé d'étoffes, de bijoux,
(A Pauline.)
Que j'en ai mal aux yeux... Vous allez voir, mon ange.

CLÉNARD.

Nous avons ce qu'il faut.

LA SŒUR.

Comment?

CLÉNARD.

Çà, qu'on s'arrange
Pour partir sur-le-champ. Tout ce qu'il vous faudra,
Suffit, c'est mon affaire, et l'on vous l'enverra.
Allez; voici Michel, il faut que je lui parle.
(Elles sortent.)

SCÈNE XII.

CLÉNARD, MICHEL.

MICHEL, *un dossier à la main, d'un ton clair et élevé, qu'il laisse tomber, et qu'il élève de nouveau à chaque phrase.*

La sentence d'Éloy, celle d'Isaac Charle,
Je les mets de côté, sauf votre bon avis,
Afin que, sans retard, nos gens soient poursuivis.
Ce Fougère, le peintre, et frère de notre homme,
Ne doit que mille francs; et, loin d'avoir la somme,
Il feroit tout Paris, de quartier en quartier,
Qu'il ne trouveroit pas seulement un denier.
Monsieur Cléri, l'amant, a bien quelque fortune;
Mais peu; d'où je conclus que sa sœur importune,
La madame Fougère, à lui va recourir;
Et le voilà contraint d'aller et de courir
Pour ses seuls intérêts, et non pas pour vous nuire :
Heureux évènement! car je dois vous instruire,
D'après l'avis secret de l'espion du coin,
Madame Vigilot, qui sait tout au besoin,
Que ce monsieur Cléri rôde et rôde sans cesse
Autour de la maison : ainsi la chose presse.
J'ai fait commandement, daté d'hier, recors!...
Ah! si nous l'avions su, nous aurions le par-corps.

CLÉNARD.

A l'ouvrage, Michel! esclandre! et point de grâce!
(D'un air de mystère, et se frottant les mains de joie et d'aise.)
Fais-moi vite avancer un carrosse de place
Pour Pauline et ma sœur; elles vont au couvent.

MICHEL.

Fort bien!

CLÉNARD.

Il ne faut pas que quelqu'un en ait vent.

MICHEL.

Mal-peste!

CLÉNARD.

Hors d'ici, personne ne s'en doute.
L'amoureux rôdera, Pauline fera route,
Et puis le mariage, ou je suis bien trompé.

MICHEL.

Et, hors nous, un chacun va se voir attrapé...
(Ils sortent gaiement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈMI

Le théâtre représente l'appartement de Fougère, consistant en une seule pièce; un lit dans le fond, des caisses en piédestaux sur les côtés, tout l'attirail d'un atelier de peinture mêlé avec les meubles, des plâtres, des esquisses, des tableaux, des chevalets, un principal chevalet sur le devant de la scène, à droite de l'acteur, chargé d'un tableau représentant le combat singulier d'*Argant* et de *Tancrède* du *Tasse;* à droite et à gauche, à terre et aux murs, des cuirasses, des casques à visières, des lances, des pertuisanes, des boucliers, des gantelets, etc.

SCÈNE I.

FOUGÈRE, *monté sur une chaise, et occupé à peindre un tableau;* MADAME FOUGÈRE.

MADAME FOUGÈRE, *un exploit à la main, et après avoir quelque temps exprimé son chagrin, relatif à l'exploit et à l'insouciance de son mari, par des mouvements de dépit et d'impatience.)*

Laisse-la ta palette, et dis ce qu'il faut faire.
Qu'allons-nous devenir?

FOUGÈRE, *enthousiaste et toujours enthousiaste.*

Paix! madame Fougère;

Voilà, graces à vous, à l'humeur qui vous prend,
Dix fautes que je fais dans la barbe d'Argant.

MADAME FOUGÈRE.

Il s'agit bien de barbe, alors que, par brigades,
Les huissiers vont saisir mon lit et tes croisades.

FOUGÈRE.

Saisir!

MADAME FOUGÈRE.

Eh! oui, saisir.

FOUGÈRE.

Fi donc!

MADAME FOUGÈRE.

Vois ce papier.

FOUGÈRE.

Je l'ai lu.

MADAME FOUGÈRE.

Dès demain, on pille l'atelier.

FOUGÈRE.

Du respect pour les arts, ma femme, ou je me fâche.
A-t-on jamais saisi Rembrant ou le Carrache?
Apprenez que le peintre, avec son chevalet,
Ne craint pas les huissiers de tout le Châtelet.
Ils porteroient la main au pinceau de l'artiste!
Ventrebleu!... Je le sais, partout l'abus existe.
On voit régner la fourbe et la perversité;
(Il descend de sa chaise.)
Mais nous n'en sommes pas à cette iniquité,
Qu'une vulgaire main, pour qui l'interêt plaide,
M'arrache le combat d'Argant et de Tancrède.

MADAME FOUGÈRE.

Tu sauveras Tancrède, et l'on prendra mon lit.

FOUGÈRE.

Ah ! je ne dis pas non. Il se peut.

MADAME FOUGÈRE.

Quel esprit !
Mais, Fougère, peux-tu rester ainsi tranquille?

FOUGÈRE.

Que ferois-je?

MADAME FOUGÈRE.

Eh ! va donc, cherche, parcours la ville,
Implore des amis, emprunte de l'argent,
Ou parle au procureur en ce besoin urgent.

FOUGÈRE.

Parler au procureur ! me mêler de chicane,
Et frapper mon cerveau d'un mélange profane
D'objets rappetissés, qui tiendroient étouffé.
Pendant plus d'un grand mois, mon génie échauffé?...
Ma femme, je ne puis ; demandez autre chose.

MADAME FOUGÈRE.

Prends donc l'autre moyen qu'ici je te propose :
Va trouver des amis, emprunte de l'argent.

FOUGÈRE.

Ils n'en ont pas.

MADAME FOUGÈRE.

Fort bien ! et que dire au sergent?

FOUGÈRE.

Qu'il attende.

MADAME FOUGÈRE.

Et quoi donc?

FOUGÈRE.

La fin de ma bataille.

MADAME FOUGÈRE.

Lui ! le sergent, attendre !

FOUGÈRE.

Eh bien donc qu'il s'en aille !

MADAME FOUGÈRE.

Peste de ton sang froid !! aussi voilà le fruit
De ton genre. Vraiment, il donne un grand produit !
Que ne le quittes-tu? Nous serions moins à plaindre.
C'est, pour nous enrichir, le portrait qu'il faut peindre :
L'argent vous tombe alors. Laisse là tes Romains.
Ce barbouilleur, pour qui tu dessines les mains,
Et sans compter les bras, pour un écu la paire,
Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère;
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet...

FOUGÈRE, *avec indignation.*

Fi ! je ne voudrois pas en faire mon valet.

MADAME FOUGÈRE, *outrée.*

Eh mais ! tu n'en a pas de valet, misérable !
Eh ! peins, peins nos bourgeois, et peins plutôt.....
Et gagne de l'argent ; que t'en coûteroit-il?
A peindre le portrait est-il quelque péril?
On fait les hommes beaux, et les femmes jolies :
Et l'on profite ainsi de toutes les folies,
Et du tiers et du quart. Quand il faut vivre enfin,
Il s'agit bien de genre, et d'y faire le fin ;
On peint qui l'on rencontre ; et vogue de la brosse !
Et pour les gens à pied, et les gens en carrosse !
A tout payant beau jeu ! L'on encadre, au besoin,
Son boucher, son hôtesse et l'épicier du coin.

FOUGÈRE, *redoublant d'indignation.*

Ventrebleu ! rendez grâce à l'amour conjugale,
Sans quoi vous paieriez cher cet indigne scandale !
L'avez-vous pu penser que ces nobles pinceaux,
Imprégnés du génie et du sang des héros,

A peindre de Phriné la mine grimacière,
Avilissent leur touche et vigoureuse et fière?
Moi, colorer un fat de ces mêmes couleurs
Qui rougirent le front d'Achille, en ses fureurs?
Moi, le portrait!... Et vous, vous madame Fougère!
Je n'ai même pas fait le vôtre... et tu m'es chère!
Vous préservent les dieux, en des soucis pareils,
D'offrir à votre époux ces perfides conseils!
Apprenez qu'en portrait mille opulentes faces
Ne valent pas, madame, un muscle des Horaces...

(Il figure de son bras le serment des Horaces du superbe tableau de M. David.)

Tout est dit : je pardonne... allons, plus de courroux...
Je vais sortir... je sors, et j'ai pitié de vous.

MADAME FOUGÈRE.

(Pendant les quatre premiers vers, elle lui met sa cravatte, l'habille, tandis que Fougère, occupé seulement de son tableau, y veut venir sans cesse, et saisit tous les instants où sa femme le quitte, pour retoucher, au crayon, le contour et les muscles de ses figures, etc.)

A la bonne heure! écoute, il me vient une idée :
Tâche de voir Cléri : je suis persuadée
Que s'il a de l'argent, il nous en prêtera :
C'est un frère si bon! Peut-être il en aura...
Ce sont trois cents écus, à peu près, qu'on demande,
Qu'il voie à les trouver... qu'en dis-tu? j'appréhende

(Elle va prendre l'habit.)

Qu'il ne soit pas en ville... Eh bien! passe l'habit.
Voilà huit jours entiers qu'il n'a paru; j'ai dit

(Elle lui met sa perruque, et lui donne son épée.)

À la voisine Évrard d'observer si l'escorte
Venoit rôder, alors je fermerois la porte,
Ferois-je bien?... réponds... où vas-tu?

FOUGÈRE *court à son tableau, prend sa palette, il peint.*

(Après le coup de pinceau donné.)

Paix! moins fort.
Vois-tu ce trait dans l'œil; c'est le coup de la mort :
Tancrède l'a tué.

MADAME FOUGÈRE.

Que le ciel te bénisse!
Allons, tiens... ton chapeau... songe que la justice
S'éveille du matin : tâche qu'avant la nuit,
Ta course, mon ami, produise quelque fruit.
Songe bien, songe à tout ce que t'a dit ta femme.
Souviens-t'en, entends-tu? passe chez cette dame...

(Fougère sort, dans l'admiration de son tableau.)
(Allant à la porte qu'elle laisse ouverte, et criant dans l'escalier.)

Et mon frère surtout! mon frère!

SCÈNE II.

MADAME FOUGÈRE, *seule.*

DIEU merci!
Il est dehors, pourvu qu'il ne revienne ici
Qu'avec les mille francs. Oh! s'il savoit s'y prendre,
Il trouveroit de l'or, et cela sans attendre.
Mais parlez d'intérêt avec lui, point d'accès :
Il est fou de son art, fier comme un Écossois!

C'est dommage pourtant, c'est un excellent homme...
N'entends-je pas du bruit?...

(Grand bruit dans l'escalier.)

Je crains... mais voyez comme
On vient... ah! les huissiers...

(Elle court à la porte, la ferme et s'appuie dessus.)

Je n'en puis plus...j'ai peur...
Est-ce ici?... l'on s'arrête...

(On frappe à la porte.)

Ah!

SCÈNE III.

MADAME FOUGÈRE, CLÉRI, *en dehors.*

CLÉRI, *en dehors.*

MA sœur! eh! ma sœur.

MADAME FOUGÈRE, *ranimée.*

C'est Cléri! c'est mon frère!

(Elle ouvre la porte.)

CLÉRI, *en entrant.*

Eh! qu'avez-vous?

MADAME FOUGÈRE, *s'asseyant.*

Je tremble!
Je croyois qu'il montoit plusieurs hommes ensemble.

(Elle se lève.)

N'avez-vous pas trouvé Fougère sur vos pas?
Il vous cherche.

CLÉRI.

Qui, moi?

MADAME FOUGÈRE.

Si vous saviez, hélas!

Demain on nous saisit, et c'est pour cent pistoles.
Après cinquante écus, je n'ai pas deux oboles.
J'ai dit à mon mari de chercher à vous voir,
Et de vous en parler, en lui donnant l'espoir,
Que vous nous aideriez dans cette conjoncture.

CLÉRI.

Vous pouvez y compter. Ce soir, je vous assure,
Vous aurez ce qu'il faut; mais je puis, à mon tour,
Vous conjurer de rendre un service à l'amour,
A mon cœur, à l'objet le plus digne qu'on l'aime?

MADAME FOUGÈRE.

Eh dieu! je vous chéris comme un autre moi-même.
Que faut-il? disposez de tout ce que je puis.

CLÉRI.

Imaginez, ma sœur, l'embarras où je suis.
J'aime, avec passion, une jeune personne
Spirituelle, aimable, et belle autant que bonne,
Orpheline, mais riche, à peine ayant vingt ans.
Un tyran, son tuteur, l'opprime dès long-temps.
Il voudroit usurper sa main et sa fortune;
Il lui fait éprouver une gêne importune,
Affreuse, injuste : et moi qui me suis fait aimer
De cet aimable objet, et qui sais l'estimer,
J'ai juré de n'avoir jamais qu'elle pour femme;
Et le même serment est sorti de son âme.
Que vous dirai-je enfin? par un bonheur bien grand,
Je viens de l'arracher à son cruel tyran;
Et je ne sais à qui confier ce doux gage,
Ce dépôt précieux, avant mon mariage,
Si vous me refusez un asile, en ce jour,
Pour cet objet tremblant, et de crainte et d'amour.

MADAME FOUGÈRE.

Eh! qu'elle vienne vite! où l'avez-vous laissée?

CLÉRI.

A la porte, en carrosse.

MADAME FOUGÈRE, *voulant sortir.*

Oh! je suis empressée...

CLÉRI, *la retenant.*

Non, je vais la chercher : attendez un moment...

(Il sort transporté.)

SCÈNE IV.

MADAME FOUGÈRE, *seule.*

Je rends grâces au sort de cet évènement,
Qui m'offre le moyen de pouvoir reconnoître
La bonté que mon frère envers nous fait paroître.
La providence est grande; et j'admire, en effet,
Comme le bien succède à tout le mal qu'on fait.

SCÈNE V.

PAULINE, MADAME FOUGÈRE, CLÉRI.

CLÉRI, *à Pauline.*

Vous êtes chez ma sœur; ne craignez rien, Pauline :
(Il la fait asseoir.)
Calmez-vous. La voilà cette chère orpheline,
Jusqu'à ce jour livrée à tant de déplaisir,
Et que je veux aimer jusqu'au dernier soupir!

MADAME FOUGÈRE.

On le mérite bien, quand on est aussi belle!
Je voudrois recevoir ici mademoiselle,

D'une manière, en tout, digne de ses attraits;
Mais du luxe, en ce lieu, le bon cœur fait les frais.

PAULINE, *très oppressée.*

Je suis fort bien, madame.

MADAME FOUGÈRE.

Elle est toute tremblante.

PAULINE, *souriant.*

Oui, je suis fort émue.

MADAME FOUGÈRE.

Et bien intéressante.
Mon frère est honnête homme; il vous aime, et je puis
Vous promettre un bonheur plus grand que vos ennuis.

CLÉRI.

Ah! je puis le jurer.

PAULINE, *avec amour.*

Je le crois bien de même.

MADAME FOUGÈRE.

Mais ne craignez-vous rien, et par quel stratagème?...

CLÉRI.

Non, soyez sans frayeur; et contre un seul jaloux,
Secret, amour, honneur et les lois sont pour nous.
Il seroit curieux, mais trop long de vous dire
Comment nous avons su nous parler, nous écrire,
Concerter nos projets, tandis qu'en sa maison
Ce tuteur retenoit ma Pauline en prison.
L'espoir étoit éteint, et nos lettres surprises;
Et, pour parer d'avance à d'autres entreprises,
Le tyran envoyoit, par un trait clandestin,
Pauline désolée en un couvent lointain.
Une duègne étoit sa garde et sa compagne.
Je l'apprends; elle part... Mais je suis en campagne;
Et, non loin du logis de ce tuteur rusé,

Voiture et gens, je vois tout fort bien disposé.
Je sais que ce carrosse ira, sans qu'on le presse,
Au carrosse public déposer ma maîtresse;
Et je l'y vais attendre avec quelque souci,
Faisant la guerre à l'œil dans un carrosse aussi.
Celui de ma Pauline arrive enfin, s'arrête
En face du bureau. Cependant je m'apprête:
On ouvre une portière, et la vieille d'abord,
D'une heureuse lenteur cherche à prendre l'essor,
De l'une et l'autre main s'appuie à gauche, à droite,
Tandis que d'autre part, d'une main plus adroite,
J'ouvre une porte aussi, prends Pauline en mes bras,
Et l'enferme avec moi quand la vieille est en bas.
Figurez-vous sa mine après cette aventure;
Je ne saurois vous peindre au juste sa figure,
Lorsqu'après avoir pris l'à-plomb sur le pavé,
Voulant chercher quelqu'un, elle n'a rien trouvé.
Mais je suis convaincu qu'à sa première plainte,
A ses premiers transports, nous étions hors d'atteinte,
Et qu'une triple rue, entre la vieille et nous,
Nous avoit, pour jamais, dérobés aux jaloux.

MADAME FOUGÈRE, *riant et se moquant de la duègne.*

Que dira le tuteur, quand la vieille plaintive?...

CLÉRI.

Qu'il s'emporte, s'il veut; hélas! quoi qu'il arrive,
Il ne sauroit, le traître, expier aujourd'hui
Les tourments que Pauline a soufferts près de lui!
Ce traître de Clénard...

MADAME FOUGÈRE, *avec la plus vive surprise.*

Clénard! Clénard, mon frère?

CLÉRI.

Quoi! le connoissez-vous?

MADAME FOUGÈRE.

Ah ! que trop, le corsaire :
Et son huissier Michel : c'est lui qui nous poursuit.
Que vous me comblez d'aise !...

CLÉRI.

Ah ! que m'avez-vous dit?

PAULINE, *alarmée, se levant.*

Quoi ! Clénard et Michel !

MADAME FOUGÈRE.

Ils doivent, dès l'aurore,
Venir céans, mon frère.

CLÉRI, *avec chaleur et agitation.*

Il en est temps encore,
Et je cours vous chercher leur objet capital,
Pour préserver vos yeux de cet aspect fatal.
Demeurez là, Pauline, et soyez sans alarmes.
Veillez, ma chère sœur, veillez sur tant de charmes :
Rassurez sa belle âme... A l'instant, je reviens...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LA VOISINE ÉVRARD.

LA VOISINE, *d'une voix étouffée et accourant.*

Un huissier ! des recors !

PAULINE, CLÉRI, MADAME FOUGÈRE.

Dieu !

LA VOISINE.

Je vous en préviens.
Ah ! madame Fougère, ils sont une vingtaine.
Les voilà dans l'allée, et vous êtes en peine.

MADAME FOUGÈRE, *courant à la porte.*

Vite, fermons la porte.

PAULINE, *alarmée.*

Ah ! Cléri ! cher Cléri !

Le bonheur, avec vous, un instant m'a souri...

CLÉRI, *affligé.*

Rassurez-vous, Pauline : ô ma tendre Pauline !

MADAME FOUGÈRE, *de la porte où elle épie, et cachant le trou de la serrure avec sa main, d'une voix étouffée.*

Paix !... Si l'on vient frapper, répondez, ma voisine.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MICHEL, *en dehors avec ses recors.*

(On frappe.)

LA VOISINE, *émue.*

Qui va là?

MICHEL, *en dehors.*

Que l'on ouvre : ouvrez, de par le roi !

PAULINE, *effrayée et à demi-voix.*

C'est la voix de Michel ; ah ! je tremble d'effroi.

MICHEL, *en dehors et frappant.*

De par le roi ! qu'on ouvre, ou j'enfonce la porte.

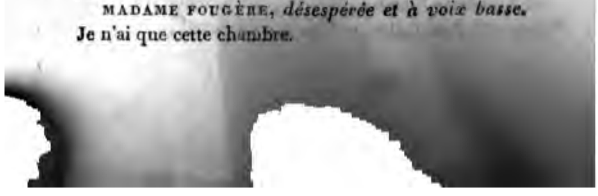
LA VOISINE.

Attendez un moment.

MICHEL, *en dehors.*

Oh ! nous avons main forte.

CLÉRI, *furetant la chambre.*



Où nous mettre? comment nous cacher à leurs yeux?

MADAME FOUGÈRE, *désespérée et à voix basse.*

Je n'ai que cette chambre.

PAULINE, *de même.*

Oh! mon cher Cléri !... dieux !..

CLÉRI, *furetant de tous les côtés, se trouvant tout à coup inspiré.*

Il me vient une idée !!! Endossons la cuirasse.
Ce casque bien fermé. Là, tous les deux en place,
Aux yeux de telles gens qui ne sont pas bien fins,
Vous nous ferez passer pour deux vrais mannequins.
(A Pauline.)
N'y consentez-vous pas?

PAULINE, *avec abandon.*

Oui, pourvu qu'on me cache,
Pourvu que de vos bras jamais on ne m'arrache.

MICHEL, *en dehors et frappant.*

Ouvrirez-vous enfin?

LA VOISINE, *impatientée, et faisant sonner sa poche.*

Ah! je cherche les clefs..

CLÉRI, *s'évertuant et s'habillant.*

Oh! nous serons bientôt l'un et l'autre habillés.
(Ici on habille Pauline d'un casque à visière, d'une cuirasse.)

MADAME FOUGÈRE, *aidant à Pauline.*

Otez votre croix d'or, dont le cœur, fait en globe,
Pourroit bien vous blesser sous une telle robe.
Je la mets dans ma poche.

CLÉRI, *à Pauline, douloureusement.*

Oh! le cruel tracas!
Ma courageuse amie!

PAULINE, *avec tendresse.*

Ah! je ne me plains pas.

GLÉRI, *voyant Pauline habillée.*

(Michel frappe.)

Bien ! montez sur ce coffre, et ne bougez, Pauline.

(A la voisine.)

Faites semblant d'ouvrir...

(La voisine va tournailler une clef dans la serrure.)

Donnez ma javeline.

(Il se campe sur un autre coffre.)

Me voilà prêt. Allez : ouvrez-leur maintenant.

(Madame Fougère ouvre. Michel entre avec ses recors.)

MICHEL, *entrant, à madame Fougère.*

Voilà bien du mystère. Après commandement,
Non compris tous les frais, payez-vous mille livres?

MADAME FOUGÈRE.

Qui, moi? je ne connois vos papiers ni vos livres.
Attendez mon mari.

MICHEL, *aux recors, qui prennent place autour d'une table, et d'une voix de fausset.*

Verbal !... lit et bureaux...
Table... chaises... armoire... ottomane... tableaux...

(Voyant les mannequins postiches.)

Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que ces deux personnages?

MADAME FOUGÈRE, *avec humeur.*

Ce sont des mannequins vêtus.

MICHEL.

Pour quels usages?

MADAME FOUGÈRE, *de même.*

Oh ! je ne sais.

MICHEL.

Item, deux mannequins vêtus...

(Il les observe.)

Mâle et femelle, ainsi qu'ils sont chez Curtius.

MADAME FOUGÈRE.

Comment! vous écrivez ces objets?

MICHEL.

Qu'est-ce à dire?
Si nous les saisissons, il faut bien les écrire.

MADAME FOUGÈRE.

Vous ne saisirez pas mes mannequins.

MICHEL, *ricanant.*

Pourquoi?
Je prétends emporter l'un et l'autre avec moi.

MADAME FOUGÈRE.

C'est ce qu'il faudra voir... Arrive donc, Fougère.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FOUGÈRE.

FOUGÈRE, *arrivant avec préoccupation, et ne faisant pas attention aux huissiers, jette les yeux sur les mannequins, qui le remplissent d'indignation.*

À qui ces mannequins d'une école étrangère?
Qui les a pu placer ainsi dans l'atelier?
Me prend-on pour un sot ou pour un écolier?
Est-ce un tour qu'on me joue? et croit-on que mes œuvres
Sentent le mannequin? passe pour des manœuvres.
Que veut dire ceci, ma femme? Quel affront!

MADAME FOUGÈRE.

Écoute donc, Fougère, et ne sois pas si prompt.
Oui, c'est un peintre..

FOUGÈRE.

Un peintre! à moi pareille injure!
Jamais de mannequin, et toujours la nature.

MADAME FOUGÈRE.

Fort bien. Mais les huissiers...

FOUGÈRE.

Il s'agit bien d'huissier!
J'abandonne ces gens à leur triste métier,
Et dans le clair-obscur de leur dédale infâme
Je ne me mêle pas. L'essentiel, madame,
C'est l'envoi que me fait un rival insolent;
C'est l'outrage aux beaux arts, ainsi qu'à mon talent,
Par ces deux mannequins, ressource subalterne
D'un peintre de trumeaux, d'un peintre de taverne.
Ventrebleu! qu'à l'instant on ôte de mes yeux,
Et sans plus balancer, ce spectacle odieux.
Des mannequins!... à moi!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CLÉNARD.

CLÉNARD, *avec véhémence.*

MICHEL! eh! vite en ville!
Alerte! alerte! on vient d'enlever ma pupille.

MICHEL.

Que me dites-vous là?

CLÉNARD, *s'agitant avec violence.*

Je suis désespéré.
Dépêche ton verbal; saisis, bon gré, malgré:
Sus les meubles dehors! saisis gagés! séquestres!
Eh vite! ces tableaux, ces fantômes pédestres!
(Tous les personnages prennent situation en s'agitant, les recors courent sur les tableaux.)

[redacted]

FOUGÈRE, *avec la plus grande colère, saisissant une arme qu'il met en avant sur les recors.*

Comment donc, mes tableaux! Ignorez-vous la loi?
Ventrebleu! le premier... Portez hors de chez moi
Ces honteux mannequins; à la bonne heure...

MADAME FOUGÈRE, *comme son mari, saisissant une arme qu'elle met en arrêt sur les recors.*

Arrête!
Touchez-y : vous verrez!

CLÉNARD, *reculant, ainsi que les recors.*

Ne perdez pas la tête.

MICHEL, *à ses recors.*

Prenons les mannequins, nous sommes les plus forts...

(Ils courent sur les mannequins : Cléri saute en bas de son coffre, et met sur eux la lance en arrêt.)

Ah! le diable est céans!

CLÉNARD, *avec force.*

Appelez vos renforts...

(Sur ce cri, un nombre égal de recors entre encore, et se jette dans la chambre. A ce bruit, Pauline tombe en foiblesse.)

MADAME FOUGÈRE, *alarmée.*

Elle tombe en foiblesse! Au secours, ma voisine!

(Les deux femmes la secourent.)

Otons-lui donc ce casque.

(On lui ôte le casque.)

MICHEL, *s'élevant sur la pointe du pied, et d'un ton éperdu.)*

Ah! monsieur, c'est Pauline!

CLÉNARD, *hors de lui et vérifiant.*

Ma pupille! oui, c'est elle... emportez... emportez...

(Les recors environnent Pauline, et l'emportent.)

Un carrosse! courons.

(L'escouade entraîne Pauline vers la porte.)

CLÉRI, *désespéré, en criant.*

Malheureux! arrêtez!

(Allant à Fougère, qui, s'agitant comme un égaré, reçoit Cléri entre ses bras, et, ainsi accolé, fait avec lui deux ou trois pirouettes.)

A mon secours, Fougère!

FOUGÈRE, *stupéfait, et s'agitant.*

Eh! quels sont ces vacarmes?...

MADAME FOUGÈRE, *avec véhémence, et poussant son mari à secourir son frère, vient à son tour tomber dans les bras de Fougère, qui pirouette encore avec elle.*

Au secours! c'est Cléri.

FOUGÈRE, *à ce mot, saisit une pertuisane, en se démenant.*

Cléri! mon frère! aux armes!

(Il court sur le groupe, se mêle avec les recors; le débat est pittoresque et chaud en allant vers la porte: la toile tombe sur ce tableau.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

[redacted]

ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'aux premier et second actes La cuirasse dont Pauline étoit vêtue est sur la table.

SCÈNE I.

PAULINE, *assise;* CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

J'ESPÈRE, cette fois, ma complaisante sœur,
Que vous renoncerez à vos plans de douceur,
Et que vous me saurez garder mademoiselle,
D'un air et de façon à me répondre d'elle.

LA SŒUR.

Quoi! me tromper ainsi; moi qui l'aimai d'abord.
Certes, il n'est vraiment pire eau que l'eau qui dort.

CLÉNARD.

Enfermez ce corset, cette bizarre armure.
Vous aviez là, Pauline, une belle parure.
C'étoit une Pallas!... Je crois que cette nuit,
Notre amant, consterné, ne fera pas grand bruit.
Au demeurant, je veille et me tiens sur mes gardes.
Michel reste gardien des meubles et des hardes
Chez le peintre, il est vrai; mais je prendrai tel soin,
Que de tout autre argus nous n'aurons pas besoin.
Vous ne m'attendiez pas, heim! dans votre cachette?
Je vous ai bien surpris? L'alarme étoit complette,
Avouez?...

PAULINE.

Eh ! monsieur, c'est assez de souffrir
Des traitements si durs... ah ! laissez-moi mourir.

CLÉNARD.

Peste ! il faut empêcher ce trépas déplorable ;
Et, puisque la rigueur à ce point vous accable,
Je prétends vous veiller toute la nuit.

PAULINE.

O dieu !
Vous verrai-je toujours devant moi ?

CLÉNARD.

Dans ce lieu,
Je resterai sur pied ; j'en fais votre antichambre.
Vous irez, cependant, dormir dans votre chambre.
Mais je vous fais savoir, au moins, qu'auparavant
Nous irons, en dehors, clouer le contrevent ;
Et qu'un bon cadenas que je m'en vais y mettre
En dedans, sauvera le saut par la fenêtre.

PAULINE.

Hélas ! faut-il me voir traiter comme cela !

CLÉNARD.

Ah ! vous y comptiez donc sur ce passage-là ?
Qui voudra me duper, trouvera de l'ouvrage.

LA SOEUR.

Avant que l'oiseau sorte, il faut fermer la cage.

CLÉNARD.

Ainsi, dormez en paix : dormez, tout est prévu ;
Bien rusé qui saura me prendre au dépourvu !
L'amant n'est plus à craindre : à tout il est un terme.
Il peut se présenter, je l'attends de pied ferme.
Quatre bons pistolets chargés, dans ce tiroir,
Attendent le premier qui viendra pour me voir...

[redacted]

(On sonne.)

Voyons... quelque fripon ! Soit ! de leur industrie,
Je m'amuse, à mon tour, il est temps que je rie.

SCÈNE II.

PAULINE, LA SOEUR.

LA SOEUR.

(Elle range la chambre pendant la tirade ; elle ôte la cuirasse qu'elle va placer dans une armoire vers la coulisse.)

A CHEVAL qui veut fuir, il ne faut d'éperon...
L'occasion, je sais, fait souvent le larron.
Mais à bon chat, bon rat... J'étois bonne et je change...
Oui, qui se fait brebis, toujours le loup le mange...
Enfin bon averti, mon enfant, en vaut deux.
Suffit : péril prévu n'est plus si dangereux...
Le succès n'est pas sûr à faire un coup de tête.
Abus !... Avant le saint, ne chômons pas la fête.
Qui cherche le malheur, malheur trouve en amour :
Et voyageur de nuit se repose le jour.
Pour n'avoir plus d'amis, il suffit d'une faute ;
Et l'on compte deux fois, quand l'on compte sans l'hôte.

SCÈNE III.

PAULINE, LA SOEUR, CLÉNARD.

CLÉNARD.

C'EST un fort honnête homme, et non pas un fripon
A qui je viens d'ouvrir ; pour cela j'en répond,
C'est notre conducteur, notre cocher de fiacre.

(A Pauline, en lui donnant la croix.)

Voilà votre croix d'or, toute en perles de nacre,

Que sur l'un des coussins, je le présume ainsi,
Vous avez oubliée en retournant ici.
Le cocher l'a trouvée en rangeant sa voiture,
Et vient la rapporter. Beau trait! je vous assure.

LA SŒUR.

Très beau, très beau!

CLÉNARD.

Fermons la porte que voici.

(Il va fermer la porte de sortie.)

J'ai vu, s'il m'en souvient, un cadenas ici.

(Il va à la table.)

Que j'aille le placer soudain, quoi qu'il arrive,
En dedans des volets de notre fugitive.

(Il prend un cadenas et un marteau dans le tiroir.)

Voilà tout ce qu'il faut : ma sœur, éclairez-moi.

SCÈNE IV.

PAULINE, *seule.*

Que dois-je imaginer de ce nouvel envoi?
Ma croix dans le carrosse, oubliée ou perdue!
Mais je ne l'avois pas quand je suis revenue :
Et j'en avois chargé la sœur de mon amant,
Quand on m'en dépouilla pour mon déguisement.
Il m'en souvient très bien : ceci cache un mystère.
Voyons...

(Elle tourne et retourne la croix; après avoir cherché quelque temps, elle fait sortir un papier du cœur de la croix en tirant le ruban.)

Ah! dans le globe un papier... Persévère,
Amant ingénieux! comment t'y prendras-tu
Pour augmenter l'amour que pour toi j'ai conçu?

Jusqu'au choix du papier, le plus fin, je le gage,
Pour qu'un écrit plus long me calmât davantage.

(Elle lit.)

« Que je vous plains, ma Pauline! que je souffre!
« Soyez sans crainte : calmez-vous, calmez-vous...

(Ici on entend le marteau de Clénard, qui pose un cadenas.)

« Ayez l'air d'être vaincue par la persécution, et feignez « de consentir à donner la main à votre tuteur. Pressez-le « même d'envoyer chercher son notaire; exigez-le abso- « lument de lui : observez bien ce mot, à son notaire, « M. Prélon, ainsi que nous avons eu l'art de le savoir « de Michel. Ceci est nécessaire à ce que je prépare; car « les clercs de ce notaire sont précisément tous nouveaux, « inconnus à Clénard; et c'est là-dessus que je fonde mon « projet.

(Elle tourne la feuille bien visiblement.)

« Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très « important secret. Prenez bien garde à ceci. Ayez soin « à l'instant même de... »

Ah! voici mes tyrans.

(Elle cache sa lettre dans son sein.)

SCÈNE V.

PAULINE, CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD, *allant remettre le marteau dans le tiroir.*

Voila qui va des mieux,
Et qui, de ce côté, ferme aux audacieux
Les moyens d'abuser encor ma bonhomie.
Car, il faut l'avouer, ma tête est endormie

Je suis simple, crédule et facile à duper;
Mon peu d'expérience invite à me tromper;
Et c'est folie à moi de croire même encore
Que je vous garderai céans jusqu'à l'aurore.

PAULINE, *feignant.*

Quittez, monsieur, quittez ce langage cruel.
De quoi sert l'ironie à mon sort actuel?
C'en est fait, à vos soins mon âme s'abandonne.
Je ne cesserai point d'être soumise et bonne.
Mon âme est accablée, et c'est trop de tourment :
Je cède à mon destin. Hâtez-vous seulement.
Que ne puis-je, monsieur, signer à l'heure même!
Tout seroit dit. Laissez à ma douleur extrême
Le loisir d'éclater en paix et sans témoin.
Soyez content...

(*Elle prend un bougeoir sur la petite table, et rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE VI.

CLÉNARD, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Voyez, ma sœur, s'il est besoin
D'être doux, complaisant, pour gouverner les filles.
Il faut de la rigueur, le ton haut et des grilles.
C'est un foible animal. Caressez-le, il vous mord.
Voulez-vous l'asservir, enchaînez-le, et bien fort.
Aussi fais-je.

LA SOEUR.

Une fois, Clénard, n'est pas coutume.
Et, comme je l'ai lu dans un certain volume,

[redacted]

Le péril est bien grand entre époux sans amour,
Mari qu'on n'aime pas, le paiera cher un jour.
Soyez fin, votre femme en rira, je vous jure;
Et bref, fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

CLÉNARD.

Chansons que tout cela.

LA SŒUR.

Veillez, mais soyez doux.

CLÉNARD.

Oui! Mêlez la douceur au fracas des verroux.
Bel accord! fin détour!

LA SŒUR.

Voici deux mots superbes!...

CLÉNARD.

Eh mon dieu! laissez là vos éternels proverbes.
En un mot comme en cent, je prétends l'épouser.
Mon intérêt le veut; et c'est trop s'abuser,
Que de prendre, entre nous, ici d'autres arbitres.

(On entend casser les vitres dans la chambre de Pauline.)

L'entendez-vous, ma sœur? elle casse ses vitres,
Du dépit de trouver le contrevent cloué.

LA SŒUR.

Je vais voir...

CLÉNARD.

Laissez donc. Bah! désespoir joué!
Allons dans notre cour y faire ma visite.

(On sonne.)

On sonne... Qu'est-ce encore? Allez voir, allez vite.
Je reste en faction.

SCÈNE VII.

CLÉNARD, *seul.*

QUARANTE mille écus
En bons contrats. *Item*, et pour mes préciputs,
Un domaine en Bourgogne à redonner à ferme.
Car, dieu merci, le bail approche de son terme;
Et je le doublerai, puisqu'un cruel hiver,
La grêle et deux procès ont porté loin du pair
Le fermier; il faut donc qu'il reste et renouvelle.
Ses champs sont mes voisins... Je la lui garde belle.
De plus, dans les faubourgs, grand jardin et maison.
Et je laisserois, moi, sans rime ni raison,
Échapper de mes mains ces biens de ma pupille!
Et monsieur l'amoureux, par un hymen utile,
Seroit, en un clin-d'œil, maître de tout cela!
A ma barbe!... l'ami! s'il vous plaît, halte là!

SCÈNE VIII.

CLÉNARD, FOUGÈRE, LA SŒUR.

CLÉNARD.

QUE vois-je? osez-vous bien affronter ma colère?
Que venez-vous chercher ici, monsieur Fougère?
C'est être bien hardi.

FOUGÈRE.

Comment donc, bien hardi?

CLÉNARD.

Oui, très hardi, monsieur, très fort, je vous le di!
Après que vous avez enlevé ma pupille,
Venir effrontément jusqu'en mon domicile,
Pour essayer, sans doute, encor sur nouveaux frais

FOUGÈRE.

Réprimez, s'il vous plaît, ces transports indiscrets.
On n'a rien enlevé; c'est vous, monsieur, vous-même,
Qui plutôt insultez à cette loi suprême,
Qui protège l'artiste, et défend de toucher
Aux instruments d'un art, qu'on ne doit approcher
Qu'avec ce grand respect que le génie imprime.
Outrager les talents! c'est une audace, un crime,
Dont vous seriez puni, si je m'avilissois
A tremper mon pinceau dans l'encre des procès.

CLÉNARD.

Faites-le ce procès; et...

FOUGÈRE.

Vulgaire grimoire,
Que dédaigna toujours un vrai peintre d'histoire.

CLÉNARD.

Que voulez-vous donc dire avec ces grands phébus?
Fin de non-recevoir contre tous ces rébus.
Un huissier saisit tout. Il auroit fort à faire,
Si chaque barbouilleur...

FOUGÈRE.

Ventrebleu!... moi!... Fougère?
Estimez-vous heureux d'éviter mon courroux,
Par l'immense distance établie entre nous.
J'en jure par Rubens! votre action brutale
Auroit trouvé son prix, sans ce vaste intervalle.

CLÉNARD.

Voilà qui va fort bien; mais au fait, dites-moi,
Que venez-vous chercher en ces lieux? et pourquoi?

FOUGÈRE.

Ne le savez-vous pas?... pouvez-vous?... mais que dis-je?
Je ne me flatte pas d'un semblable prodige.

Vous ignorez, sans doute, et ne concevez pas
Le sublime motif qui guide ici mes pas.
Dois-je m'en étonner? et de pareilles âmes
Peuvent-elles brûler de ces célestes flammes,
Qu'allume, dans nos cœurs, le plus noble des arts?

CLÉNARD.

Finissons, et laissant ces burlesques écarts...

FOUGÈRE, *prenant un ton modéré, mais circonspect, et d'un sérieux plaisant.*

Monsieur, en ramenant votre aimable pupille,
Vous avez, avec elle, en quittant son asile,
Emporté certain meuble, un meuble précieux,
Une cuirasse enfin qui doit être en ces lieux.

CLÉNARD, *moqueur comme les sots.*

Une cuirasse?... quoi!...

FOUGÈRE, *exalté.*

La perte seroit grande!
Gardez-vous de nier ce que je redemande.
Son usage est trop noble!... Eh! quel sublime emploi!
Renaud, Tancrède, Argant, Clorinde, Godefroi,
En seront revêtus. Rendez-moi ma cuirasse.
N'outragez pas les arts; n'outragez pas le Tasse...
On ne résiste point à ce nom éclatant.
Rendez-la moi, monsieur, et je m'en vais content.
Ce meuble m'est sacré, sa valeur infinie.
C'est l'armure, en un mot, de la tendre Herminie...

CLÉNARD.

Ah! çà, monsieur le peintre, apaisez votre feu.
Herminie ou *Sophie*, il m'importe fort peu:
De plus superbes noms n'obtiendroient point de grâce.
Payez-moi, vous aurez après votre cuirasse
Jusque-là, serviteur, je suis votre valet.

FOUGÈRE.

Payez-moi !... vil propos... honte du chevalet !...
Voilà pour les talents quelle est donc la balance?
Émules de Fougère, ornements de la France,
Artistes dont la gloire émerveille les yeux
Sous le plafond des rois, sous le dôme des dieux,
Voyez comme un écu, de moins, dans votre bourse,
Peut arrêter un peintre au milieu de sa course.
Payez-moi...

CLÉNARD.

Payez-moi; je n'y sais que cela.

FOUGÈRE, *résolument.*

Je vous paierai, monsieur, je vous paie, et voilà
Un cautionnement.

(Il lui remet une lettre sous enveloppe.)

CLÉNARD.

De qui?

FOUGÈRE.

De mon beau-frère.
De Cléri, qui répond, s'engage et me libère.

(Pendant que Clénard lit, Fougère regarde les tableaux qui sont au dessus des portes, et les trouve mauvais.)

CLÉNARD.

Voyons un peu ceci... comment donc? mais pas mal...

FOUGÈRE.

Vous croyez ce tableau peut-être original
De l'école romaine?... ah! comme on estropie...
Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une copie.

CLÉNARD, *la lettre à la main, et qu'il agite.*

Quoi! vous avez l'audace...

FOUGÈRE, *lorgnant toujours les tableaux avec lunette.*

Oui, je vous le soutiens.

CLÉNARD.

Venir effrontément...

FOUGÈRE.

Pour tel je le maintiens.
Copie, archicopie.

CLÉNARD.

Et vous osez en face?...

FOUGÈRE.

Si je l'ose?... voyez, mais observez, de grâce...

CLÉNARD.

Écoutez bien vous-même; il s'agit...

FOUGÈRE.

Ventrebleu!
Je m'y connois, vous dis-je, et je puis dire, un peu.
Voyez ces tons de chair, arrangés par hachures;
Et les extrémités de toutes les figures,
Dont je sens qu'un copiste a tâté les contours.
Bah! suis-je un ignorant? Je le dirai toujours,
Copie à tout jamais, pastiche misérable!

CLÉNARD.

Oh! tu m'écouteras, barbouilleur détestable!

FOUGÈRE.

Qu'est-ce à dire?

CLÉNARD.

Et c'est-là le cautionnement
Que vous osez ici me donner en paiement?

FOUGÈRE.

Oui, monsieur.

CLÉNARD.

Savez-vous ce qu'un tel écrit porte?

FOUGÈRE.

Comment?...

CLÉNARD.

Sortez, monsieur, regardez bien ma porte
Regardez-la, vous dis-je, afin que, désormais,
Vous ayez bien le soin de n'y plus rentrer.

FOUGÈRE.

Mais...

CLÉNARD.

Au reste, grand merci! vous avez fait merveilles.

FOUGÈRE.

Quel discours?...

CLÉNARD.

Ecoutez de toutes vos oreilles.

FOUGÈRE.

Vous perdez la raison.

CLÉNARD.

En effet. Dites-moi,
En lisant cet écrit, il me semble, je croi,
Que votre répondant, Cléri votre beau-frère,
S'est bonnement servi de votre ministère
Pour un double message, et qu'il vous a remis
Une lettre, à coup sûr, pour un de ses amis.
Et celle-ci pour moi?

FOUGÈRE.

J'en conviens; ma surprise...

CLÉNARD

L'enveloppe changée entraîne une méprise.
J'ai la lettre à l'ami.

FOUGÈRE.

Se peut-il?

CLÉNARD.

Et jugez,
Par ce style amical, combien vous m'obligez!

(Il lit.)

« A l'ouverture de ma lettre, cher ami, renvoyez moi
« beau-frère, afin qu'il aille promptement terminer avec
« ce traître de Clénard un arrangement dont le succès
« inquiète fort ma sœur...

FOUGÈRE.

O l'étourdi! Donnez que j'aille, sans attendre...

CLÉNARD.

Non, écoutez, ceci va bien plus vous surprendre.

(*Il lit.*)

« J'étois parvenu à faire tenir, par un cocher de fiacre,
« une lettre à Pauline dans le cœur d'une croix d'or
« qu'elle avait laissée chez ma sœur; j'y dressois un piège
« à Clénard. Pauline devoit avoir l'air de consentir à
« l'épouser, et le presser même d'envoyer chercher son
« notaire Prélon. Il ne s'agissoit plus alors que de gagner
« ce notaire, qui, en inscrivant mon nom dans un contrat
« au lieu de celui du tuteur, eût forcé mon mariage; mais
« ce maudit garde-note a été inflexible, et j'ai renoncé à
« ce projet impraticable. »

C'est dommage : vos plans étoient bien concertés.

FOUGÈRE, *la main sur la poitrine, et du plus grand sérieux.*

Je jure par l'honneur...

CLÉNARD.

Allons donc... écoutez :

(Il lit.) (Ici Fougère atteste sa probité par des signes du côté de la sœur, qui le rebute. Fougère témoigne par une pantomime de fierté et d'indignation, combien sa délicatesse est outragée.)

« Venez, cher ami, me trouver au plus tôt, afin de m'ai-
« der, et que, vers le point du jour, je puisse pénétrer
« par le jardin que vous connoissez jusqu'à la fenêtre de
« Pauline. Il faut tout tenter. La demoiselle est riche et
« très éprise; et, quoique je sois, comme vous le savez, fort
« peu amoureux de mademoiselle Pauline, il faut être
« assez raisonnable pour le paroître, et saisir les bonnes
« occasions. Tout à vous. CLÉRI. »

Eh bien! qu'en dites-vous?...

FOUGÈRE.

Moi, je tombe des nues.

CLÉNARD.

Comme vous le voyez, vos peines sont perdues.

FOUGÈRE.

Je puis vous attester...

CLÉNARD.

Il suffit: en tout cas,
Je vous suis obligé; je ne vous en veux pas.
Au demeurant, sortez au plus tôt, je vous prie.

FOUGÈRE.

Monsieur, je suis confus de cette étourderie.

CLÉNARD.

Je le crois.

FOUGÈRE.

Mais, au reste, avec célérité,
Je vais tout employer pour me voir acquitté:

Vous aurez votre argent, avant que la nuit passe;
Mais vous me remettrez, s'il vous plaît, ma cuirasse?

CLÉNARD.

Allez. Pour me duper unissez vos efforts.
Ma sœur, éclairez-nous, mettons monsieur dehors.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CLÉNARD, *seul, une lettre à la main.*

Jouissons du plaisir de confondre l'ingrate.
(Il ouvre la chambre de Pauline.)
Pauline?

SCÈNE II.

PAULINE, CLÉNARD.

PAULINE.

Ma douleur apparemment vous flatte;
Et vous prenez plaisir, sans doute, à m'accabler.

CLÉNARD.

Non, mon enfant, je veux plutôt te consoler.

PAULINE, *feignant.*

Épargnez-vous ces soins, ils me sont inutiles.
J'ai pris, dans mon malheur, des moyens plus faciles.
Qu'on ne me parle plus d'amant ni de l'amour.
Oui, je renonce à tout, au bonheur sans retour,
A moi-même, en un mot. N'écoutez que votre âme.
Vous voulez m'épouser? Je serai votre femme :
Eh bien ! soit : au plus tôt terminez ce lien;
Et que, dans l'univers, je n'espère plus rien.

CLÉNARD.

Je suis émerveillé de te voir résignée.

PAULINE.

Résignée? oui, monsieur, et dès cette journée.
Ce soir, et tout-à-l'heure, ici, dans ce salon,
Appelez le notaire.

CLÉNARD.

O ciel!

PAULINE.

Monsieur Prélon
N'est-il pas, dites-moi?...

CLÉNARD.

Lui-même, mon notaire.

PAULINE.

Envoyez-le chercher, je le veux.

CLÉNARD.

Pour te plaire,
J'y consens, ma Pauline. A ce que tu me dis,
Plus que je ne pensois, moi-même j'applaudis.
Ta résolution, tes pressantes instances
M'inspirent un projet et d'autres espérances.
Mieux que moi-même encor tu fais ce que je veux,
Et je vais te servir au-delà de tes vœux...

(Il va à la table, et prononce ce qu'il écrit.)

« Monsieur Prélon est prié de dresser, en quatre
« lignes, une promesse de mariage entre Pauline Dar-
« lois et Christophe Clénard, et de l'apporter à signer sur-
« le-champ dans la maison de sondit serviteur.

« CLÉNARD. »

N'est-ce pas à-peu-près ce qu'il faut que j'écrive?

PAULINE.

Mais, oui,

[redacted]

SCÈNE III.

PAULINE, CLENARD, LA SŒUR.

CLÉNARD.

VITE, ma sœur, toujours sur le qui vive.
Appelez le voisin Bertrand ; que, sans retard,
Il apporte à Prélon ce billet de ma part...

LA SŒUR.

Allons ! bon pied, bon œil !

SCÈNE IV.

PAULINE, CLÉNARD.

CLÉNARD.

QUE je te remercie,
De te voir, de la sorte, envers moi radoucie !

PAULINE.

Le sort en est jeté... Je suis au désespoir.

CLÉNARD.

Après tant de faveurs, tu me feras bien voir
La lettre que, tantôt, ici je t'ai remise.

PAULINE.

Quelle lettre?

CLÉNARD.

Laissons cette feinte surprise.
Oui, je dis bien, la lettre enfermée, avec soin,
Dans le nœud de la croix. Il n'est donc pas besoin
De me rien déguiser. Je sais tout : j'ose attendre
Que, sans plus de façons, vous allez me la rendre.

PAULINE.

Je suis perdue !

CLÉNARD.

Allons, vite, donnez-la moi.

PAULINE.

Ah ! monsieur...

CLÉNARD.

Je le veux.

PAULINE.

Vous me glacez d'effroi.

CLÉNARD.

Ne me contraignez pas à trop de violence.

PAULINE, *lui donnant la moitié de la lettre qu'elle tir de sa poche.*

La voilà ! la voilà !... Je n'ai plus d'espérance.

(Clénard lit.)

Jouissez de mes maux. Détenue en prison,
Victime d'un tyran et de la trahison,
Ma douleur est au comble. Eh bien ! tremblez vous-mêm
Oui, je voulois vous fuir pour être à ce que j'aime.
Et, s'il faut renoncer au plus cher des amants,
Je saurai bien trouver la fin de mes tourments.
Je veux...

(Elle court à la table.)

CLÉNARD.

Quoi !

PAULINE.

Me tuer moi-même à votre vue.

Je vais...

CLÉNARD.

Arrêtez-vous.

PAULINE.

Il faut que je me tue.

CLÉNARD.

Modérez-vous, vous dis-je, et voyez, en deux mots,
Quel amant vous avez, et quels sont ses complots ;

De ses intentions connoissez, par lui-même,
Les sordides motifs, et jugez s'il vous aime.
C'est votre bien qu'il cherche; et moi, ma chère enfant,
Je veux te rendre heureuse; heureuse, assurément.
(Lui donnant la lettre qu'il a reçue par Fougère.)
Tiens, tiens, lis ce billet : est-ce son écriture?

PAULINE.

Oui, ce l'est.

CLÉNARD.

À merveille. Est-ce sa signature?

PAULINE.

J'en conviens.

CLÉNARD, *pendant que Pauline lit.*

Lis, Pauline; admire l'intérêt
Que je prends à ton sort, et combien, en secret,
Je veille à ton bonheur. Demandois-je autre chose?
J'ai voulu démêler le principe et la cause
Des soins de cet amant. Que ne l'ai-je trouvé
Sincère, généreux, délicat, réservé!
Moi, blâmer de deux cœurs l'union fortunée!
Qu'avec plaisir, soudain, cette main l'eût signée!
Mais je suis circonspect. Voilà comme aujourd'hui
Un jeune cœur nous hait, quand nous veillons pour lui.
Qu'en dis-tu?

PAULINE, *feignant l'indignation.*

Juste ciel!... à peine je respire.
À peine si j'en crois ce que je viens de lire...
Quelle âme!... quel amant!...

CLÉNARD.

Réfléchis sur cela :
Relis, relis cent fois la lettre que voilà.

Tu vois qu'il nous prépare encor quelqu'artifice.
Je vais pourvoir à tout. De ce petit service
Me sais-tu quelque gré?

PAULINE.

Vous n'imaginez pas
Combien vous m'obligez.

CLÉNARD.

Bien!... fort bien!... Tu verras!
Et tu n'es pas fâchée en ce moment, ma chère,
Du billet que je viens d'écrire à mon notaire?

PAULINE.

Mais, je ne sais, monsieur...

CLÉNARD.

Il est pour tout de bon
Celui-là... paix! suffit; lis, lis; bonne leçon!

SCÈNE V.

PAULINE, *seule.*

COMME dans ses filets lui-même il s'embarrasse!
Ridicule vieillard, as-tu bien cette audace
De feindre, à mes regards, l'honneur, la bonne foi,
Et d'outrager ainsi mon amant devant moi!
Mais je suis prévenue, et mon cœur te pénètre.

(*Elle tire la demi-feuille de son sein.*)

Mais cette portion de sa seconde lettre
M'apprend, avec esprit, ce que j'en dois savoir,
Et tu tiens seulement ce que tu devois voir
De cette lettre; enfin nous avons en partage,
Toi, le premier feuillet, moi, la seconde page.

(*Elle lit avec joie et complaisance, et comme pour s'en donner le plaisir.*)

« Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un

« très important secret; prenez bien garde à ceci : ayez « soin, à l'instant même, de séparer l'une de l'autre, « en les déchirant, les deux feuilles de cette lettre; je « veux vous faire surprendre le feuillet que vous venez « de lire; livrez-le sans crainte, mais en feignant un très « grand désespoir : exécutez néanmoins ce que je vous y « recommande; cachez bien ce feuillet-ci. Je suis dans le « jardin voisin de votre fenêtre; je n'en sortirai pas que « je n'aie entendu le bruit de vos vitres, que vous casse- « rez d'un grand coup de flambeau, pour m'apprendre « que vous aurez reçu celle-ci. De quelque part qu'un « papier vous arrive, soit écrit ou blanc, faites-le chauf- « fer, en le promenant d'assez près sur la flamme d'une « bougie. Vous verrez paroître alors une écriture distincte « sur le blanc du papier. C'est à cette écriture seule que « vous devez ajouter foi. Adieu. Amour pour la vie. »

Oh! j'entends, j'entends bien maintenant tout ceci.
Essayons sur-le-champ ce dernier propos-ci.

(Elle passe, sur la flamme de la bougie, la feuille blanche de la dernière lettre.)

O ciel! charmant! charmant! voilà les caractères.
Que les peines d'amour quelquefois nous sont chères!

(Elle se laisse aller sur un fauteuil, et lit.)

« Plaignez-moi, Pauline, d'avoir été forcé de tracer « les indignes expressions que vous venez de lire; j'ai « profité de la bonne naïveté de mon beau-frère pour « faire tomber cette lettre dans les mains de votre tuteur. « Si vous parvenez à faire mander Prélon pour un contrat, « je suis aux aguets pour le savoir; attendez-vous à me « voir paroître à l'instant, en qualité de clerc de ce no- « taire; j'aurai un contrat, secondez-moi pour empêcher « Clénard de le lire. J'ai un ami qui amusera le notaire

« lui-même. Si je vous trouvois renfermée, et que l'occa-
« sion fût bonne, j'ai une clef conforme à l'empreinte
« que vous m'avez envoyée. Adieu, entendons-nous bien,
« et aimons-nous à jamais. »
A jamais ! à jamais ! cher Cléri, viens, arrive :
Compte sur mon secours ; ton amante captive
Saura, n'en doute pas, démêler dans tes yeux,
Des secrets de l'amour, le but mystérieux.

(On sonne.)

(Elle va à la porte.)

C'est lui ! c'est mon amant qui revient, c'est lui-même !
J'entends sa voix... ô dieu ! cachons mon trouble extrême.

(Elle va s'asseoir.)

SCÈNE VI.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI, LA SOEUR.

CLÉNARD.

Je vous sais gré, monsieur, de vous hâter ainsi
Et vous obligez fort Pauline que voici.

CLÉRI, *saluant Pauline.*

C'est-là votre pupille?

CLÉNARD.

Elle-même.

CLÉRI.

On pardonne
L'adresse et les projets qu'une telle personne
Inspire à cet amant qui tantôt est venu
Solliciter nos soins d'un air très ingénu.

CLÉNARD, *étouffant les éclaircissements.*

Bien ! c'est m'en dire assez. J'approuve votre zèle ;
Mais brisons là. Pauline, à mes bontés fidèle,

Abjure enfin ses torts, d'un éternel lien
Veut s'unir avec moi dès ce jour.

CLÉRI.

C'est fort bien!

CLÉNARD.

Avez-vous le contrat?

CLÉRI.

Le contrat... c'est-à-dire...

CLÉNARD.

Ou la minute enfin que vous venez d'écrire
A la hâte?...

CLÉRI.

J'entends... mais je...

PAULINE, *se levant.*

D'un tel secret
L'aveu, dans ce moment, ne peut être indiscret;
Et je sais tout, monsieur, aussi bien que vous-même.
Je ne le cache point, dans mon dépit extrême,
Et pour quelques raisons que vous m'épargnerez,
J'ai tourné vers Clénard mes vœux désespérés,
Et c'est de mon aveu que, sans autre mystère,
Il vient, par un billet, d'appeler son notaire,
Qui vous aura remis un contrat fait pour nous.
Pourquoi dissimuler? D'un instant de courroux
L'on profite bientôt...

CLÉRI.

Excusez-moi, madame,
Si j'ai...

PAULINE.

Ne cherchez point à ménager mon âme.
Hâtez-vous, qu'à loisir je puisse enfin pleurer!

CLÉNARD.

(*A Pauline.*) (*A Cléri.*)
Allons, console-toi... Sans plus délibérer,
Avez-vous le contrat?

CLÉRI.

Oui, vraiment!

CLÉNARD.

Sans remise
Passez-le dans mes mains, il faut que je le lise.

(*Cléri, cherchant.*)
Il pourroit arriver que l'on eût oublié?...

PAULINE.

Quoi! monsieur, sur-le-champ, vous voulez sans pitié?

CLÉNARD.

Paix, paix! ma chère enfant.

CLÉRI, *tirant Clénard à part.*

Dites donc; il me semble
Qu'elle et vous n'êtes pas des mieux d'accord ensemble?

CLÉNARD.

C'est un rien... vous savez... vous pourriez me servir,
Et lui persuader...

CLÉRI.

Oh! je me sens ravir
De pouvoir, en ceci, monsieur, vous être utile.
Je comprends qu'un tuteur, épousant sa pupille...
Ensuite cet amant...

CLÉNARD.

C'est cela... l'amitié...

(*On sonne.*)
Comment! on sonne encor?... qu'il soit congédié,
Si c'est quelqu'importun. Allez, ma sœur.

SCÈNE VII.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD, *à Cléri.*

Je gage
Que du fripon d'amant c'est encore un message;
Il est alerte, adroit!

CLÉRI.

Chut! chut! parlez donc bas,
Surtout jamais de lui, vous n'y pensez donc pas?

CLÉNARD.

Oui, vous avez raison.

CLÉRI.

Petits soins, air tranquille,
Occupé d'elle seule; elle est encor pupille.

SCÈNE VIII.

PAULINE, CLÉNARD, GUITARD, LA SOEUR, CLÉRI.

CLÉNARD, *brusquement.*

Quel est cet homme-là? monsieur, que voulez-vous?
Votre nom, s'il vous plaît, vite, dépêchons-nous!

GUITARD.

Un accueil aussi brusque a lieu de me surprendre.

CLÉNARD.

Il se peut, mais au fait : votre nom, sans attendre.

GUITARD.

Clerc de monsieur Prélon, je me nomme Guitard.

CLÉNARD.

Comment donc! que dit-il...?

CLÉRI, *passant entre Guitard et Clénard.*

Vous venez un peu tard,
Mon cher monsieur Cléri ; ce coup-ci, votre adresse
Ne réussira pas.

CLÉNARD.

Quelle scélératesse !
Cléri !

CLÉRI.

Lui-même.

CLÉNARD.

Il ose affronter mon courroux,
Et venir à mes yeux...

CLÉRI.

Monsieur, retirez-vous.
Il n'est pas délicat ni de la bienséance...

GUITARD.

Mais, messieurs, je vous prie, un moment d'audience.

CLÉNARD.

Je n'ai rien à savoir.

CLÉRI.

Vous êtes reconnu.

GUITARD.

Laissez-moi dire au moins pourquoi je suis venu,
Et combien on se trompe.

PAULINE, *passant à côté de Guitard.*

Allez, âme sordide !
Il n'est d'autre trompeur ici que vous, perfide !
Cruel ! toi que j'aimois !

GUITARD.

Vous m'aimiez ?

PAULINE.

Cet ingrat!

Il en doute.

CLÉRI.

On n'est pas, ma foi, plus scélérat.

CLÉNARD.

Fi! monsieur, il n'est plus d'amour ni d'hyménée.
Vous vous êtes joué de cette infortunée;
Mais cet objet touchant de votre trahison
Ne vous est pas connu.

GUITARD.

Vous avez bien raison.
J'en conviens mille fois : qui vous dit le contraire?
Mais du moins permettez...

PAULINE.

Eh! quel aveu sincère
De votre bouche, ingrat, pourroit encor sortir?
La lettre à votre ami suffit pour démentir
Tous ces vains sentiments que vous allez, sans doute,
M'étaler; mais sachez qu'il n'est rien que j'écoute.

GUITARD.

La lettre à mon ami? comment! qui vous a dit?...

CLÉRI, *l'interrompant.*

Voyez son embarras, et comme il se trahit.

GUITARD.

En quoi donc me trahir?

CLÉRI, *passant à Guitard.*

Votre attente est déçue.

GUITARD.

De grâce, sur ceci jetez un peu la vue,
(Cléri laisse tomber une clef.)
Et vous serez au fait; car j'aurois beau crier...

CLÉRI.

Reprenez votre clef, qu'en tirant ce papier
Vous laissez tomber...

GUITARD.

Moi, ma clef?

CLÉRI.

De votre poche.

PAULINE.

Ah! dussé-je encourir le plus cruel reproche,
Monsieur, gardez la clef, qu'on la rende à Clénard.
Elle ouvre cette porte; et je le dis sans fard,
C'est moi qui trop long-temps, par la gêne contrainte,
Aux mains de ce perfide en ai livré l'empreinte.
Essayez-la, monsieur, et qu'il soit confondu.

CLÉNARD.

Elle ouvre: ô trahison!

GUITARD.

Je veux être pendu,
Si je...

CLÉNARD.

Sortez, monsieur.

GUITARD.

Non, le diable m'emporte;
Et vous saurez avant qu'ici je vous apporte...

CLÉRI.

Nous en savons assez; fuyez, et promptement.

CLÉNARD, *allant à Guitard.*

Mais, que nous diroit-il?

PAULINE, *retenant Clénard.*

Si, sans retardement,
Cet homme, loin de moi, ne s'enfuit tout à l'heure,
Vous me percez le cœur, il faudra que je meure.

Je sens que sa présence accroît mon désespoir :
Je ne réponds de rien, tant qu'il faudra le voir.

CLÉNARD.

Allons, retirez-vous, retirez-vous, vous dis-je.

GUITARD.

Ah çà ! plaisantez-vous? avez-vous le vertige?

CLÉRI, *à Clénard.*

Ne vous exposez point, monsieur, c'est trop d'éclat.

GUITARD.

Quand le diable y seroit, je viens pour ce contrat.

CLÉRI.

Un contrat? c'est fort bien. Allez donc, je le garde.
J'en réponds.

GUITARD.

Mais, morbleu !

CLÉNARD.

Qu'on appelle la garde,
S'il ne veut pas sortir.

CLÉRI.

Soyez plus circonspect.
Quand monsieur est chez lui, la raison, le respect,
Tout veut que vous sortiez d'ici sans résistance;
Quitte à vous éclaircir suivant la circonstance,
Autre part ou chez vous; allez, et croyez-moi...

GUITARD.

Mais, comment!

CLÉRI.

Ah ! c'est trop; allez donc

GUITARD.

Sur ma foi,
Vous êtes en démence; oui, tous tant que vous êtes,
Allez au diable tous.

CLÉRI, *le poussant dehors.*

Propos très mal honnêtes,
Et qu'on n'écoute pas.

CLÉNARD.

Suivez, suivez, ma sœur,
Et fermez.

SCÈNE IX.

PAULINE, CLÉNARD, CLÉRI.

CLÉNARD.

Mais plus loin poussa-t-on la noirceur?
Vous l'avez bien surpris dans le soin qui l'occupe.
L'à-propos est heureux; j'aurois été sa dupe.

CLÉRI.

Jugez-en par l'écrit, le contrat prétendu,
Qu'il offroit, pour excuse, en se voyant perdu.

CLÉNARD.

(*Lisant.*)

« Entre le sieur Louis Cléri, étudiant en droit, et de-
« moiselle Pauline Darlois, fille mineure, etc. et du con-
« sentement du sieur Clénard, son tuteur. »
A merveille; sa trame étoit fort bien ourdie.

CLÉRI.

Voici le véritable, et qui le congédie.

CLÉNARD.

(*Lisant.*)

« Entre le sieur Christophe Clénard, et demoiselle,
« etc. etc. »
Voilà ce qu'il me faut.

CLÉRI, *mettant le contrat sur la table.*

Voulez-vous à l'instant
Signer et tout finir?

CLÉNARD.

Oui-da, j'en suis content.

CLÉRI.

Invitez donc, monsieur, votre aimable future.

(Pendant que Clénard prie Pauline, il échange le contrat de Guitard contre le sien.)

CLÉNARD.

Ma Pauline, veux-tu donner ta signature?

PAULINE.

Eh quoi! déja, monsieur?

CLÉNARD.

Je t'en prie.

PAULINE.

Oh! je crains.

CLÉNARD.

Ma chère enfant, tes jours seront purs et sereins.
Va, tu seras heureuse.

PAULINE.

En ce moment, sans doute,
Vous me le promettez.

CLÉNARD.

Et pour toujours; écoute,
Je veux...

CLÉRI.

Mademoiselle, à la hâte, un seul mot.

CLÉNARD.

Viens, viens.

CLÉRI.

(Clénard signe, et Pauline après lui.)

Vite, signez; qu'elle signe aussitôt.
Bien... Pauline, après vous, au gré de votre envie,
Je signe le bonheur pour toute votre vie.

CLÉNARD.

Comment, vous emportez le contrat?

CLÉRI.

Je le dois.

CLÉNARD.

J'aurai soin de pourvoir, monsieur, à tous vos droits.

CLÉRI.

Je l'espère, et je vais, sur-le-champ, vous apprendre
Ceux qu'effectivement je peux ici prétendre.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MICHEL, FOUGÈRE, MADAME FOUGÈRE.

CLÉNARD.

COMMENT! c'est toi, Michel? et quel motif urgent?...

MICHEL.

Oh! le motif est bon.

FOUGÈRE.

Voici tout votre argent.

MADAME FOUGÈRE, *mettant un sac sur la table.*

Comptez bien ce sac-là, ce sont vos cent pistoles.
Nous avons des amis, et, sans plus de paroles,
Donnez-moi ma quittance, il faut se dégager.
Mon frère a tout payé, pour vous faire enrager.
C'est un cœur celui-là! quelle tendresse d'âme!
Et vous lui refusez...

FOUGÈRE.

Allons, cessez, madame,
Et vous ne devez pas vous compromettre ainsi.
Votre frère, il est vrai, mérite... Eh! le voici:
Cléri, viens dans mes bras, que ma reconnoissance...

MADAME FOUGÈRE.

Mon frère !...

CLÉNARD.

Lui Cléri ! Ciel ! trahison, vengeance.

CLÉRI.

Point de bruit, s'il vous plaît, monsieur. Je suis Cléri ;
Mademoiselle est libre, et je suis son mari.
Vous venez de signer ces vérités charmantes.

CLÉNARD.

Quoi ! vos ruses pourroient...

CLÉRI.

Elles sont innocentes ;
Quand leur but est d'unir la jeunesse et l'amour,
D'échapper aux tyrans, de punir à son tour
Un tuteur inhumain et de ses biens avide ;
L'intérêt l'animoit, la tendresse nous guide.

CLÉNARD.

Comment, se pourroit-il ?

CLÉRI.

Voilà votre contrat ;
J'ai le mien. Soyez calme, ou faites un éclat,
Prenez ou bien ou mal cette heureuse aventure,
Nous opposons la loi, l'amour et la nature
A votre vain dépit ; et souvenez-vous bien
Que vous nous redevez le compte d'un grand bien,
Et que suivant le ton dont vous prendrez la chose,
J'établirai mes droits ; et je me le propose.

(Il passe à côté de Pauline.)

CLÉNARD.

Je tombe de mon haut.

PAULINE.

C'est un bonheur pour vous,
Monsieur, de n'être pas aujourd'hui mon époux.
Que dis-je? ce lien étoit même impossible.
Je connois bien votre âme, et la mienne est sensible.

MADAME FOUGÈRE.

Ah! que j'en suis ravie! embrassez-moi, ma sœur.

FOUGÈRE, *regardant Clénard avec ses lunettes.*

Voyez-vous sur son front la honte et la fureur?
J'en saisirois l'effet, si ma noble manière
Pouvoit se rabaisser au genre de Ténière.

CLÉNARD.

Allons, d'un fait certain me voilà convaincu:
L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans, renommé pour sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.
Allez: et puissiez-vous, suivant mon espérance,
En vous donnant la main, préparer ma vengeance!
Ils étoient deux contre un; car, sans cela, je crois...

LA SŒUR.

Mon frère, on ne court pas deux lièvres à la fois.

FIN DE L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE.

LES

PRÉCEPTEURS,

COMÉDIE,

PAR P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE,

Représentée, pour la première fois, le 17 septembre 1799.

17.

CARACTÈRES ET COULEURS DES ROLES.

Araminte. Femme à prétention, un peu ardente, jamais triste, jamais dolente, mais minaudière : femme ayant un fonds de bon naturel, mais esclave et dupe de tout ce qui promet des jouissances artificielles et promptes ; sentimentale par tempérament, et passionnée par manie du sentiment ; d'un ton noble, élégant ; mais facile, aisé : femme crédule et bonne, et n'oubliant rien pour rendre ridicule tout ce que la nature lui a départi de bon et de louable.

Alexis. Enfant charmant, gai, franc, libre, plein des grâces que donne la nature ; privé de celles de l'art, et des convenances sociales ; hardi, mais doux, simple ; fortement empreint de cette fierté mâle que donne le genre d'éducation qu'il reçoit ; mais, avec cela, d'une naïveté, d'une confiance extrêmes : tout est sentiment chez lui, joie, douleur, plaisir, souffrance, privation, jouissance, espérance, désespoir ; c'est l'enfant de la nature.

Jules. Enfant gâté par l'éducation, malicieux, gourmand, absolu, poltron ; se ressentant, dans le ton, de la fréquentation des valets ; faux, menteur, insolent, effronté, mauvais sujet autant qu'un enfant le peut être.

Damis. Marin brusque, d'une franchise qui va jusqu'à la grossièreté ; mais, au fond, homme plein de raison, de jugement et d'expérience ; colère, emporté, mais bon ; avec cela sensible. Son ton est de vouloir

toujours se modérer quand la passion l'anime, et n'en éclater que plus vivement après les premi efforts. Ce genre doit avoir une couleur comique.

ARISTE. Honnête homme, sensible, plein d'esprit et génie; philosophe profond; vrai sage; sans folie, m assez gai; observateur; sans ménagement pour tc ce qui est fausseté et corruption, ce qui le rend cau tique, amer même; il doit alors, par respect pour l même, adoucir le piquant de la raillerie, par une d tion noble, et propre à ne pas donner prise à s adversaire : sensible et plein de feu pour tout ce q est bon et beau, il a une grande élévation d'âme, ton sévère, mais aimable dans sa nature.

TIMANTE. Homme pervers, méchant, ayant de l'espr connoissant les travers du siècle sur ce qu'on appe *esprit*, et s'en servant avec goût à son avantag souple, flatteur, mais toujours avec malignité; se sucl, et en conséquence facile à se laisser dominer p ses passions; malicieux, mais perdant la tête aisémen soit par vanité, soit par l'effet de l'imagination. couleur de ce personnage est, dans le personnel, u propreté serrée et coquette; dans les manières, u élégance à prétention; et dans l'accent, le par pointu quand il est fourbe, et l'amertume quand est hors de lui, même de l'insolence.

CHRISALDE. Homme plein de probité et de franchis bon, honnête, simple, sans beaucoup de lumièr croyant, mais un franc Parisien; honnête homn chaleureux, et plaisant à la parisienne.

LUCRÈCE. Femme d'esprit, expérimentée, fine, adroit corrompue; ayant reçu une double éducation : ce

de l'enfance, qui paroît dans son style lorsqu'elle est seule et point sur ses gardes; cette éducation est négligée, populaire, et même triviale quelquefois. Lorsqu'elle prend garde à elle, sa diction est plus épurée, plus recherchée, son ton plus décent. Elle est un des principaux personnages de la pièce, et ce qu'on appelle une femme de tête, toujours douée d'une grande présence d'esprit : en conséquence, ce rôle doit être joué avec une manière nette, tranchante, gracieuse et fortement sentie.

JACQUETTE. Bonne servante parisienne, ancienne et familière dans la maison; ayant ses prétentions, et frappée en conséquence, non de ce qui est bon, mais de ce qui plaît; habitude du pays parisien.

UN COMMISSAIRE. Homme de pratique; homme à prévention, et se donnant carrière en conséquence : du reste, le style, le ton, l'importance et la souplesse des agents de ce genre; peureux, ainsi que ses satellites; malicieux et stupide.

PERSONNAGES.

Araminte, veuve, mère d'Alexis.

Alexis, fils d'Araminte, élève d'Ariste, et âgé de douze ans.

Jules, neveu d'Araminte, élève de Timante, et âgé de onze ans.

Damis, frère d'Araminte, ancien marin.

Ariste, précepteur d'Alexis.

Timante, précepteur de Jules.

Chrisalde, ami d'Ariste.

Lucrèce, femme de compagnie et de chambre d'Araminte.

Jacquette, servante de Chrisalde.

Un Commissaire.

Quatre hommes de la force publique, } personnages muets.
Beaupré, valet d'Araminte, } personnages muets.

La scène est à Paris, et se passe, aux 1er, 2e, 3e et 5e actes, chez Araminte, et au 4e acte, chez Chrisalde. L'action commence à six heures du matin, et finit à minuit; époque du tiers de l'hiver.



LES

PRÉCEPTEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Sur le côté gauche de l'acteur, est une cheminée où se voit un feu allumé; sur le même côté, une table de déjeûné, couverte des choses détaillées dans la première scène; sur le côté droit de l'acteur, est une table en bureau à tiroir, et garnie : une pendule sonnante.

SCÈNE I.

LUCRÈCE, *seule.*

LA crême au bain-marie, et café de Moka,
Le sucre, les biscuits, et puis le Malaga;
Encor, dans ce flacon, un reste d'Alicante :
C'est fort bien; tout est prêt; il peut venir, Timante.
(Elle s'assied.)
Je crois que celui-ci ne me trompera pas.
Quand on voit défiler ses ans et ses appas,
Il faut faire une fin, clore ses aventures,
Et, pour dernier succès, prendre bien ses mesures.

Avec cet homme-ci je n'ai rien à risquer;
Bien qu'il ait de l'adresse et sache se masquer;
Il a du bon. Il est aimable et jeune encore.
Le désir du bien-être en tout sens le dévore :
Rien n'est plus naturel; il cherche à se caser,
Mais plutôt pour jouir, que pour thésauriser;
Car il est sensuel comme un homme d'église.
Pas de mal à cela : l'esprit de mignardise
Rend l'homme dépendant de la femme au logis,
Et monsieur se dorlotte, alors que je régis.
Ceux qui ne savent pas le but qu'il se propose;
Et qui prennent au grave et toujours mal la chose,
Peut-être trouveroient Timante un peu méchant,
Un peu fourbe, coquin. Distinguons le penchant,
D'une seule action et du projet qu'il forme;
Quand le but en est bon, prend-on garde à la forme?
Et je l'aide bien, moi, dans ce projet caché!
Mais il doit m'épouser; c'est là notre marché.
Peut-on se marier sans un peu de fortune?
Mille autres en ont tant! il nous en faut bien une.
Faute d'un petit sort, faudra-t-il séparer
Deux cœurs faits l'un pour l'autre, et qui vont s'adorer?
[Je ne sais s'il a tort, ou si mon cœur m'abuse,
Mais mon intention me rassure et l'excuse.
Je l'aime, il m'aime : eh bien! l'amour n'est pas proscrit;
Et s'il est fourbe un peu, c'est qu'il a de l'esprit. [1]]

(La pendule sonne. Lucrèce se lève.)

Voilà six heures. Bon! nous aurons, ce me semble,
Une bonne heure, au moins, à demeurer ensemble

[1] Ces vers, renfermés entre deux crochets, ont été supprimés à la représentation.

Avant que le grand jour ait remplacé la nuit.
Le voici ; je l'entends.

SCÈNE II.

LUCRÈCE, TIMANTE.

(*Timante arrive par une petite porte dite* porte masquée : *il est en robe-de-chambre de piqué, et en pantoufles ; il s'éclaire avec une petite lanterne sourde, qu'il éteint en entrant.*)

LUCRÈCE, *à voix sourde.*

Ne faites pas de bruit.
Fermez tout doucement, bien doucement la porte.

TIMANTE, *de même.*

Le plus profond silence est toute mon escorte.
Sur la pointe des pieds, j'arrive, et me voilà.
Ma Lucrèce, bon jour!

LUCRÈCE, *du bout des lèvres, avec privauté, le* bon jour.

Bon jour! mettez-vous là;
Là, dans cette bergère.

TIMANTE.

Il fait un froid du diable!

LUCRÈCE.

Approchez-vous du feu ; j'avancerai la table.

TIMANTE.

Comment donc! c'est charmant!

LUCRÈCE.

Un déjeûné d'ami.

TIMANTE.

Mais, pour le préparer, vous n'avez pas dormi.

Ce n'est pas à vos yeux du moins qu'on le présume,
Car vous êtes plus fraîche encor que de coutume.

LUCRÈCE.

Avez-vous toujours froid?

TIMANTE.

Je me réchauffe un peu.
Savez-vous qu'il est dur de se lever sans feu,
Par la bise qu'il fait? il gèle à pierre fendre!
Et sans compter qu'il faut une heure pour se rendre
De ce corps-de logis, tout au fond de la cour,
Dans celui-ci.

LUCRÈCE.

(Elle s'assied vis-à-vis de Timante. Ils déjeûnent.)

Vraiment! plaignez-vous donc!

TIMANTE.

L'amour
Ne se plaint pas; mais, moi, je me plains d'une chose.

LUCRÈCE.

C'est?

TIMANTE.

D'avoir, sans qu'on puisse en deviner la cause,
Préféré ce salon pour notre rendez-vous.
J'aime mieux votre chambre.

LUCRÈCE.

Oui?

TIMANTE.

L'air en est plus dou
Comme elle est plus petite, on est plus solitaire;
On est plus rapproché, plus couvert du mystère:
Elle est simple, mais propre; un parfum gracieux,
Certain je ne sais quoi de plus délicieux,
Y charme tout ensemble et le cœur et la vue.

LUCRÈCE.

Ici, je ne crains pas de visite imprévue;
Ou, c'est-à-dire, moins. Je sais ce que je fais.

TIMANTE.

Votre chambre pourtant a de certains attraits...

LUCRÈCE.

Cela se pouvoit-il? Il faut de la prudence.
Malgré vos pas discrets, malgré votre silence,
On vous eût entendu : j'ai là plus d'un voisin.

TIMANTE.

Allons, je me résigne.

LUCRÈCE.

Et le petit cousin?

TIMANTE.

Il dort.

LUCRÈCE.

Et vous n'avez été vu de personne?

TIMANTE.

De personne. Mon dieu! le patron, la patronne,
Partis hier tous deux pour aller à Passi,
Et me laissant tout seul avec Jules ici,
Vous vous figurez bien, sans en être étonnée,
Que leurs gens dormiront la grasse matinée.

LUCRÈCE.

C'est ce que j'ai pensé, monsieur, bien avant vous.
Aurois-je, sans cela, risqué ce rendez-vous?

TIMANTE.

Eh bien! profitons-en pour notre grande affaire.
Convenons bien ici de ce qu'il nous faut faire.

LUCRÈCE.

Voyons.

(Ils repoussent la table; et là, finissant le déjeûné, ils se rapprochent entre eux, et assis.)

TIMANTE.

Notre projet se renferme en deux points,
Qu'il nous faut mettre à fin sans tiers et sans témoins :
Expulser de céans le précepteur Ariste,
Et faire avoir sa place à mon frère Philiste ;
Le reste ira de suite. Or, le point capital,
C'est le congé.

LUCRÈCE.

Fort bien !

TIMANTE.

Cet homme est un brutal,
Qui masque son humeur du nom de philosophe.
Araminte, déja, n'aime pas cette étoffe ;
Et mon frère plaira.

LUCRÈCE.

Mais vous deviez aussi
Lui mander de venir à la hâte...

TIMANTE, *tirant une lettre de sa poche.*

Voici
Ma lettre très expresse, et de plus instructive.

LUCRÈCE.

Lisez.

TIMANTE.

Vous allez voir. Soyez bien attentive.
(Il lit.)

« Vous avez dû pressentir, mon frère, par mes deux « dernières lettres, que le sort que je vous ménage est des « plus importants pour vous et pour moi. Il falloit, avant « tout, être sûr de votre assentiment, tel que votre ré- « ponse me le promet : je n'ai donc pas pu d'abord vous « donner le mot de l'énigme.

(*A Lucrèce.*)

Vous vous rappelez bien ce que vous avez lu?
Mon style fut discret.

LUCRÈCE.

C'est ce qui m'en a plu.

TIMANTE.

(*Il lit.*)

« Je vais m'expliquer aujourd'hui, vous mettre bien « au fait, et à même, par des détails, de vous présenter « ici tel qu'il faut qu'on vous y voie. Deux familles ha- « bitent cette maison, mais séparées d'habitudes, de « biens, d'appartements, et presque d'affection, quoique « les chefs de l'une et de l'autre soient frère et sœur. Je « suis précepteur d'un fils unique de onze à douze ans, « nommé Jules, dans l'une de ces familles, dont il n'est « pas nécessaire que je vous dise maintenant autre chose, « sinon que mes patrons époux, monsieur et madame « Gérante, sont deux imbéciles que l'on mène par le nez. « Le chef de l'autre famille est une jeune veuve de trente- « six ans, à ce qu'elle dit, mais de quarante-cinq, à mon « avis...

LUCRÈCE.

Sans craindre de mentir, mettez la cinquantaine.
J'en ai, moi, trente-quatre, et je suis bien certaine...

TIMANTE.

Que le rapprochement seroit peu hasardeux,
Si je comptois vingt ans à mettre entre vous deux!

(*Il lit.*)

« Cette veuve, qui ne l'est que depuis quinze mois, a « cinquante mille écus de rente. Cette espèce de beauté, « remplaçant celle qui lui manque, lui auroit déjà pro- « curé, sans mes précautions, et lui procureroit avant

« peu, malgré mes soins, de nombreux soupirants, et
« bientôt un mari, contre mon gré et nos intérêts, si vous
« ne vous hâtiez de venir l'épouser vous-même pour
« votre avantage et pour le nôtre. J'ai dit le nôtre, parce
« qu'une personne de cette maison, nommée Lucrèce,
« qui m'intéresse infiniment et à juste titre, est de moitié
« dans ce projet de mariage, ainsi que dans mes soins, et
« je lui communiquerai la présente.

(*À Lucrèce.*)

Mon indiscrétion vous paroît-elle un crime?
Je n'ai pu lui cacher combien je vous estime.
Parler de ce qu'on aime est une volupté.

LUCRÈCE.

Fait-on taire toujours sa sensibilité?

TIMANTE.

(*Il lit.*)

« Araminte (ainsi se nomme votre prétendue), Ara-
« minte est une personne passablement ridicule. Comme
« les approches entre elle et vous sont d'une conséquence
« majeure, je dois vous dire quelque chose de son carac-
« tère.

LUCRÈCE.

Voyons, de ce tableau je suis fort curieuse.

TIMANTE.

Vous êtes trop bon juge et trop fine rieuse,
Pour ne vous pas laisser tout l'honneur du portrait.
De vos sarcasmes donc vous allez voir l'extrait.

(*Il lit.*)

« Araminte a de grandes prétentions sur le cœur des
« hommes. Je ne vous dirai pas précisément quel en est
« le motif, si c'est vanité ou autre chose, ou tous les

« deux ensemble ; mais elle appelle cela du sentiment :
« vous serez donc très sentimental. Elle a, selon l'expres-
« sion de quelqu'un, elle a moins que de l'esprit, et pas
« tout-à-fait de la bêtise : ce qui produit un terme moyen,
« qui vous annonce des conceptions sans jugements, des
« jugements sans idées, et une admiration complète pour
« les fadaises et pour les fadeurs.

(*A Lucrèce.*)

Vous voyez en ceci plutôt délicatesse
Qu'intention de nuire.

LUCRÈCE.

Employer son adresse
A caresser les gens, loin de les gendarmer,
C'est pure bonté d'âme, et qu'on ne peut blâmer.

TIMANTE.

(*Il lit.*)

« Elle est enfin superstitieuse à l'excès, par consé-
« quent crédule ; elle n'oublie rien d'un songe ; les pré-
« sages la font trembler, ou la rendent folle de joie, et
« les sorciers possèdent sa confiance et son estime : il ne
« vous sera pas difficile de l'être ; et vous vous garderez,
« surtout, d'arriver ici un *vendredi*, ou le 13 du mois.

LUCRÈCE.

Fort bien, tous ces détails et ces routes prescrites.
Philiste n'auroit pas tout l'esprit que vous dites,
Qu'il ne peut s'égarer, et j'aime vos pinceaux.

TIMANTE.

C'est, vulgairement dit, lui mâcher les morceaux.
Si je m'étends un peu, c'est qu'il faut, ce me semble,
Qu'un plan bien concerté dans un point se rassemble,
Afin que tous les fils et leurs divers rapports,
Venant à se mouvoir, soient conçus sans efforts.

Bientôt le mouvement, quand la machine joue,
En est bien plus rapide : il file, il se dénoue;
Et l'on n'a pas besoin d'attendre à chaque pas,
Qu'on vous vienne expliquer ce qu'on ne connoît pas.
Mon frère a de l'esprit, mais peu de prévoyance.
Je finis par un mot que je crois d'importance.
(Il lit.)

« Vous serez installé chez votre future, en qualité de « précepteur de son fils unique Alexis, âgé de douze ans. « Vous remplacerez un certain Ariste, une espèce de « sauvage qui déplaît. Il a fait l'éducation de son élève à « la campagne, c'est sa manie. Araminte, par nos conseils, « a voulu voir son fils, et nous l'avons attiré auprès d'elle « depuis quinze ou vingt jours avec le pédagogue. Il parle « de retourner aux champs; mais comptez qu'il partira « seul, et avant peu. Hâtez-vous donc, etc. »

(A Lucrèce.)
Le reste se rapporte à nos conventions;
Et sans être exigeants dans nos prétentions,
Je lui dis que mes vœux, comme votre espérance,
Taxent son mariage et sa reconnoissance
A douze mille écus de rente.

LUCRÈCE.
C'est le moins.
Faites partir la lettre.

TIMANTE.
A midi.
(Il remet sa lettre dans sa poche.)

LUCRÈCE.
Tous nos soins
Doivent être tournés maintenant contre Ariste.
Damis, son protecteur, vieux marin, humoriste;

Et frère d'Araminte, est toujours son appui;
Il n'est pas de brutal au monde égal à lui.
Il faudroit lui fermer la porte.

TIMANTE.

Idée heureuse!
Mais vous, de votre part, finement doucereuse,
Achevez avec soin ce que j'ai commencé.
Déja, depuis dix jours, sans paroître empressé,
J'ai jeté des désirs dans le cœur d'Araminte.
J'ai parlé de mon frère; elle a reçu l'atteinte.
Sur le même sujet, d'un air fort ingénu,
Pas à pas mon discours est souvent revenu.
Quand j'ai vu que le trait avoit passé l'écorce,
J'ai d'un peu plus de charme assaisonné l'amorce:
Il est jeune.—Quoi! jeune?—et bien bâti.—Bien fait?—
Ces petits mots tout bas ont produit leur effet.
Puis, les dons de l'esprit...! du cœur...! une belle âme....!
Du sentiment, surtout, ont éveillé la dame;
Si bien que d'elle-même, hier, presqu'en tremblant,
Elle m'en a parlé, sans en faire semblant.
Il faut, à votre tour, saisissant la matière,
Lui...

LUCRÈCE.

Non pas, s'il vous plaît; je resterai derrière.
J'ai fort bien remarqué ce que vous dites là;
Mais je dois observer, et ne pas voir cela,
N'avoir de ce secret aucune connoissance.
Il ne tiendroit qu'à moi d'entrer en confidence.
On l'a reçu le trait; il a percé le cœur!
Ce cœur bat, il se gonfle, et Philiste est vainqueur.
Il n'est pas temps, je crois, de secourir la belle;

Laissons gémir encor la tendre tourterelle.
Laissez-moi faire, allez...

TIMANTE.

Tout est donc entendu?...

LUCRÈCE.

Allons, retirez-vous : on vous croira perdu,
Si quelqu'un, par hasard, monte dans votre chambre.
Eh! mon dieu! que j'appelle ici, de l'antichambre,
Balthasar ou Germain... Des bouquets!... des bouquets!
Je l'avois oublié.

TIMANTE.

Quoi?...

LUCRÈCE.

Des fleurs, par paquets;
La fête d'Araminte, aujourd'hui. Votre élève,
Jules, sera-t-il prêt? Allez donc, qu'il se lève.
Les fleurs! le compliment!...

TIMANTE, *souriant.*

Soyez sans embarras:
J'ai, depuis quinze jours, la fête sur les bras.
Tout est prêt. Sans adieu.

(Il sort par la petite porte par où il est arrivé.)

SCÈNE III.

LUCRÈCE, *seule.*

Ne laissons nulle trace
Du petit tête-à-tête.

(Elle renferme la table entière, couverte du déjeûner, dans un petit réduit voisin; elle va ensuite ouvrir les volets des croisées.)

Oh! comme le temps passe!
Il est déja grand jour.

SCÈNE IV.

LUCRÈCE, ALEXIS *en dehors.*

ALEXIS, *en dehors, criant.*

Eh! quelqu'un! quel pays!

LUCRÈCE.

Qu'est-ce donc que cela? Bon dieu! c'est Alexis.

ALEXIS, *de même.*

On ne trouve personne. Ils dorment tous.

LUCRÈCE.

Mais qu'est-ce?

(Alexis entre.)

Qu'a-t-il donc? qu'avez-vous?...

ALEXIS.

Ah! vous voilà, Lucrèce!
Depuis plus d'un quart-d'heure on me laisse crier.
On dort à l'entresol, on dort chez le portier :
Personne dans la cour! personne à la cuisine!
Voyez! le jour grandit, il s'avance, il chemine;
Il sera déja tard quand nous serons aux champs.
Donnez-moi donc du pain; du pain! car les marchands,
Comme ici, dorment tous, à coup sûr, dans la ville.
Du pain! dépêchez-vous.

LUCRÈCE.

Eh! rien n'est si facile.

(Elle sonne.)

Vous allez en avoir; allons, apaisez-vous :
Vous voyez que je sonne; au moins, un peu plus doux!

SCÈNE V.

ALEXIS, LUCRÈCE, BEAUPRÉ.

LUCRÈCE, *à Beaupré qui entre.*

ALLEZ chercher du pain.

ALEXIS.

Du pain! eh vite! eh vite!

LUCRÈCE, *comme Beaupré sort.*

Un moment : vous allez en avoir tout de suite.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, ALEXIS.

LUCRÈCE.

Vous avez donc bien faim?

ALEXIS.

C'est pour mon déjeûné.
Je l'emporte avec moi. Quand on s'est promené,
Trouve-t-on à manger là-bas dans la campagne?

LUCRÈCE.

Vous allez sortir?

ALEXIS.

Oui. Chrisalde m'accompagne;
L'ami de mon ami, qui, dès le point du jour,
Est venu me chercher. Nous allons faire un tour
Dans les champs, dans les bois.

LUCRÈCE.

Mais vous perdez la tête:
Par ce froid? sur la neige?

ALEXIS.

Oui, vraiment! double fête!

On sent alors craquer la neige sous ses pieds ;
Crac, crac ! on voit sa trace et fumer ses souliers.
Mais ce n'est pas cela : je vais cueillir, moi-même,
Un bouquet pour maman.

LUCRÈCE.

La folie est extrême :
Des bouquets sur la neige?

ALEXIS.

Oui.

LUCRÈCE.

Vous l'avez rêvé.

ALEXIS.

Rêvé? plus de cent fois j'en ai déja trouvé.
Mais le pain ne vient pas : ce pain ! quelle souffrance !
Je m'en vais...

LUCRÈCE.

Attendez, et prenez patience.
L'ami de votre ami, qu'est-il donc devenu?

ALEXIS.

Dans notre chambre, en haut. Depuis qu'il est venu,
Une heure...

LUCRÈCE.

Le portier a donc ouvert la porte?

ALEXIS.

Le portier? qui dormoit, et d'une bonne sorte?
Moi, je ne dormois pas. Chrisalde frappe un coup,
Puis deux, puis trois, puis quatre, et puis après beaucoup.
Je saute de mon lit, je descends chez le traître :
Il ronfloit : de mon poing j'ai cassé sa fenêtre ;
J'ai tiré le cordon, et Chrisalde est entré.

SCÈNE VII

ALEXIS, LUCRÈCE, BEAUPRÉ *portant un gros morceau de pain.*

ALEXIS, *prenant le pain, qu'il empoche à la hâte.*

Ah! bon, voilà du pain! Merci, merci, Beaupré.
(Il sort en sautant. Beaupré sort aussi.)

SCÈNE VIII.

LUCRÈCE, *seule.*

Mais, a-t-on jamais vu pareille fantaisie?
C'est qu'il va s'enrhumer, prendre une pleurésie!
L'empêcher de sortir? c'est un petit démon
Qui n'auroit écouté ni crainte, ni sermon.
Au reste, ce trait-ci pourra nous être utile;
Et bientôt nous verrons de quel air, de quel style,
Araminte, apprenant cette licence-là,
Va gourmander Ariste... Eh! mon dieu! la voilà!

SCÈNE IX.

ARAMINTE, *en robe du matin;* LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Comment! c'est vous, madame? eh quoi! de si bonne heure!
Vous trouveriez-vous mal? mon cœur bat, ou je meure!

ARAMINTE, *avec assez de gaîté.*

Non, je me porte bien.

LUCRÈCE.

Ah! bon!

ARAMINTE.

Mais j'ai voulu
Abandonner mon lit plutôt qu'il n'eût fallu,
Me lever, pour ne pas me rendormir encore.

LUCRÈCE.

Pourquoi donc! quelque rêve?...

ARAMINTE.

Ah! Lucrèce, j'ignore
Ce que cela veut dire, et pourquoi tout ceci;
Mais, je te l'avouerai, j'en ai le cœur transi;
J'ai fait un rêve affreux, un rêve épouvantable.

LUCRÈCE.

O mon dieu!

ARAMINTE.

Des rochers!... une auberge!... une table!...

LUCRÈCE, *vivement.*

Avez-vous mangé?

ARAMINTE.

Non... non, je n'ai pas mangé.

LUCRÈCE.

Ah! tant mieux.

ARAMINTE.

Tout à coup, cela s'est mélangé.
C'étoit tout plein d'objets que je ne saurois dire,
Une confusion comme dans un délire :
Après, j'ai vu venir, le long d'un grand chemin,
Une chaise de poste et des chevaux de main.

LUCRÈCE.

Avez-vous rêvé d'eau?

ARAMINTE.

Mais... je crois qu'oui.

LUCRÈCE.

Bourbeuse?

ARAMINTE.

Attends... attends... non pas; très claire et poissonneuse;
Car j'ai vu des poissons; il m'en souvient très bien.

LUCRÈCE.

Bon signe; les poissons!.. cela ne sera rien.

ARAMINTE.

Tu crois?... Il m'a semblé qu'un bruit m'a réveillée.

LUCRÈCE.

Pour le bruit, il est vrai : l'énigme est débrouillée;
Il n'étoit pas du rêve.

ARAMINTE.

Eh! comment donc? comment?

LUCRÈCE.

Alexis en a fait assez passablement.

ARAMINTE.

Alexis?

LUCRÈCE.

Alexis. Où pensez-vous, madame,
Qu'il soit en ce moment?

ARAMINTE.

Dans son lit.

LUCRÈCE.

Sur mon âme!
Il n'a pas les pieds chauds; car il est à courir
Tout à travers les champs.

ARAMINTE.

Mais c'est pour en mourir!
Il falloit l'empêcher...

LUCRÈCE.

En ai-je été maîtresse?

ARAMINTE.

Dans les champs !

LUCRÈCE.

Il y va déployer son adresse
A bien faire craquer la neige sous ses pieds,
A voir tracer ses pas et fumer ses souliers :
C'est ainsi qu'il m'a peint ses douces jouissances.
Et voilà le beau fruit des sottes complaisances
Du précepteur Ariste, ou plutôt, disons mieux,
Voilà de ses leçons le fruit pernicieux.

ARAMINTE.

Cet homme me déplaît, il faut que je l'avoue.

LUCRÈCE.

Comment donc? un pédant ! qui fait toujours la moue,
Un franc original, bizarre, singulier,
Qui tranche du docteur en son particulier !

ARAMINTE.

Que l'on ne voit jamais, ainsi que je l'observe,
Et qui tient sa présence et mon fils en réserve.
N'as-tu pas remarqué que, depuis son séjour,
Il n'est jamais venu pour me faire sa cour?
Je veux bien que l'étude et les soins qu'il se donne,
Le tiennent écarté souvent de ma personne ;
Mais encore, l'on prend quelque intérêt aux gens ;
On peut leur adresser quelques mots obligeants.

LUCRÈCE.

Lui? c'est un impoli ; grossier, brutal, fantasque :
De bien d'autres défauts c'est là souvent le masque.
Je ne vous dirai point ce que j'en crois tout bas :
D'abord, c'est que ceci ne me regarde pas.
Que bien que, comme vous, je sois scandalisée
De vous voir, par ce fat, à peu près méprisée,

Il faut se souvenir de ce mot d'un grand sens :
C'est qu'il ne faut jamais mal parler des absents.
Mais, si j'étois de vous, je renverrois cet homme;
Je lui ferois compter une assez forte somme,
Pour adoucir la chose et finir les clameurs;
Et je prendrois quelqu'un de probité, de mœurs,
Doux, complaisant, poli, mais surtout respectable,
Quelque honnête vieillard, bien posé, vénérable...

ARAMINTE.

Non, mon enfant; non, non, je n'aime pas les vieux :
Ce seroit encor pis; ils sont disgracieux.
Il faut des jeunes gens pour élever l'enfance;
Et contre tes conseils si j'étois sans défense,
Si je me décidois au parti de changer,
Je voudrois éviter l'un et l'autre danger :
Je prendrois un jeune homme.

LUCRÈCE.

Un jeune ! à la bonne heure.
Votre idée, en effet, me paroît la meilleure.
Comme vous l'avez dit, les enfants toujours gais
N'aiment pas à se voir sans cesse harangués.
Prêcher est, en effet, le fort de la vieillesse.
Les enfants aiment mieux quelqu'un qui les caresse,
Qui badine, folâtre avec eux quelquefois.
Va donc pour un jeune homme, et j'y donne ma voix :
Même je le voudrois bien fait, de beau visage.

ARAMINTE.

D'abord que l'on fait tant que d'en prendre à cet âge,
On préfère un bel homme : à mérites égaux,
On n'est pas obligé de choisir des magots.

LUCRÈCE.

Non, vraiment; et d'ailleurs, c'est qu'il est ordinaire

Que des gens bien tournés, le goût, le caractère
Soit de paroître en tout aimables, séduisants.
La nature leur fit les plus heureux présents;
[Ils ont beaucoup de soin d'en relever les charmes.
Complaisants, toujours prêts à vous rendre les armes,
Prévenants, gracieux, dociles, délicats...
Tel se montre un bel homme, et j'en fais un grand cas.]
Voilà ce qu'il vous faut, et non pas un sauvage,
Qui jamais ne vous cherche et ne vous envisage.
[Il est vrai, son état est d'être précepteur;
Mais il est d'autres soins dont on est amateur :
De ce qu'il faut au fils expliquer la grammaire,
S'ensuit-il qu'on ne puisse approcher de la mère?]

ARAMINTE.

Moi, Lucrèce; surtout dans ma position :
Car, hors toi, je n'ai pas de consolation.

LUCRÈCE.

Eh bien! décidez-vous.

ARAMINTE.

J'en serois fort tentée;
Mais, par bien des raisons, je me vois arrêtée.
Je ne puis concevoir par quel art séducteur
Il se fait que mon fils chérit son précepteur :
Mais enfin, je le vois, de cet enfant que j'aime,
L'amitié pour Ariste est poussée à l'extrême.
Je tremble que mon cœur n'ait à se reprocher
La douleur de mon fils, si j'allois l'arracher
A l'ami qu'en riant, soit erreur, soit jeunesse,
Avec tant de candeur, son petit cœur caresse.
Pur effet, diras-tu, de sa naïveté!
Il se peut; mais enfin, le coup seroit porté.

Autant j'aime mon fils, autant j'en suis aimée;
De son affliction je serois alarmée.
Ce n'est pas cependant...

LUCRÈCE.

Mon dieu! que c'est bien vous!
Dès l'instant qu'il vous faut prendre un peu de courroux,
Voilà du sentiment l'émotion si tendre
Qui s'oppose au parti que vous ne savez prendre.
Vous blâmé-je? non, non; moi que vous connoissez,
Je vous trouve adorable, et vous m'attendrissez.
Méditons, cependant, sur votre inquiétude:
L'amitié des enfants, qu'est-ce? pure habitude;
Vive et foible comme eux, tel est le cœur humain;
Aujourd'hui désolés, et consolés demain.

ARAMINTE.

Je le crois; aussi-bien ce motif, quoique grave,
N'est pas le plus puissant, ni ma plus forte entrave.

LUCRÈCE.

Quel autre? Je ne vois...

ARAMINTE, *impatiemment.*

C'est mon frère Damis.

LUCRÈCE.

Votre frère? Il est vrai qu'au rang de ses amis
Son caprice ou son goût daigne compter Ariste;
Mais est-ce une raison?...

ARAMINTE.

Oh! tiens, cela m'attriste.
Je vois déjà mon frère emporté, tout en feu;
Lui qui, s'il aime Ariste, aime plus son neveu;
Tu le sais, pour mon fils, son penchant, sa tendresse,
Tiennent de la folie, et cela m'intéresse.

[redacted]

Je le vois, dis-je, armé de toute sa fureur,
Blâmer ce changement, et le taxer d'erreur.
C'est lui qui près de nous plaça cet hypocondre :
Quand il viendra crier, qu'aurai-je à lui répondre?
Il m'obsède; il m'ennuie, à ne te point mentir;
J'attends, dès son abord, l'instant qu'il va sortir :
Mais, avec tout cela, mon âme le redoute.
Si je le traite mal, j'éprouve qu'il m'en coûte;
Si je le traite bien, j'en garde de l'humeur :
Est-ce mon maudit foible, ou plutôt sa clameur?
Explique-moi cela; car enfin de ce frère
Je voudrois m'affranchir, et je crains le contraire.

LUCRÈCE.

Moi, madame, mon zèle est peut-être indiscret;
Mais c'est lui seul qui parle, et non mon intérêt.
Il doit peu m'importer qu'Ariste parte ou reste;
C'est une vérité qui saute aux yeux, de reste.
[Je voulois le bonheur d'une mère et d'un fils;
Mais vous y renoncez pour complaire à Damis.
Que dirai-je à cela? Qu'il me paroît étrange
Que, par l'ordre d'un frère, en ce lieu tout s'arrange.]
Je vois un fils unique, et qui seroit charmant,
Qu'un imbécile élève, et je ne sais comment;
[A qui l'on n'apprend rien qu'à folâtrer sans cesse;
Qui n'a maintien ni goût, grâce ni politesse;
Mais à qui l'on permet, comme utile leçon,
De courir sur la neige, ainsi qu'un polisson.]
Je vois qu'en remplaçant ce précepteur bizarre,
Par un autre plus sage, et d'un mérite rare,
Jeune, beau, bien tourné, comme nous l'avions dit,
C'est un double avantage ici qu'on vous prédit.

L'enfant auroit un maître au gré de votre envie;
Vous, un ami prudent, le charme de la vie!
Quelqu'un à qui parler, une société,
Un conseil que l'on prend, selon l'utilité;
Un homme... un homme, enfin, qui dise une parole;
Qui tantôt vous égaie, et tantôt vous console.
Mais votre frère est là qui pourroit l'empêcher:
Il faut changer d'avis, de peur de le fâcher;
Et quand ce qui vous plaît, ce qui vous est utile,
Est la chose du monde enfin la plus facile,
Il faut y renoncer, et tout cela pour rien.
Si madame le veut, ma foi! je le veux bien.

ARAMINTE.

Je suis de ton avis. Que tu prends mal les choses,
Lucrèce!...

LUCRÈCE, *le ton serré.*

Ariste vient.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LUCRÈCE, ARISTE.

ARISTE, *avec une fermeté noble, mais simple.*

Pour de très justes causes,
Je trouve qu'il est bon que votre fils et moi
Nous quittions ce séjour. L'habitude a sa loi.
Chaque éducation, madame, est un système,
Qu'on commence en un sens, et qu'on finit de même.
Il importe beaucoup...

ARAMINTE.

Je ne vois, d'une part,
Nulle raison, monsieur, pour souffrir ce départ.
Ensuite, il me paroît fort extraordinaire
Qu'on veuille séparer un fils d'avec sa mère.

[redacted]

ARISTE.

Ne vous séparez point, et venez avec nous;
Le bienfait sera double, il en sera plus doux.
Vous verrez sous vos yeux croître votre espérance.
Mais je dois vous le dire avec persévérance,
Paris me contrarie; il me faut un endroit
Qui soit en même temps plus vaste et plus étroit:
Vaste pour la nature, étroit avec les hommes.
Trop d'artifice et d'art règne aux lieux où nous sommes:
Rien de simple, de vrai, de pur, de naturel,
Ne s'y montre à mes yeux; cet état est cruel.
Il faut de mon élève établir les idées;
Mais sur quoi, s'il vous plaît, seront-elles fondées?
Madame, pardonnez; un peu trop ingénu,
Je vous parle peut-être un langage inconnu;
Mais c'est ainsi pourtant qu'il faut que je m'exprime.

LUCRÈCE.

Parlez à votre mode; il n'est point là de crime.
Que l'on comprenne, ou non, vos sublimes discours,
Madame, à la nature ayant aussi recours,
Vous annonce, par moi, qu'elle veut, qu'elle ordonne
Qu'un fils qu'elle chérit, jamais ne l'abandonne:
Elle reste à Paris; son fils y restera.
Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

ARISTE.

Ah! madame, voyez...

ARAMINTE.

Que faut-il que je voie?
Qu'un fils idolâtré, qui fait toute ma joie,
Pour faire, par vos soins, plus ou moins de progrès,
Aille s'ensevelir dans le fond des forêts?

Je veux qu'il reste ici, le voir, qu'il m'accompagne.
Que pourra-t-il, de grâce, apprendre à la campagne?
Je n'y suis pas deux jours, sans en mourir d'ennui.
Courez, si vous voulez, dans Paris avec lui.
Ici, bien mieux qu'aux champs, il est, ne vous déplaise,
De quoi le divertir et l'instruire à son aise;
A de grossiers ébats c'est assez l'exercer.
Ce dont il a besoin, c'est d'un maître à danser;
Non d'herbes et de foin : qu'en feroit-il, Ariste?
Sera-t-il jardinier? sera-t-il herboriste?
S'il veut voir le feuillage, au Cours il en verra;
Des troupeaux, des bergers? menez-le à l'Opéra.
Mais, parmi les plaisirs dont votre goût l'assiège,
Qu'il n'aille plus sauter le matin sur la neige.
Vous m'entendez, je crois? il est temps de finir.

(Elle sort avec Lucrèce.)

ARISTE.

O mon pauvre Alexis! que vas-tu devenir?

FIN DU PREMIER ACTE.

[redacted]

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARISTE, *seul.*

Je n'augure pas mieux d'une autre tentative :
Risquons-la cependant. Oh! quelle perspective!
A qui va-t-on, bon dieu! confier cet enfant?
Absurde préjugé! je te vois triomphant
Encore plus d'un jour! A travers ma tristesse,
A travers le dégoût que tout ceci me laisse,
Un rire de pitié m'échappe, malgré moi,
A l'aspect trop plaisant des erreurs que je voi.
L'un prétend que son fils devienne un jour un homme,
Un homme à surpasser tous les héros de Rome;
Et pour justifier cette prétention,
Un esclave, un valet fait l'éducation.
[D'un précoce génie admirant les prémices,
L'autre veut qu'à vingt ans, gouvernant les comices,
Son fils soit un Gracchus, un Varron; et voilà
Qu'un sot, en attendant, instruit ce Varron-là.]
Ici, c'est un enfant courbé sur cent volumes,
Qui, n'ayant point assez de mains, d'encre, de plumes,
Pour boucher son cerveau des sottises d'autrui,
Ne pourra plus penser désormais d'après lui.
Là, j'en rencontre un autre en qui de la nature
Brillent la répartie et la lumière pure;
Bientôt, armé d'un fouet, par le droit du plus fort,
Un pédant convaincu lui montre qu'il a tort.

[Plus loin, c'est un marmot, triste et mélancolique,
Que tel docteur instruit, par sa métaphysique,
Comment l'homme est né libre; et le marmot dolent
Ne peut sortir, hélas! pour jouer au volant.]
Un autre vient me dire, à force de routine,
Qu'Ispahan est en Perse, et Pékin à la Chine;
Et le pauvre innocent, à cent pas du manoir,
Se croit au bout du monde; il est au désespoir.
Enfin, entre mes mains tombe un enfant aimable,
D'un naturel heureux, humain, sensible, affable,
Mais fier, impétueux jusqu'à la passion,
Plein de grâce, d'esprit, d'imagination,
Enfin parfait... et tels ils seroient tous, peut-être,
Si la nature seule étoit leur premier maître:
Voici qu'on me l'arrache, et qu'on veut le forcer
De rester à Paris pour apprendre à danser.
Peut-être est-ce un dépit, un caprice éphémère;
Essayons, s'il se peut, de ramener la mère.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

ARISTE.

COMMENT! c'est vous, Chrisalde?

CHRISALDE.

On vous cherche partout.
Des bosquets de Mont-Rouge on a touché le bout:
Nous voilà revenus. Un froid! un temps superbe!
Nous avons des bouquets, c'est à-dire, de l'herbe.
Il les trouve charmants... Il a, par-ci, par-là,
Trouvé certaine plante. — Ah! Chrisalde, en voilà!

En voilà ! — De quoi donc? — Quoi? de la perce-neige?
Voyez, la belle fleur! — Le drôle de manège
Que l'allure et le jeu de cet aimable enfant!
Il vous saute un fossé! leste! allez, comme un fan.
Il est vif, curieux; rien n'échappe à sa vue :
Le plus petit buisson, il le passe en revue :
Son esprit et son corps n'ont jamais de repos;
Aussi, comme il s'exerce! et comme il est dispos!
Un gros morceau de pain, qu'il avoit dans sa poche,
Dévoré dans l'instant, c'étoit de la brioche;
Et, de son chapeau rond, formant un gobelet,
Il vous a bu de l'eau tout comme on boit du lait.
Mais vous avez l'air triste.

ARISTE.

Et j'ai sujet de l'être.

CHRISALDE.

Qu'est-il donc arrivé?

ARISTE.

L'on va m'ôter, peut-être,
Alexis avant peu.

CHRISALDE.

Que veut dire ceci?

ARISTE.

Je ne sais ce que c'est; mais je déplais ici.

CHRISALDE.

Et que leur faut-il donc? ils sont bien difficiles.
Leur faut-il des coquins, ou bien des imbéciles?

ARISTE.

Faute de vrais motifs, de torts à m'imputer,
On cherche des détours, on veut me dégoûter;

[Plus loin, c'est un marmot, triste et mélancolique,
Que tel docteur instruit, par sa métaphysique,
Comment l'homme est né libre; et le marmot dolent
Ne peut sortir, hélas! pour jouer au volant.]
Un autre vient me dire, à force de routine,
Qu'Ispahan est en Perse, et Pékin à la Chine;
Et le pauvre innocent, à cent pas du manoir,
Se croit au bout du monde; il est au désespoir.
Enfin, entre mes mains tombe un enfant aimable,
D'un naturel heureux, humain, sensible, affable,
Mais fier, impétueux jusqu'à la passion,
Plein de grâce, d'esprit, d'imagination,
Enfin parfait... et tels ils seroient tous, peut-être,
Si la nature seule étoit leur premier maître :
Voici qu'on me l'arrache, et qu'on veut le forcer
De rester à Paris pour apprendre à danser.
Peut-être est-ce un dépit, un caprice éphémère;
Essayons, s'il se peut, de ramener la mère.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

ARISTE.

COMMENT! c'est vous, Chrisalde?

CHRISALDE.

On vous cherche partout.
Des bosquets de Mont-Rouge on a touché le bout :
Nous voilà revenus. Un froid! un temps superbe!
Nous avons des bouquets, c'est à-dire, de l'herbe.
Il les trouve charmants... Il a, par-ci, par-là,
Trouvé certaine plante. — Ah! Chrisalde, en voilà!

En voilà ! — De quoi donc? — Quoi? de la perce-neige?
Voyez, la belle fleur! — Le drôle de manège
Que l'allure et le jeu de cet aimable enfant!
Il vous saute un fossé! leste! allez, comme un fan.
Il est vif, curieux; rien n'échappe à sa vue :
Le plus petit buisson, il le passe en revue :
Son esprit et son corps n'ont jamais de repos;
Aussi, comme il s'exerce! et comme il est dispos!
Un gros morceau de pain, qu'il avoit dans sa poche,
Dévoré dans l'instant, c'étoit de la brioche;
Et, de son chapeau rond, formant un gobelet,
Il vous a bu de l'eau tout comme on boit du lait.
Mais vous avez l'air triste.

ARISTE.

Et j'ai sujet de l'être.

CHRISALDE.

Qu'est-il donc arrivé?

ARISTE.

L'on va m'ôter, peut-être,
Alexis avant peu.

CHRISALDE.

Que veut dire ceci?

ARISTE.

Je ne sais ce que c'est; mais je déplais ici.

CHRISALDE.

Et que leur faut-il donc? ils sont bien difficiles.
Leur faut-il des coquins, ou bien des imbéciles?

ARISTE.

Faute de vrais motifs, de torts à m'imputer,
On cherche des détours, on veut me dégoûter;

[Plus loin, c'est un marmot, triste et mélancolique,
Que tel docteur instruit, par sa métaphysique,
Comment l'homme est né libre; et le marmot dolent
Ne peut sortir, hélas! pour jouer au volant.]
Un autre vient me dire, à force de routine,
Qu'Ispahan est en Perse, et Pékin à la Chine;
Et le pauvre innocent, à cent pas du manoir,
Se croit au bout du monde; il est au désespoir.
Enfin, entre mes mains tombe un enfant aimable,
D'un naturel heureux, humain, sensible, affable,
Mais fier, impétueux jusqu'à la passion,
Plein de grâce, d'esprit, d'imagination,
Enfin parfait... et tels ils seroient tous, peut-être,
Si la nature seule étoit leur premier maître:
Voici qu'on me l'arrache, et qu'on veut le forcer
De rester à Paris pour apprendre à danser.
Peut-être est-ce un dépit, un caprice éphémère;
Essayons, s'il se peut, de ramener la mère.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

ARISTE.

COMMENT! c'est vous, Chrisalde?

CHRISALDE.

On vous cherche partout.
Des bosquets de Mont-Rouge on a touché le bout:
Nous voilà revenus. Un froid! un temps superbe!
Nous avons des bouquets, c'est-à-dire, de l'herbe.
Il les trouve charmants... Il a, par-ci, par-là,
Trouvé certaine plante. — Ah! Chrisalde, en voilà!

En voilà ! — De quoi donc? — Quoi? de la perce-neige?
Voyez, la belle fleur! — Le drôle de manège
Que l'allure et le jeu de cet aimable enfant!
Il vous saute un fossé! leste! allez, comme un fan.
Il est vif, curieux; rien n'échappe à sa vue :
Le plus petit buisson, il le passe en revue :
Son esprit et son corps n'ont jamais de repos;
Aussi, comme il s'exerce! et comme il est dispos!
Un gros morceau de pain, qu'il avoit dans sa poche,
Dévoré dans l'instant, c'étoit de la brioche;
Et, de son chapeau rond, formant un gobelet,
Il vous a bu de l'eau tout comme on boit du lait.
Mais vous avez l'air triste.

ARISTE.

Et j'ai sujet de l'être.

CHRISALDE.

Qu'est-il donc arrivé?

ARISTE.

L'on va m'ôter, peut-être,
Alexis avant peu.

CHRISALDE.

Que veut dire ceci?

ARISTE.

Je ne sais ce que c'est; mais je déplais ici.

CHRISALDE.

Et que leur faut-il donc? ils sont bien difficiles.
Leur faut-il des coquins, ou bien des imbéciles?

ARISTE.

Faute de vrais motifs, de torts à m'imputer,
On cherche des détours, on veut me dégoûter;

[Plus loin, c'est un marmot, triste et mélancolique,
Que tel docteur instruit, par sa métaphysique,
Comment l'homme est né libre; et le marmot dolent
Ne peut sortir, hélas! pour jouer au volant.]
Un autre vient me dire, à force de routine,
Qu'Ispahan est en Perse, et Pékin à la Chine;
Et le pauvre innocent, à cent pas du manoir,
Se croit au bout du monde; il est au désespoir.
Enfin, entre mes mains tombe un enfant aimable,
D'un naturel heureux, humain, sensible, affable,
Mais fier, impétueux jusqu'à la passion,
Plein de grâce, d'esprit, d'imagination,
Enfin parfait... et tels ils seroient tous, peut-être,
Si la nature seule étoit leur premier maître:
Voici qu'on me l'arrache, et qu'on veut le forcer
De rester à Paris pour apprendre à danser.
Peut-être est-ce un dépit, un caprice éphémère;
Essayons, s'il se peut, de ramener la mère.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

ARISTE.

COMMENT! c'est vous, Chrisalde?

CHRISALDE.

On vous cherche partout.
Des bosquets de Mont-Rouge on a touché le bout:
Nous voilà revenus. Un froid! un temps superbe!
Nous avons des bouquets, c'est-à-dire, de l'herbe.
Il les trouve charmants... Il a, par-ci, par-là,
Trouvé certaine plante. --- Ah! Chrisalde, en voilà!

En voilà ! — De quoi donc? — Quoi? de la perce-neige?
Voyez, la belle fleur! — Le drôle de manège
Que l'allure et le jeu de cet aimable enfant!
Il vous saute un fossé! leste! allez, comme un fan.
Il est vif, curieux; rien n'échappe à sa vue :
Le plus petit buisson, il le passe en revue :
Son esprit et son corps n'ont jamais de repos;
Aussi, comme il s'exerce! et comme il est dispos!
Un gros morceau de pain, qu'il avoit dans sa poche,
Dévoré dans l'instant, c'étoit de la brioche;
Et, de son chapeau rond, formant un gobelet,
Il vous a bu de l'eau tout comme on boit du lait.
Mais vous avez l'air triste.

ARISTE.

Et j'ai sujet de l'être.

CHRISALDE.

Qu'est-il donc arrivé?

ARISTE.

L'on va m'ôter, peut-être,
Alexis avant peu.

CHRISALDE.

Que veut dire ceci?

ARISTE.

Je ne sais ce que c'est; mais je déplais ici.

CHRISALDE.

Et que leur faut-il donc? ils sont bien difficiles.
Leur faut-il des coquins, ou bien des imbéciles?

ARISTE.

Faute de vrais motifs, de torts à m'imputer,
On cherche des détours, on veut me dégoûter;

Et même, en ce moment, quand mon esprit ramasse
Nombre de petits faits, et tout ce qui se passe,
J'aperçois clairement où l'on veut en venir.

CHRISALDE.

Écoutez, après tout. Si l'on croit vous punir,
On se trompe fort.

ARISTE.

Oui : je suis exempt de blâme;
On ne peut me punir;... mais on me perce l'âme.

CHRISALDE.

Diantre! un petit moment! voici du sérieux.
Qu'est-ce qu'on vous a fait?

ARISTE.

D'un air impérieux,
Et d'un ton de mépris, même de réprimande,
On vient de repousser une juste demande :
Le sens en est risible, et ne m'outrage pas;
Mais je vois approcher l'attaque pas à pas.
Déja, dans la maison, depuis mon arrivée,
Tout m'annonce ou me montre une haine privée :
Je n'en puis démêler la cause ni l'auteur.
Il est, vous le savez, un autre précepteur
Dans le même logis, dans la même famille :
C'est un de ces mentors dont l'espèce fourmille;
Instituteurs charmants, adroits et déliés,
Dont l'unique devoir, qui les tienne liés,
Est de s'embarrasser, sans répugnance aucune,
De leur élève peu, beaucoup de leur fortune.
Enjoliver l'enfant, dont ils se sont munis,
De quelque gentillesse et d'un peu de vernis :
C'est tout ce qu'il leur faut. Du reste, leur souplesse
Ne tend qu'à plaire au maître, ainsi qu'à la maîtresse;

Et de là, parcourant la maison en entier,
Leur adulation descend chez le portier :
Il n'est pas, quelquefois, jusqu'au chien de madame
Qui n'éprouve, en leurs bras, la bonté de leur âme.
Soit donc que ce mentor m'en veuille, sans raison ;
Soit qu'en effet je perde à la comparaison,
Qu'à l'un de ses pareils on destine ma place,
Il n'est de pauvretés, d'insulte, de grimace,
Dont je ne sois l'objet, et presque à tout moment,
A table, dans mes soins, dans mon ameublement :
Même de plats valets, dont l'aspect me soulève,
Dont je n'ai pas besoin, non plus que mon élève,
Qui viennent tour à tour, d'un air malicieux,
Me faire quelque pièce en gens officieux.

CHRISALDE.

Et vous ne quittez pas une maison pareille !
En disant à la mère, et non pas à l'oreille,
Mais bien distinctement, et du ton le plus haut :
« Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut ;
« Madame, il vous faut des... Adieu ! voilà la porte ;
« Mais si j'y rentre plus, que le diable m'emporte ! »
Voilà ce qu'il faut dire, et comme je le dis.

ARISTE.

Et l'enfant ! et l'enfant !

CHRISALDE.

Oh les parents maudits !

ARISTE.

C'est lui qui souffriroit.

CHRISALDE.

La pauvre créature !

ARISTE.

Je ne vois que lui seul.

CHRISALDE.

L'amitié, la nature,
Cette mère, mon cher, ne les connoît donc pas?

ARISTE.

Elle croit...

CHRISALDE.

Voulez-vous que j'aille de ce pas
Lui dire quatre mots, à ma façon, sans rire?

ARISTE.

Eh! que lui diriez-vous, si...?

CHRISALDE.

Comment! que lui dire?

ARISTE.

Mais...

CHRISALDE.

Que pour son enfant rien n'est essentiel
Comme un bon précepteur, rare présent du ciel!
Que vous aimez son fils, bien plus qu'elle ne l'aime...
Et lui qui, ce matin, en parlant de vous-même,
Me disoit : « Il est bien malade, mon ami! »
D'un petit air charmant, comme s'il eût gémi.
Oh! cela me fait mal! il faut que je m'en aille,
Car je ferois du bruit, peut-être rien qui vaille;
Et je veux mieux agir. Je reviendrai vous voir.
Voici quelqu'un, d'ailleurs : adieu, jusqu'au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ARISTE, LUCRÈCE.

ARISTE.

PEUT-ON voir Araminte?

LUCRÈCE.

Elle est prête à descendre.
Mais je ne pense pas qu'on puisse vous entendre :
L'heure n'est pas propice. Un soin plus gai, plus doux,
Maintenant nous occupe

SCÈNE IV.

ARISTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE, *à Lucrèce.*

EH bien! commençons-nous?
Jule est impatient d'apporter son hommage
Aux genoux de sa tante, et...

LUCRÈCE.

Ce seroit dommage
Que, dans un tel espoir, il se trouvât déçu.
Vous pouvez l'amener, il sera bien reçu;
Lui, son bouquet, ses vers, l'acteur et le poëte.

TIMANTE.

Que son ardeur, au moins, ne soit pas indiscrète.
Son cousin Alexis a droit de primauté,
Et je cède à monsieur toute la nouveauté.

ARISTE.

A moi, monsieur? de quoi me parlez-vous, de grâce?

TIMANTE.

De la fête du jour.

ARISTE.

Moi! que je m'embarrasse
D'environner d'apprêt et d'affectation
La chose la plus simple et son intention!
Je ne m'entremets pas où suffit la nature.

TIMANTE.

L'arbrisseau le plus sain a besoin de culture.
Voici l'occasion de prouver nos travaux.
Votre élève, je crois, ne craint pas de rivaux;
Si vous l'avez instruit qu'aujourd'hui c'est la fête
De sa mère, et qu'il doit venir...

ARISTE.

Je vous arrête.
Je ne l'ai point instruit de tout cela.

TIMANTE.

Comment!..
Cela n'est pas possible. Et je crains franchement
De prendre au sérieux ce qu'il vous plaît de dire.

LUCRÈCE.

Prenez-le au sérieux; monsieur ne sait pas rire.

TIMANTE.

S'il avoit oublié...

ARISTE.

Soyez sans embarras;
Dès long-temps j'ai pris soin qu'il ne l'oubliât pas.

TIMANTE.

C'est un point différent.

ARISTE.

Très différent.

TIMANTE.

Sans doute
Sa muse a rencontré la vôtre sur sa route?

ARISTE.

J'ignore absolument ce voyage entrepris,
Ainsi que le chemin que sa muse auroit pris.

TIMANTE.

L'usage cependant...

ARISTE.

Il est vrai, c'est l'usage.
Mais Alexis, monsieur, n'est pas un personnage :
C'est un enfant sans art, trop naïf pour cela,
Trop simple pour toucher à ces merveilles-là.
Ce qu'il sent, l'exprimer d'une âme franche et bonne,
C'est tout à quoi s'étend sa petite personne ;
Et non pas à chercher ma muse, comme ici
Vous me faites l'honneur de m'en croire une aussi.

TIMANTE.

Malgré l'opinion que vous montrez, je pense
Que l'on peut embellir la petite éloquence
D'un élève ingénu...

ARISTE.

Je ne l'empêche en rien,
L'ingénuité, peste ! embellissez-la bien.

TIMANTE.

Lorsque ma politesse en efforts se consume,
Je ne sais pas pourquoi votre ton d'amertume.

ARISTE.

Je ne sais pas pourquoi, n'ayant point de discords,
Votre civilité se consume en efforts.

TIMANTE.

C'est recevoir fort mal mes soins, ma déférence.

ARISTE.

C'est fort bien recevoir ce dont on vous dispense.

TIMANTE.

Savez-vous qu'un tel ton n'a jamais réussi?
Que lorsqu'on me caresse, on vous déteste ici?

ARISTE.

Savez-vous, de tel sens que la faveur circule,
Que, sans titres acquise, elle est fort ridicule?

TIMANTE.

De ce que vous portez, en guise de trousseau,
Dans la maison des gens, le fatras de Rousseau,
Et que vous y singez cet ennuyeux apôtre,
Pensez-vous nous duper, et valoir plus qu'un autre?

ARISTE.

De ce que vous versez le fiel et le mépris
Sur l'homme de génie, et raillez ses écrits,
Pensez-vous l'empêcher de vivre d'âge en âge,
Et qu'il en vaudra moins, comme vous davantage?

LUCRÈCE.

Finissez, s'il vous plaît, cette altercation.

TIMANTE, *outré*.

Pour conduire avec gloire une éducation,
Et sans y faire entrer votre sotte manie,
On peut avoir aussi ses talents, son génie.
Je prouverai, du moins, qu'en sortant de mes mains,
Mon élève pourra vivre avec les humains;
Dans leur société pratiquer l'art de plaire;
Des usages reçus savoir le formulaire;
Et, sans être un pédant de mœurs ni de savoir,
Se montrer comme il faut, enfin se faire voir.

ARISTE.

Je ne conteste point l'espoir de votre élève;
Je vous rends bien justice; et, pour peu que j'achève,

Vous verrez que je suis très d'accord avec vous,
Et que vous avez tort de vous mettre en courroux.
Votre élève, en effet, sera ce que vous dites.
Exempt de ces travers, de ces vertus maudites,
Que le monde agréable abhorre avec raison :
Ses dons seront meilleurs, et sans comparaison.
Trop de fierté dans l'âme est le fait d'un sauvage :
Il aura de l'orgueil ; cela sied davantage.
La vulgaire bonté n'est qu'un poids importun :
Il sera méprisant ; cela sort du commun.
La liberté pour lui ne seroit qu'une entrave :
Ses délices seront d'être un brillant esclave.
Des élans du génie il fera peu de cas ;
Mais il dira des riens qui seront délicats.
Il sera sans vigueur ; mais il aura des grâces.
Nul feu, nul sentiment, mais d'aimables grimaces.
Il sera faux, mais doux ; louangeur, mais loué ;
Perfide, mais adroit ; méchant, mais enjoué.
Il sera donc parfait, si je sais bien le prendre.
Plus de bruit : vous voyez qu'il n'est que de s'entendre.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE, *hors de lui.*

Est-on plus insolent?

LUCRÈCE.

Pourquoi lui parlez-vous?
On porte aux gens qu'on hait secrètement ses coups ;
Mais point de démêlé. S'il faut qu'on les rencontre,
Alors jamais à nu notre âme ne se montre,

Et l'on ne jouit pas avant le temps prescrit.
Vous venez d'être ici dupe de votre esprit.
Le plus fort est toujours celui qui dissimule.

TIMANTE, *méchamment.*

J'ai tort.

LUCRÈCE.

Madame vient; allez donc chercher Jule.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

ARAMINTE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

DÉJA? votre toilette a duré peu de temps.
Vous êtes à ravir! vous n'avez pas vingt ans.
Ah!...

ARAMINTE.

Me trouves-tu bien?

LUCRÈCE.

Je vous trouve divine,
Le teint plein de fraîcheur et l'œillade assassine.

ARAMINTE.

J'ai fait l'essai de l'eau.

LUCRÈCE.

De mon eau de miélat?
Je ne m'étonne plus aussi de tant d'éclat.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, ALEXIS, LUCRÈCE.

ALEXIS, *embrassant Araminte.*

Bon jour! bon jour, maman! Et vous et votre fête,
J'ai toute la nuit eu ces deux objets en tête ;
Oh! bien toute la nuit, car je n'ai pas dormi.
Voici votre bouquet.

ARAMINTE, *embrassant son fils et recevant le bouquet.*

C'est fort bien, mon ami.
Je vous suis obligée.

LUCRÈCE.

Est-ce là la merveille
Qui dès le grand matin vous pousse et vous éveille?
Voilà donc ce bouquet fameux?

ALEXIS.

Il est joli;
Qu'en dites-vous, Lucrèce?

LUCRÈCE.

Il faut être poli.
Je le trouve charmant

ALEXIS.

Vous avez l'air de rire.
Mon bouquet est très beau; maman peut vous le dire.
C'est de la perce-neige, admirable en couleur,
Une vraie hyacinthe, une charmante fleur :
La première surtout qu'on trouve à la campagne.
Elle plaît, car toujours le beau temps l'accompagne.
N'est-il pas vrai, maman, que cette fleur vous plaît?

ARAMINTE.

Beaucoup, mon fils, beaucoup. Mais c'est fort mal, fort laid,
D'aller courir les champs quand le froid est extrême,

ALEXIS.

Il me falloit des fleurs et les cueillir moi-même.

LUCRÈCE.

Voici votre cousin qui s'approche à son tour.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, ALEXIS, LUCRÈCE; JULES, *portant un beau bouquet de fleurs artificielles;* TIMANTE.

LUCRÈCE.

O comme il est gentil, galant! c'est un Amour.
Asseyez-vous, madame.

TIMANTE.

Abordez votre tante.
Allons, le geste libre et la voix éclatante.

JULES, *avec toute l'affectation ordinaire aux enfants que l'on a dressés à la déclamation, et la voix de deux tons au dessus de l'unisson de l'enfance.*

Pour célébrer le plus beau jour,
Et de Paphos la déesse adorable,
Porté sur l'aile de l'Amour,
Mon cœur, pour vous faire sa cour,
Vient vous raconter une fable.

La Rose et le Ruban.

Riche de ses boutons tout fraîchement venus,
La Rose, un jour, eut l'envie
De venir passer sa vie
Sur l'aimable sein de Vénus.
Là je verrai, disoit-elle, les Grâces,
Les Ris, les Jeux qui marchent sur ses traces.
Alors, s'adressant au Ruban :

De tes doux nœuds serre-moi, lui dit-elle,
Et conduis-moi vers la plus belle.

ci l'enfant change le ton doucereux et sentimental qu'on l'a instruit à prendre.)

Si l'Amour sourit à mon plan,
Bientôt, envoyé par l'Aurore,
Viendra, je crois, mon frère le Zéphyr,
A la déesse que j'adore,
Porter le souffle du désir;
Puis des guirlandes du plaisir,
Nous enlacer toutes les deux encore.

lutre changement de ton, plus marqué que le précédent.)

Ce bouquet-ci confirmera
Ce que ma fable a pu vous dire.
C'est le sentiment qui m'inspire;
C'est Vénus qui me sourira.

LUCRÈCE.

avo! Jules, bravo!

JULES, *à Timante.*

Là, je n'ai pas manqué!

ARAMINTE, *embrassant Jules avec ivresse.*

ıcrèce, il est charmant!

LUCRÈCE.

Sage, bien appliqué.

ARAMINTE.

oyez-vous, Alexis? le cousin vous fait honte.
a de moins que vous près d'un an, de bon compte:
ous ne m'avez jamais rien dit comme cela.

LUCRÈCE.

h! ce n'est pas à lui que ce reproche-là

Doit s'adresser, madame ; Alexis est docile :
S'il étoit mieux instruit, il seroit plus habile.
Laissons cela, d'ailleurs, et voyons les cadeaux.

(Elle remet les cadeaux à Araminte, et déploie un paquet qui renferme un petit volume précieux.)

ARAMINTE.

Jules, vous m'avez dit des vers qui sont fort beaux,
Une fable : et voici celles de *La Fontaine*,
Dont je vous fais présent.

LUCRÈCE, *à Jules.*

Monsieur, prenez la peine
De regarder ce livre. Eh bien ! est-ce un trésor?
Les coins et les crochets, la garniture d'or !
Ayez-en bien du soin.

JULES.

Bien obligé, ma tante.

ARAMINTE.

Mon fils, quoique de vous je sois fort peu contente,
Voilà, pour votre part, un cornet de bonbons.

(Alexis reçoit tristement les bonbons, que Jules convoite de l'œil.)

LUCRÈCE.

Venez vous amuser, mes bons amis, allons.

(Elle les emmène.)

SCÈNE IX.

ARAMINTE, TIMANTE.

ARAMINTE.

TIMANTE, votre fable est belle et délicate ;
Et je n'ose en parler, tant son style me flatte.

TIMANTE.

Enchanté qu'elle ait pu vous plaire et vous toucher.

ARAMINTE.

Malgré le voile adroit qui sembloit vous cacher,
J'ai reconnu vos soins.

TIMANTE.

Oh ! bon : plaisanterie !

ARAMINTE.

J'ai compris en entier toute l'allégorie ;
Et, sans être Vénus, on éprouve un désir
De voir autour de soi paroître le Zéphyr.

TIMANTE, *grimaçant le badinage.*

Oui, vous m'avez compris.

ARAMINTE.

Qu'en dites-vous, Timante?
Au reste, je le dis ; cette fable charmante,
Et le stupide état où mon fils s'est montré,
Me décideroient fort à le voir délivré
De son plat pédagogue, ennuyeux, inutile ;
Et qui, je le vois bien, n'est qu'un franc imbécile.

TIMANTE.

Votre coup-d'œil est sûr, et je n'ajoute rien.

ARAMINTE, *minaudant.*

Vous m'avez proposé votre frère : fort bien...
Je crois à ses talents ainsi qu'à ses lumières!..

TIMANTE

Avant qu'il soit un mois, de ton et de manières,
Grâce à de nouveaux soins, Alexis changera ;
Et ces soins, avec vous, on les partagera.
Quand on vante son frère, on paroît ridicule.

ARAMINTE.

Pourquoi? c'est d'un bon cœur.

TIMANTE.

Mais, je ne dissimule
En aucune façon. C'est pure vérité :
J'en ai moins dit de lui qu'il n'en a mérité.

ARAMINTE.

Je le crois. Mais un point m'arrête et m'embarrasse.

TIMANTE.

Quoi, madame?

ARAMINTE.

Son âge. Il a... Combien, de grâce,
M'avez-vous dit?

TIMANTE.

Trente ans.

ARAMINTE.

Vous ajoutiez aussi...

TIMANTE.

Je n'ai fait son portrait guère qu'en raccourci...

ARAMINTE.

Qu'il étoit assez bien de taille et de figure :
Ces qualités toujours sont d'un très bon augure.
Mais jeune! si bien fait! n'est-ce pas un danger?
Je craindrois, pour mon fils, un précepteur léger,
Inconstant dans ses goûts, évaporé, frivole...

TIMANTE.

Quand on fut malheureux, cette fièvre s'envole.
Oui, madame, au hasard de paroître indiscret,
Et puisqu'il faut tout dire, apprenez son secret.
Il aima; mais aima comme on n'aime plus guère!
Et le choix d'un jeune homme est moins bon que sincère.
Il fut trahi. « Trahi, dit-il, par un objet
« De vingt ans, tout au plus! et sans aucun sujet.

« Allons ; plus de lien : ce sexe est né volage. »
Il a tenu parole : et si son cœur s'engage,
C'est par un choix sensé qu'il reprendra des fers.
Vous n'imaginez pas les maux qu'il a soufferts !

ARAMINTE.

O le pauvre garçon ! son état m'intéresse.

TIMANTE.

Jugez, par ce trait seul, du fond de sa sagesse,
Et si pour le futile il peut avoir des yeux.
Il a l'esprit ardent, mais le cœur sérieux.

ARAMINTE.

C'est le premier des biens qu'une tête sensée.

SCÈNE X.

ARAMINTE, TIMANTE, DAMIS.

DAMIS.

Je viens pour vous parler d'une affaire pressée,
Ma sœur; je vous demande un moment d'entretien,
Tête-à-tête; après quoi je m'en vais.
(Voyant que Timante salue et se retire.)
C'est fort bien.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, DAMIS.

ARAMINTE.

Eh bien ! qu'est-ce, Damis?

DAMIS.

Connoissez-vous Ariste?

ARAMINTE.

Pourquoi cette demande? Oui : c'est un homme triste,
Un sauvage, un hibou ; que l'on ne voit...

DAMIS.

Fort bien.
Ce que vous chantez là ne dit, ne prouve rien.
Connoissez-vous Ariste, encore un coup, madame?

ARAMINTE.

De telles questions...

DAMIS.

Connoissez-vous son âme,
Ses principes, ses mœurs, ses vertus, son esprit,
Ce qu'il dit, pense, fait et tout ce qu'il écrit?
Non, non : je vous dis non : criant à pleine tête;
Vous n'en connoissez rien : vous êtes une bête.

ARAMINTE.

Qu'est-ce à dire, mon frère?..

DAMIS.

Écoutez-moi, ma sœur;
Je file encor le câble; et j'y vais en douceur :
Mais, corbleu! gardez-vous de me mettre en colère!
Je demeure d'accord qu'Ariste, pour vous plaire,
N'aura pas tous les jours croisé votre chemin,
Pour vous trouver charmante et vous baiser la main :
Mais considérez donc, ma sœur, ma très aînée,
Ma folle, ma très folle et ma très surannée,
Dussé-je vous fâcher, mais la chose est ainsi,
Que ce n'est pas pour vous que cet homme est ici;
Mais bien pour votre fils, pour mon neveu, que j'aime...

ARAMINTE.

Comment donc? m'insulter!..

DAMIS.

Mon sang-froid est extrême,
Ma sœur, et bien à tort vous vous fâchez souvent.
Si je forçois de voile, ainsi que j'ai bon vent,

Je pourrois, sans effort, vous en dire bien d'autres.
Par exemple, ma sœur, quels travers sont les vôtres?
Vous dirois-je; et pourquoi se fait-il, s'il vous plaît,
Que, dans votre maison, il n'est point de valet,
Sans doute, de vos airs méprisable copiste,
Qui ne se fasse un jeu de narguer mon Ariste?
N'avez-vous pas de honte? et seriez-vous aussi
De ces mauvais parents, d'un esprit rétréci,
Qui comme un serviteur traitent sans conséquence
Le respectable ami qui cultive l'enfance
De leur fils, sous leurs yeux, au sein de leur maison;
Qui remplit leur devoir; qui, pour cette raison,
Et par le prix sacré de cette nourriture,
Est plus méritant qu'eux aux yeux de la nature?
Ariste a tous les droits de la paternité.
Mépriser un tel homme, est une indignité,
Un excès punissable, une horreur, un scandale.
Où sont-ils ces valets? qu'on leur donne la cale;
Le boulet aux deux pieds; à la mer ces coquins,
Et qu'ils aillent servir de pâture aux requins.
Corbleu! vous allez voir de quoi je suis capable!

ARAMINTE.

Êtes-vous fou, mon frère? Oh! quel bruit effroyable!
Laissez-moi... que je fuie un tel emportement.

(Elle s'enfuit.)

DAMIS.

Fuyez vous embosser dans votre appartement:
Vous n'échapperez pas; vous aurez la bordée.
Allez...

SCÈNE XII.

DAMIS, ALEXIS.

ALEXIS, *courant après son oncle, qu'il retient par son habit.*

C'EST vous, mon oncle? Oh! j'en avois l'idée.
Eh! vite, embrassez-moi.

DAMIS.

Te voila, mon garçon?
Oui, baise-moi, bien fort. Je te quitte...

ALEXIS.

Chanson.
Restez encore un peu, que je vous parle.

DAMIS.

Laisse;
Nous nous verrons tantôt.

ALEXIS.

Un moment, rien ne presse.

DAMIS.

Eh si! je suis pressé.

ALEXIS.

Je le suis plus que vous.

DAMIS.

Ce petit coquin-là va me mettre en courroux.

ALEXIS.

Tenez, vous savez bien qu'un jour vous me promîtes
Quelque chose... de beau, suivant ce que vous dites;

[redacted]

Vous ne voulûtes pas alors me mettre au fait :
Dites-moi maintenant, mon oncle, ce que c'est,
Et je vous laisse aller.

DAMIS.

O le petit espiègle!
Eh bien! c'est un cheval.

ALEXIS.

Un cheval!

DAMIS.

Bien en règle.

ALEXIS.

Et pas de bois? vivant?

DAMIS.

Et qui galopera.

ALEXIS.

Que je vous baise, donc!

(Damis s'évade à la faveur de la joie d'Alexis; celui-ci contrefait alors le galop du cheval, et parcourt la scène. Damis suit sa sœur.)

Patatra!... patatra!...

SCÈNE XIII.

ALEXIS, JULES.

JULES.

Comme tu cours tout seul! quelle mouche te pique?

ALEXIS, *transporté.*

Jules, je vais avoir un cheval magnifique!
Un cheval véritable! un superbe animal!

JULES.

Tu sais donc, mon cousin, te tenir à cheval?

ALEXIS.

Comment! si je le sais? dans la grande prairie,
Déja cinq à six fois, jusqu'à la laiterie,
A cheval j'ai couru : même d'un pistolet,
En courant, j'ai tiré sur le blanc, s'il vous plaît :
Pan! pan!

JULES.

Un pistolet? mais un pistolet tue.
Et tu n'avois pas peur?

ALEXIS.

Pas plus qu'une statue
Je ne bouge, cousin, quand le coup part. Moi, peur?

JULES.

Je ne m'y fierois pas, car c'est un attrapeur.

ALEXIS.

Qu'il me tarde d'avoir mon cheval! qu'il me tarde!

JULES.

Voilà bien des présents, au moins, quand j'y regarde :
Un superbe cheval!... ce matin des bonbons!...

ALEXIS

Des bonbons? belle chose!

JULES.

Et, dis-moi, sont-ils bons?

ALEXIS.

Le cornet est encor tout entier dans ma poche :
Je n'en ai pas goûté seulement. C'est reproche,
Et non pas un cadeau, cela : je l'ai senti.
Pour toi, c'est différent.

JULES.

Mon livre est bien gentil!

ALEXIS.

Fais-le moi voir.

JULES.

Écoute, Alexis :... sans rien dire,
Veux-tu changer?

ALEXIS.

Changer? pour tout de bon?

JULES.

Sans rire.
Donne-moi ton cornet, et mon livre est à toi :
Veux-tu?

ALEXIS, *donnant les bonbons à Jules.*

Si je le veux? oui, vraiment, je le croi!
Tiens, voilà les bonbons.

JULES *donne à Alexis le livre qu'il a reçu de sa tante : il doit être enveloppé d'une feuille de papier écrit, de manière qu'il faille défaire le paquet pour lire le livre.*

Voilà mon livre.

ALEXIS, *ivre de joie.*

Donne.

JULES.

Mets-le dans ta poche.

ALEXIS, *mettant le livre dans sa poche avec transport.*

Oui.

JULES.

Ne le montre à personne.

ALEXIS.

Non, non.

JULES.

Cache-le bien, au moins.

ALEXIS.

Certainement.

JULES.

Vois-tu, c'est qu'on diroit que je suis un gourmand.

(Ils sortent joyeux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et Jules en entamant les bonbons.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LUCRÈCE, *seule.*

Cette humeur d'Araminte est extraordinaire.
Elle, avec moi, toujours facile et débonnaire,
D'où vient son air discret, ce regard sérieux
Que je n'avois jamais aperçu dans ses yeux?
Que veut dire ceci? Damis a fait tapage.
Notre Ariste a porté quelque plainte, je gage,
A ce cher protecteur; et lui, peu courtisan,
Aura traité sa sœur comme il traite un forban.
Je n'en suis pas fâchée; il faut une rupture.
Seroit-ce ce débat? seroit-ce la nature,
Qu'on auroit fait jouer, qui lui trouble l'esprit?
Non, ce n'est pas cela : car le frère l'aigrit.
La nature, après tout, ne lui fait nul reproche.
Hum!.. Je soupçonne ici quelque anguille sous roche.
Mais ne seroit-ce pas l'imagination
Qui trotte et qui la tient en agitation,
Sur le beau précepteur proposé par Timante?
Le moment décisif approche et la tourmente;
Le frère que l'on craint, l'amant qu'on entrevoit,
Le bonheur qu'on désire, et le bruit qu'on prévoit :
Cette opposition la travaille et la mine...
Oui, oui, voilà le nœud, du moins je l'imagine.

SCÈNE II.

LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE.

Lucrèce?

LUCRÈCE.

Qu'avez-vous?

TIMANTE.

Oh! nous sommes perdus

LUCRÈCE.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMANTE.

Tous mes sens... confondus...

LUCRÈCE.

Rassurez-vous, allons; au fait, point de mystère.

TIMANTE.

L'écrit de ce matin, cette lettre à mon frère,
Je ne la trouve plus; elle a disparu.

LUCRÈCE.

Ciel!

TIMANTE.

Malheureux!

LUCRÈCE.

Du sang-froid; voilà l'essentiel.
Cette lettre, d'abord, où donc l'aviez-vous mise?

TIMANTE.

Sous le carton en feuille, et c'est là qu'on l'a prise.

LUCRÈCE.

Quel carton?

TIMANTE.

Mais le mien, et dont le tapis vert,
Qui couvre mon bureau, se trouve recouvert;

Et sous lequel toujours on glisse son ouvrage :
Oui, c'est là qu'on a pris cette lettre. J'enrage !

LUCRÈCE.

Vous pesterez demain : est-il temps de crier ?
Avez-vous fait recherche ?...

TIMANTE.

Oui, papier par papier.
Vous pouvez bien juger de mon exactitude,
Par le genre et l'excès de mon inquiétude,
Lorsqu'allant, sans soupçon, cacheter mon paquet,
J'ai trouvé tout à coup que la lettre manquoit.
On l'a prise, vous dis-je.

LUCRÈCE.

Est-il, en votre absence,
Monté quelqu'un chez vous ?

TIMANTE.

Pas plus qu'en ma présence :
Lorsque je suis sorti, j'ai toujours pris ma clef ;
Personne n'est venu, tout vu, tout calculé.
Personne... exceptez-en Jule, et ce ne peut être
Que lui qui m'ait joué ce tour ; ce petit traître !

LUCRÈCE.

Quoi ! vous soupçonnez Jule ?

TIMANTE.

Et pas d'autre que lui.

LUCRÈCE.

Allez-le moi chercher... Non. Il vous auroit fui.
(*Elle sonne.*)
Restez ; et calmez-vous, en attendant qu'il vienne.

SCÈNE III.

LUCRÈCE, TIMANTE, BEAUPRÉ.

LUCRÈCE.

CHERCHEZ Jules, Beaupré; qu'à l'instant on l'amène.
(*Beaupré sort.*)

SCÈNE IV.

LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

PLUS je médite, et moins je devine pourquoi
Cet enfant auroit pu prendre...

TIMANTE.

Que sais-je, moi?
Pour jouer... déranger... pour faire une malice.
C'est un enfant maudit qui me met au supplice,
Qui brouille, brise, rompt tout ce qu'il peut saisir;
Qui se fait du désordre un suprême plaisir.

LUCRÈCE.

Voyons : en supposant qu'il eût pris cette lettre,
Qu'en auroit-il pu faire?

TIMANTE.

Eh ! que sais-je? la mettre...

LUCRÈCE.

Savez-vous, dites-moi, si depuis ce matin
Il a passé céans?

TIMANTE.

Je le crois... Ah, lutin !
Petit sot !... reviens-y... Je promets, si tu l'oses...
A quoi pensez-vous donc?

LUCRÈCE.

Je pense à bien des choses.
Voici Jules. Tâchez, vous qui savez les faits,
De le sonder.

SCÈNE V.

LUCRÈCE, TIMANTE, JULES.

TIMANTE *va prendre Jules par la main, et l'amène en sa présence, avec cette passion et cet air qui veut être imposant, usités par les pédagogues. Jules est fort intrigué, mais déterminé.*

MONSIEUR !... voilà donc les effets
De mes sages leçons et de mes remontrances !
Avez-vous donc sitôt oublié mes défenses ?

JULES.

Comment donc?

TIMANTE.

Est-ce ainsi que vous m'obéissez ?

JULES.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

TIMANTE.

Fi ! monsieur, rougissez.
Je vous ai défendu mille fois, petit diable !
De toucher aux papiers que je mets sur ma table ;
Cependant c'est en vain que je vous l'ai prêché.
M'avez-vous obéi?

JULES.

Je n'en ai pas touché.

TIMANTE.

Comment ! vous ajoutez encore le mensonge?...

JULES.

Qui vous dit que je mens?

TIMANTE.

J'aurois passé l'éponge
Sur le vol du papier : mais mentir devant moi!

JULES.

Je ne mens pas, monsieur; je n'ai rien pris; rien.

TIMANTE.

Quoi!
Sous ce large carton, qui fait le porte-feuille,
Vous n'avez pas pris, vous, un papier? une feuille?

JULES.

Non, je ne l'ai pas prise, et je dois le savoir.

TIMANTE, *se fouillant.*

Ah! menteur effronté! le fouet te fera voir...

JULES, *courant se retrancher derrière Lucrèce.*

Oui? si vous me touchez, j'appellerai ma tante.

TIMANTE, *faisant un pas sur Jules avec colère.*

Petit scélérat!

JULES, *à pleine gorge.*

Ma t...

LUCRÈCE, *mettant sa main sur la bouche de Jules.*

Laissez-le donc, Timante.
Vous avez tort d'agir de la sorte avec lui.
Un garçon raisonnable, et si sage aujourd'hui;
Qui nous a récité sa fable comme un ange;
Le fouetter! ah que non! le cas seroit étrange.

JULES.

Qu'il vienne me fouetter! oh! je ne le crains pas.
S'il vient, je lui mordrai les jambes et les bras.

LUCRÈCE, *s'asseyant.*

Paix! paix! viens, mon ami, mon Jules, mon bon-homme!
C'est que tu l'as fâché; je vais te dire comme.
C'est pour le gros mensonge. Écoute, mon chaton,
Tu l'as pris, ce papier, tantôt, sous le carton;
Tu l'a pris, mon ami; ne va pas t'en défendre,
Car c'est moi, vois-tu bien, moi qui te l'ai vu prendre:
Ce n'est pas un grand mal. Quant à ton précepteur,
Il faut lui faire voir que tu n'es pas menteur :
Tu lui vas avouer les choses toutes pures;
Et je te donnerai, moi, de ces confitures,
Si brillantes de sucre, et dont tu fais grand cas;
Heim! pour te faire voir que moi je ne mens pas,
(Elle tire une petite boîte de confitures sèches du tiroir du bureau près duquel elle est assise.)
Tiens, regarde la boîte; et tu l'auras entière,
Si tu veux te montrer bien sage, à ma prière.
Allons, dis-lui bien tout, bien tout de point en point.
(A Timante.)
Vous allez voir, monsieur, que Jules ne ment point.

TIMANTE.

Quand?...

LUCRÈCE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est moi qui l'interroge.
Quand?... quand?... c'étoit tantôt. Avoit-il là l'horloge,
Pour vous dire à quelle heure il l'a pris ce matin,
Le papier? n'est-ce pas?
(Jules, sans parler, fait un signe de tête pour dire oui.[1]*)*
Étoit-il en latin?

---

[1] Il est inutile d'écrire la pantomime et le jeu muet entre Lucrèce et Timante pendant cet interrogatoire; il

JULES.

Je n'en sais rien.

LUCRÈCE.

Comment! tu vois de l'écriture,
Et toi, si curieux, tu n'en fais pas lecture?

JULES.

Non, je ne l'ai pas lu.

LUCRÈCE.

Vous voyez qu'il dit tout.

TIMANTE.

Qu'as-tu fait du papier?... Allons... va jusqu'au bout.
A qui l'as-tu fait voir?

JULES.

A personne.

TIMANTE.

A ta tante?

JULES.

Non.

LUCRÈCE.

Qu'en as-tu donc fait?... Oh! que je suis contente
De lui! Tiens, baise-moi... Parle : qu'en as-tu fait?

JULES, *après une petite pause, et avec plus d'assurance que les précédentes réponses.*

Une petite barque.

LUCRÈCE.

Une barque? parfait!
C'étoit pour s'amuser, et non pas pour mal faire.
Qu'as-tu fait de la barque?... Allons... dis ton affaire,
Dis....

---

est assez sensible, et les acteurs intelligents doivent assez se l'imaginer.

JULES.

Je l'ai fait voguer au jet-d'eau du jardin.

LUCRÈCE.

Étois-tu seul?

JULES.

Oui.

LUCRÈCE.

Puis, enfin?...

JULES.

Et puis, enfin...

La barque s'est noyée.

LUCRÈCE.

Écoute, je te prie :

Ce que tu me dis là, ce n'est point menterie?
C'est la vérité pure?

JULES.

Oui.

LUCRÈCE.

Timante, à présent

Qu'il n'est plus un menteur, je lui fais ce présent;
Je lui donne la boîte; et, puisqu'il est si sage,
Il faut lui pardonner encore davantage,
Et ne jamais parler de ce qui s'est passé,
N'en rien dire à personne; il a tout confessé.
Je l'exige de vous.

TIMANTE.

Vous êtes complaisante...

LUCRÈCE.

A personne, à personne, et surtout à sa tante.

TIMANTE.

Allons, je le promets.

LUCRÈCE.

Souvenez-vous-en bien.
Vois-tu, mon bon ami, que nous n'en dirons rien.
Va, va te divertir.

(Jules sort, et regarde, avec des yeux méchants, son précepteur, à mesure qu'il s'en va. Il entame cependant déja les confitures, et quand il est un peu loin, il fait des grimaces à Timante. Il doit néanmoins aller d'un pas rapide.)

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Avec soin et remarque,
Allez vite au jardin, et repêchez la barque.
(Timante y vole.)

SCÈNE VII.

LUCRÈCE, *seule.*

Nous sommes plus heureux que je ne l'aurois cru.
Oui, l'enfant m'a dit vrai : rien, rien n'aura paru.
Comme une bagatelle, indigne, en apparence,
D'attacher nos regards avec persévérance,
Peut renverser, soudain, à notre œil étonné,
Le plan le plus secret et le mieux combiné!
L'esprit supérieur mène à la réussite :
Mais les minutieux ont aussi leur mérite.
Tout ceci m'avertit qu'il faut se dépêcher,
Et parvenir au but, au hasard de broncher.
La fortune nous rit, mais elle auroit son terme.
Guettons son bon moment, et saisissons-le ferme.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

(En tournant la scène, elle voit entrer Araminte, et s'arrête. Celle-ci descend la scène en réfléchissant.)

(À voix moyenne, en se retirant vers son coin, et reculant ensuite.)

LAISSONS-LA commencer, car des gens soucieux
Toujours le premier mot est un mot précieux.

ARAMINTE.

Le chagrin me poursuit ; ne suis-je pas à plaindre?
Ceux que j'aurois aimés sont ceux qu'il me faut craindre.

LUCRÈCE, *en arrière, à voix moyenne.*

De qui veut-elle donc parler? est-ce de nous?

ARAMINTE.

Un acharnement!...

LUCRÈCE.

C'est de Damis en courroux.

ARAMINTE.

Une fausse tendresse! un intérêt barbare!...

LUCRÈCE, *de même.*

Oh! que dit-elle là?

(Elle prend sa résolution, et s'avance.)

Quelle douleur s'empare
Ainsi de vous, madame? avez-vous?...

ARAMINTE.

Du chagrin.

LUCRÈCE.

Tant pis, il faut le vaincre et prendre un front serein.

D'une ou d'autre façon il faut savoir son sort.
Il est clair que notre âme a bien plus de ressort
Pour supporter le mal, quand on sait qu'il arrive;
Comme, pour le parer, elle est bien plus active.
Attend-on le bonheur? d'avance on en jouit;
A mesure qu'il vient, le cœur se réjouit.
C'est un état charmant, d'une douceur extrême,
Et l'espoir du plaisir vaut le plaisir lui-même.
J'emploirai tous mes soins, tout mon art, ce coup-ci.
Un mêlé dont l'effet m'a toujours réussi;
C'est celui-là... [1] Tenez... soufflez dessus, madame.
(*Araminte souffle sur les cartes.*)
Bon! vous avez, au moins, soufflé du fond de l'âme?

ARAMINTE.

Oh! oui, je t'en réponds.

LUCRÈCE, *assise vis-à-vis d'Araminte, ramasse les cartes, et ensuite les tire avec tout le prestige usité dans cette espèce de charlatanerie trop commune.*

Doucement; car je dois
Aviser que le jeu n'échappe entre mes doigts:
Cela porte malheur, et le sort se débauche.
Fort bien... nous y voilà. Coupez... de la main gauche.
Comment faut-il vous prendre? en trèfle ou bien en cœur?

ARAMINTE.

En cœur, en cœur.

---

[1] Ce mêlé se fait en prenant le jeu de cartes dans sa main, le jeu en dessous: on courbe le jeu entier en demi-cercle dans sa main; et par le moyen de l'élasticité des cartes, en faisant légèrement céder la pointe des doigts, on laisse échapper le jeu, qui vole alors avec vitesse, une carte après l'autre, sur la table où on lance le jeu.

LUCRÈCE.

Allons : en cœur ; c'est le vainqueur.

ARAMINTE.

Comme pour désigner l'ami de la pensée,
Je choisis le valet.

LUCRÈCE.

La mode renversée.
Bien d'autres ont aussi cette habitude-là.
Bruit... nouvelles... caquets...

ARAMINTE, *voyant sortir le valet de cœur, selon les règles de cette cartonomancie, marque de la joie. Sa crédulité se manifeste de même dans le reste de la scène, par le rire, la tristesse, l'indiscrétion ou la colère, etc.*

Le voilà ! le voilà !

LUCRÈCE.

Bon !.. fort bon !.. mais très bon !.. Eh mon dieu ! sur quelle herbe
Avez-vous donc marché ? Le jeu sera superbe.

ARAMINTE.

Ah ! me voilà sortie... Un homme de barreau !..
Valet et sept de trèfle !.. et puis l'as de carreau.

LUCRÈCE.

N'avez-vous pas reçu... quelque avis... ou message ?

ARAMINTE.

Non.

LUCRÈCE.

De lettre... secrète ?.. ou bien...

ARAMINTE.

Pas davantage.

LUCRÈCE.

Ou... de quelque... papier vous auroit-on fait part ?

LUCRÈCE.

En trèfle, près de vous, une femme... elle est bonne :
La voilà bien, qui suit vos pas de bonne foi,
Et qui veille sur vous...

ARAMINTE.

Eh ! mon enfant ! c'est toi.
Tu ne te connois pas?

LUCRÈCE.

Moi, madame?

ARAMINTE, *se levant ivre de joie, et sautant au cou de Lucrèce, qui se lève ensuite.*

Toi-même !
Oui, Lucrèce, c'est toi : je te chéris, je t'aime ;
Et, pour te le prouver, je vais, de bout en bout,
T'ouvrir mon cœur, mon âme, enfin te dire tout ;
Car aussi-bien, avec les cartes, tu devines
Les secrets les plus grands, les choses les plus fines.
Je dois te l'avouer, cet homme de trente ans,
On me l'a proposé depuis assez long-temps,
Pour remplacer Ariste ; et l'offre m'a tentée.
Mais aussi, d'autre part, mon âme est tourmentée.
Je redoute mon frère et le qu'en dira-t-on ;
Car tu n'as pas tout dit : c'est un jeune Caton
Que cet homme, il est vrai, réservé, raisonnable ;
Mais il est beau, bien fait, spirituel, aimable.
Je me faisois scrupule, à ne te rien celer,
Par un semblable choix, d'apprêter à parler.
Je sentois franchement qu'on diroit, dans le monde,
Que sur quelque projet un pareil choix se fonde ;
Qu'un précepteur si jeune a l'air d'un favori,
Qui pourroit, avant peu, devenir un mari.

Propos bien ridicule ! et méchanceté pure !
Car je n'y pense pas, Lucrèce, je t'assure :
C'est l'intérêt d'un fils que je prends, non le mien.
Mais, que veux-tu ? mon cœur s'effarouche d'un rien ;
Et cette anxiété prouve bien, sans réplique,
Que l'on m'accuseroit à tort de politique.
Voilà le vrai motif de mes chagrins secrets.
D'un côté les brocards, de l'autre les regrets :
Qui faut-il, en ceci, que mon cœur satisfasse ?
Ou le monde, ou mon fils ? que faut-il que je fasse ?

LUCRÈCE.

Avant de vous répondre, attendez un moment,
Que je revienne, au moins, de mon étonnement.
Eh bien ! après cela, que l'on dise aux joueuses,
Qu'en leur tirant le sort, les cartes sont menteuses !
J'ai donc tout deviné ?

ARAMINTE.

Mot à mot, mon enfant !

LUCRÈCE.

Çà, de quoi s'agit-il ? votre cœur se défend ?
Je ne vous parle point d'Ariste, ni du frère,
Parce qu'à dire vrai, ce n'est qu'une misère ;
Et que vous n'avez plus qu'à bénir le hasard,
Qui va vous délivrer d'un sot et d'un bavard.
Mais nous avons le monde et le public qui jase :
Eh ! laissez-le parler. D'ailleurs, ceci se gaze
Par la chose elle-même ; et qu'il soit séducteur,
Qu'il soit beau, le jeune homme est toujours précepteur.

ARAMINTE.

Ce n'est que sur ce pied, Lucrèce, qu'il m'occupe.

LUCRÈCE.

Que ce soit sur un autre : eh ! vous êtes trop dupe.

Vraiment! vous allez voir, pour les caquets d'autrui,
Qu'il faudra bonnement se priver d'un appui,
Lorsque, fort à propos, la fortune nous l'offre!
Ce seroit justement l'avare sur son coffre,
Qui, de peur de ruine, hésite d'y toucher.
S'il vous aime, cet homme, irez-vous l'empêcher?...

ARAMINTE, *minaudant.*

Un peu trop lestement de son cœur tu disposes.
Dans les cartes, je crois, tu n'a pas vu ces choses.

LUCRÈCE.

Non, mais je puis les voir dans ce que vous valez :
Le voilà fort à plaindre! Eh bien! si vous voulez,
Je parie avec vous mes gages d'une année,
Qu'il n'échappera pas à cette destinée.
Dès le premier abord, présentez-vous à lui,
Telle que vous voilà, belle comme aujourd'hui,
Et je suis caution qu'il en aura dans l'aile.
Est-ce précisément parce qu'on la voit belle,
Que l'on aime une femme? Eh non! je vous le di;
Non, un homme à trente ans n'est pas un étourdi :
Il sait apprécier les qualités solides.
Pensez-vous que bientôt, avec des yeux avides,
Il ne remarque pas cette grâce de choix,
Que vous avez en tout, jusques au bout des doigts?
Cet esprit qui répand, sous des termes frivoles,
Le charme et la raison dans toutes vos paroles?
De votre douce humeur l'aimable égalité?
Et ce fonds précieux de sensibilité,
Où, pour peu qu'un jeune homme ait l'âme vive et tendre,
Il ne manque jamais, croyez-moi, de se prendre?
Il verra tout cela, notre cher précepteur.

ARAMINTE.

Ce n'est là qu'un roman, mais il est enchanteur;
Et ce qu'avec plaisir j'y vois de bon service,
C'est que tu sais m'aimer et me rendre justice.

LUCRÈCE.

[Si je vous aime! moi! N'est-il pas bien aisé,
Dans ce même projet dont nous avons causé,
De s'en apercevoir? Sur votre long veuvage,
Calculant son crédit, fondant son avantage,
A ma place toute autre auroit fait ses efforts
Pour noircir un jeune homme et le tenir dehors;
Mais ce n'est pas ainsi que je conduis ma barque.

ARAMINTE.

A te dire le vrai, j'en ai fait la remarque.]

LUCRÈCE.

Oui, je vous aime trop pour ne pas seconder
Votre cœur et le sort qui veut vous accorder
La fin de votre ennui, par le départ d'Ariste;
Par l'absence d'un frère, une paix qui subsiste;
Et par un choix nouveau, le bonheur d'Alexis:
Car ce n'est, après tout, que de votre cher fils,
Madame, qu'il s'agit.

ARAMINTE, *vivement.*

Oui, c'est ma grande affaire.
Sur un doux avenir on aime à satisfaire
Sa curiosité; mais cela n'est pas clair:
Et ce ne sont souvent que des rêves en l'air.

LUCRÈCE.

Il n'est pas défendu de battre la campagne.
On ne fait pas la guerre aux châteaux en Espagne.
Le temps amène tout; mais on est averti.
Vous voilà décidée : il faut prendre un parti.

ARAMINTE.

Que faire?

LUCRÈCE.

Renvoyer Ariste tout à l'heure.

ARAMINTE.

Lucrèce, sur-le-champ?

LUCRÈCE.

Voulez-vous qu'il demeure?

ARAMINTE.

Que le ciel m'en préserve!

LUCRÈCE.

Eh bien! forcez la main :
Profitez de ce jour; c'est vendredi demain.

ARAMINTE.

Juste ciel! dès ce soir qu'il s'en aille bien vite.

LUCRÈCE.

Deux lignes de bonne encre, et vous en voilà quitte.

(Elle va écrire elle-même au bureau, et prononce le billet lentement et à haute voix.)

« Des raisons puissantes, monsieur, me forcent à « confier à une autre personne que vous l'éducation de « mon fils; vous êtes, aujourd'hui même, libre de vous « retirer avec l'assurance de ma parfaite estime. »

Signez cela, madame, et commencez à voir
Qu'on a de la vigueur quand on veut en avoir;
Qu'une femme qui cède est toujours affligée.
Avouez qu'à présent vous voilà soulagée?

ARAMINTE.

Oui, je suis satisfaite, et c'étoit trop foiblir.

LUCRÈCE.

Et ne voyez-vous pas votre espoir s'embellir?

ARAMINTE.

Il est vrai, je m'y livre avec plus d'assurance.

LUCRÈCE.

Je vais faire passer, sans autre conférence,
Le congé très succinct à notre loup-garou,
Pour qu'il parte à l'instant, et regagne son trou.

ARAMINTE.

Fais comme tu voudras; mais reviens, je te prie,
Me trouver dans ma chambre.

LUCRÈCE.

Oui, quelque jaserie?

ARAMINTE.

Non, non, chose importante, et que je t'apprendrai.
Je ne t'ai pas tout dit.

LUCRÈCE.

Oui-da, je reviendrai.
Peut-on ne pas aimer, madame, à vous entendre,
Vous qui parlez si bien, et d'une voix si tendre?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Mais votre avoir suffit pour vous passer des autres.
Quand on a des talents d'ailleurs tels que les vôtres,
On a cet avantage impérissable et beau,
De porter sa fortune au fond de son cerveau;
Et d'en pouvoir offrir, selon les conjonctures,
Le bilan glorieux jusqu'aux races futures.

ARISTE.

Tant d'estime est touchante et douce à recueillir;
Mais votre opinion ne peut m'enorgueillir :
Je ne m'en attribue, ou bien je n'en réclame,
Que ce qui peut tenir à la fierté de l'âme.
Oui, certes, je pourrai le dire avec orgueil,
Seul je me suis suffi de l'enfance au cercueil.
Mais s'agit-il ici de biens, ni de fortune?
Il s'agit d'Alexis.

CHRISALDE.

Quoi! sans raison aucune,
Et sans autre propos, ou brusque, ou préparé,
D'avec ce cher enfant on vous a séparé?
Qu'en ce moment, sans doute, il a versé de larmes!

ARISTE.

On a craint que ses pleurs ne m'offrissent des armes :
On n'a donc pas manqué, jusqu'après mon départ,
De l'éloigner de moi, de le garder à part,
Et de mettre le comble à tant d'ingratitude,
En se faisant un jeu de mon inquiétude.

CHRISALDE.

Quoi! vous êtes parti sans le voir?

ARISTE.

Sans le voir.

CHRISALDE.

Que va-t-il devenir, quand il va tout savoir?

ARISTE.

Vous imaginez bien, par ce préliminaire,
Que ceux qui l'ont soustrait ont la marche ordinaire;
L'imposture, à coup sûr, ne leur manquera pas :
Dans tel ou tel endroit j'aurai porté mes pas;
Demain je reviendrai; demain, autre mensonge :
De jour en jour ainsi son erreur se prolonge.
Confiant comme il est, il ne faut pas user
De tant de ruse et d'art, mon cher, pour l'abuser.

CHRISALDE.

O le pauvre innocent!.. les autres, quelles âmes!
Comment se permet-on ces procédés infâmes?

ARISTE.

Je ne vous parle point des affronts dégoûtants
Que l'on a cru me faire à travers tout le temps
Qu'a duré mon départ, pour le hâter, sans doute;
Des mauvais quolibets parsemés sur ma route;
Des mines, des rébus : oui, j'ai vu tout cela,
Mais sans émotion; ma douleur étoit là.

CHRISALDE.

Quel ramas de pervers! Si vous m'en voulez croire,
Vous bannirez ces gens loin de votre mémoire,
Eux tous et leur maison; vous n'y penserez plus.

ARISTE.

Distinguons, mon ami : j'ai jugé superflus
Des efforts, des délais, toute objection forte,
Pour suspendre l'effet d'un congé de la sorte;
J'ai cru de la raison et de ma dignité
De ne point éluder la juste autorité
D'une mère qui croit très bien faire, peut-être;
Et je suis donc sorti. Mais je ne suis pas maître

D'abandonner ainsi l'âme, le cœur, l'esprit,
Le corps, la destinée enfin qui me sourit,
D'un enfant enchanteur, de si belle espérance,
Et que dépraveroient le vice et l'ignorance.

CHRISALDE.

Je ne vous comprends point... Comment! vous prétendez...

ARISTE.

Damis me reste encore, et mes vœux sont fondés.
Tout en vous attendant ici, je viens d'écrire.
Damis, en ce moment, est peut-être à me lire :
Il ouvrira les yeux de sa sœur dans l'instant.

CHRISALDE.

Mais je l'ai vu tantôt; pourquoi tardoit-il tant?

ARISTE.

Sept ans entiers de soins n'auront pas ce salaire.
Alexis reviendra sous ma main tutélaire.

CHRISALDE.

Mais vous n'y pensez pas, mon brave et cher ami,
Ou, jusqu'à ce moment, je n'ai vu qu'à demi.
Quoi! malgré tant d'horreurs lors de votre retraite,
Et l'indigne façon dont je vois qu'on vous traite;
Après tous les mépris évidents et complets
De toute une maison, tant maîtres que valets,
D'y remettre les pieds il vous reste l'envie!
Plutôt que d'y rentrer, moi, je perdrois la vie;
Et je tiendrois mon rang, pour les bien avertir
Que l'on sent ce qu'on vaut, s'ils n'ont pu le sentir.

ARISTE.

Chrisalde, je le sais, nos mœurs et nos usages
Permettent cet orgueil aux hommes les plus sages :
Un mauvais traitement engage leur honneur;
Et l'amour-propre alors, habile raisonneur,

Avec joie établit, comme règle commune,
Que le prix d'un affront doit être la rancune.]
Je n'examine pas si c'est un préjugé;
Si mon premier devoir me crioit : « Sois vengé, »
Ma haine auroit beau jeu dans cette brouillerie;
Mais je ne la sens point, et mon devoir me crie :
« Sauve, sauve Alexis d'un désastre complet. »
Et que me fait, à moi, la morgue d'un valet?
Est-il un sentiment que pour lui je possède,
Si ce n'est la pitié pour un mal sans remède?
De quel ressentiment armerai-je mon cœur
Contre une mère foible, en proie à son erreur,
Qui, de très bonne foi, cherchant les meilleurs maîtres
Pour donner à son fils des notions champêtres,
Veut qu'on lui fasse voir, par des moyens aisés,
Des troupeaux de carton et des pâtres frisés?
Prétendre me venger seroit une chimère :
Punirai-je Alexis des erreurs de sa mère?

CHRISALDE.

Non pas, certes, l'enfant; mais la mère, très fort.
Ariste, à vous entendre, on diroit que j'ai tort;
Mais je vois votre outrage; il m'indigne, il m'accable.
Je vous le dis, je suis rancuneux comme un diable,
Et vous en penserez tout ce qu'il vous plaira;
Mais je tiendrois rigueur. L'enfant en pâtira :
C'est un malheur pour lui; mais tant pis pour la mère :
Sa douleur, quelque jour, en sera plus amère.
Du reste, vous aurez perdu sept ans de soins :
Voilà tout, et peut-être un bon sujet de moins.

ARISTE.

Un bon sujet de moins! Que venez-vous de dire!
Pour vous désabuser, ce mot seul doit suffire.

Seroit-ce donc si peu qu'un bon sujet de moins?
De leur grand nombre, ami, vos yeux sont-ils témoins?
Ces hommes précieux, véritablement hommes,
Les voit-on fourmiller dans le siècle où nous sommes?
Dans le besoin pressant, où s'en trouve l'État,
Savez-vous ce qu'un homme, un seul, est en état
D'y produire de bien, quand la bonne culture
A versé dans son cœur l'amour de la nature?
Oh! comment en tracer l'effet avantageux!
(Il prend Chrisalde par la main, et, par son air, sa chaleur, son attitude, appelle sa forte attention.)
Pour n'y vivre que d'herbe ou d'insectes fangeux,
Supposez-vous jeté dans une île déserte,
Quand vous venez à faire, un jour, la découverte,
Dans la poche ou les plis de votre vêtement,
D'un grain de blé, d'un seul... O quel ravissement!
Quel espoir tout à coup élargit vos idées!
Que vos plaines déja vous semblent fécondées!
Comme vous abritez, dans le creux de la main,
Ce trésor qui pourroit suffire au genre humain!
Avec quel saint amour vous préparez la terre,
A qui vous confiez ce germe salutaire!
Comme vous épiez, sur le sol accroupi,
Sa pointe de verdure où doit naître l'épi!
Avec quels soins prudents, quand son tuyau s'élève,
D'une eau pure et de sel vous nourrissez sa sève!
Comme à tous ses progrès, attentif et présent,
Vous écartez de lui tout voisin malfaisant!
L'épi mûrit enfin; et ce seul grain fertile,
De ses nombreux enfants couvre bientôt votre île.
Instruit par la nature et par la vérité,
Tel croissoit Alexis pour la postérité.

CHRISALDE.

Ma foi! que voulez-vous, mon cher, que je réponde?
Je vous donne raison, ainsi que tout le monde...



SCÈNE III.

ARISTE, CHRISALDE, JACQUETTE.

JACQUETTE.

Près du feu, mon soupé, bien chaud et recouvert,
Se repose un moment. J'ai dressé le couvert
Dans le petit salon, où le poêle se hâte;
Vous serez là, tous deux, comme des coqs en pâte.
Donnez-vous patience encor quelques instants,
Que l'on ait apporté des choses que j'attends.

CHRISALDE.

Faites votre ménage, on attendra, ma vieille.

JACQUETTE, *hargneuse.*

Ma vieille! je n'ai plus que ce mot dans l'oreille.
Vieille! pourquoi vouloir me donner ce renom?
Vieille n'est, après tout, mon âge ni mon nom.

CHRISALDE.

Eh bien! ma jeune, allez, et point de fâcherie.

JACQUETTE.

Et vous-même, êtes-vous bien jeune, je vous prie?
Eh mon dieu! que de gens nomment les autres vieux,
Pour déguiser leur âge, et n'en valent pas mieux!
(*On sonne.*)

CHRISALDE.

Qui sonne ainsi? Jacquette, allez voir à la porte.

JACQUETTE.

Bon! je sais ce que c'est, et ce que l'on m'apporte.

(On sonne plus fort.)

Allez vous mettre à table, il est temps. Que de bruit !

(Elle va ouvrir.)

CHRISALDE.

Venez, il faut songer à bien passer la nuit,
Et ne pas se livrer à la mélancolie.

(Il prend Ariste par la main pour l'emmener, et lui fait tourner la scène.)

JACQUETTE, *en dehors et très haut.*

Sans doute, il est ici : quel feu ! quelle folie !

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRISALDE, JACQUETTE, ALEXIS.

ALEXIS, *accourant dans les bras d'Ariste.*

Ah ! mon ami, c'est vous !

ARISTE.

Alexis !

ALEXIS.

Je vous vois !
Je ne vous quitte plus, mon ami, cette fois.
Mais embrassez-moi donc bien fort.

ARISTE.

Enfant aimable !

CHRISALDE.

Et moi donc ?

ALEXIS, *embrassant Chrisalde.*

Vous aussi, Chrisalde... Misérable !
J'ai bien cru que jamais je ne pourrois trouver
La rue et la maison.

ARISTE.

Je vous vois arriver,

J'y reconnois l'effet d'une amitié bien vive :
Mais au moins dites-moi comment la chose arrive.

ALEXIS.

Comment? la chose est bien facile à concevoir.
J'étois déja resté trois heures sans vous voir,
Quand je suis remonté. Je vous cherche ; personne.
Où donc est mon ami?... Je cours... je questionne...
L'un me dit : « Je ne sais ; » l'autre : « Il va revenir. »
Lucrèce, qui vouloit en bas me retenir,
M'a dit que vous étiez parti pour la campagne,
Pour aller me chercher ce beau cheval d'Espagne,
Que mon oncle Damis m'a promis ce matin.
Pourquoi partir sans moi? Mais voici qu'Augustin...
Vous savez, mon ami, ce bon vieux domestique,
Et que vous aimez tant, qui parle de musique,
Dont les autres, toujours, se moquent méchamment ;
Augustin, je le vois : c'est qu'il pleuroit, vraiment.
Je lui parle de vous ; et ce pauvre bon-homme
M'a dit comment la chose étoit venue, et comme
Vous étiez renvoyé pour toujours, pour toujours ;
Que je ne vous verrois jamais plus de mes jours.

(Il pleure à chaudes larmes.)

ARISTE.

Alexis !

CHRISALDE.

Tu le vois ; ne pleure pas, mon ange.

JACQUETTE.

Mon dieu ! le brave enfant ! quel esprit ! c'est étrange !

ALEXIS.

Jugez de mon chagrin de me trouver sans vous.
Je vais prier maman et Lucrèce, enfin tous ;

Personne ne m'écoute; et maman et Lucrèce,
Et puis Timante aussi disent que rien ne presse.
Eh bien! que fais-je alors? Je m'imaginois bien
Que vous seriez ici : je m'échappe, et je vien.
Je savois la maison et le nom de la rue,
Et me voilà courant. Mais la nuit est venue;
Je me suis égaré; mon chemin s'effaçoit;
Je m'en informois bien au monde qui passoit :
L'un me disoit à gauche, et puis un autre à droite...

JACQUETTE.

Il doit être abîmé; le voyez-vous tout moite?

ALEXIS, *avec gaîté, et joyeux de ce qu'il va dire.*

Écoutez, écoutez; comme, plus je marchois,
Moins je trouvois la rue et ce que je cherchois,
Je me suis avisé d'une bien bonne chose;
Si je vous ai trouvé, ma boussole en est cause.

(*Il tire sa boussole.*)

Ma boussole aujourd'hui m'a conduit à ravir.
Nous trouvâmes au champ comme il faut s'en servir.
Ma boussole, ce soir, m'est venue à l'idée :
Vous allez voir comment ma marche s'est guidée.
Maman loge au midi; Chrisalde, juste au nord,
Aux deux bouts de Paris. Bien, je pose d'abord,
Sur le bout d'une borne, au premier réverbère,
Ma boussole qui tourne : et voyez ma colère;
C'étoit tout au rebours que s'adressoient mes pas :
Chrisalde loge ici; moi, j'allois par là-bas.
Je change de chemin. De ruelle en ruelle,
Je consulte l'aiguille, et je vais droit comme elle;
Si bien qu'en cette rue, enfin, je suis venu :
Au bout de quatre pas je me suis reconnu;

J'ai découvert bientôt cette maison sans peine,
Et je suis arrivé, mon ami, hors d'haleine.

CHRISALDE.

Quel enfant! Alexis, mon ange, mon bijou!
Que je t'embrasse! allons, viens me sauter au cou.

JACQUETTE.

Quelle charmante langue!... ah!... ah! c'est un prodige!

ALEXIS, *à Ariste.*

Qu'avez-vous, mon ami? qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Quel mélange de peine et de sentiments doux!

ALEXIS.

A propos, avec moi j'ai pris tous mes bijoux
Pour vous les apporter.

(Il va les poser l'un après l'autre, en vidant ses poches sur une table, de l'autre côté de la scène.)

Les voilà, sans réserve.
Tout ce que je possède est à vous.

CHRISALDE.

Mais j'observe
Votre silence, Ariste, et votre air entrepris :
Comment! de tout cela vous n'êtes pas surpris?
Émerveillé?

ARISTE.

Pourquoi? la nature est si bonne!
Tout ce qu'il fait est simple, et n'a rien qui m'étonne.
Il s'agit maintenant d'autre chose. Alexis!

(Alexis, appelé, finit et quitte la table; il vient à son ami, qui s'assied et le prend près de lui en continuant.)

Oui, nous nous aimons bien.

ALEXIS.

Bien!

ARISTE.

Vos sens sont rassis,
Instruisez-moi d'un fait.

ALEXIS.

De quoi?

ARISTE.

Seule, à cette heure,
Que fait maman?

ALEXIS.

Maman?

ARISTE.

Oui.

ALEXIS.

Je crois qu'elle pleure.

ARISTE.

Et pourquoi pleure-t-elle?

ALEXIS.

A cause, mon ami,
Qu'elle me croit perdu, peut-être.

ARISTE.

J'ai gémi
De me voir loin de vous; beaucoup gémi sans doute.
Je sens ce qu'à maman votre éloignement coûte :
Vous le sentez aussi. Mais je n'ignorois pas
En quel lieu vous étiez, où s'adressoient vos pas;
Et maman n'en sait rien : vous jugez de ses larmes?

ALEXIS.

Oui, mon ami.

ARISTE.

Qui peut terminer ses alarmes?

[redacted]

ALEXIS.

Moi, mon ami.

ARISTE.

Comment?

ALEXIS, *vivement.*

Vous viendrez avec moi,
Si ce soir je retourne à la maison : sans quoi,
Je ne peux me résoudre à m'y laisser conduire.

ARISTE.

Je ne sais qu'en penser. Mais je dois vous instruire
Que, moi, j'aime beaucoup ma bonne mère aussi;
Que si de mon absence elle pleuroit ici,
Et qu'en votre maison, où nous serions ensemble,
Vous me disiez alors, mon ami, qu'il vous semble
Honnête, bon, humain que je reste avec vous,
Plutôt que de venir embrasser les genoux
De ma pauvre maman souffrante et malheureuse,
Je croirois, Alexis, votre amitié trompeuse :
Mais je vous connois trop, pour qu'en un cas pareil
Alexis pût jamais me donner ce conseil.

ALEXIS, *vivement.*

Oh non!

ARISTE.

Vous l'attendez cependant de moi-même!
Alexis, quand je sens à quel point je vous aime,
Il m'est bien douloureux aujourd'hui d'éprouver
(*Il se lève*)
Que vous n'en croyez rien : et c'est me le prouver.

ALEXIS.

Non, non; vous vous trompez, mon ami, je l'assure :
Je crois que vous m'aimez.

ARISTE.

Cette erreur m'est bien dure.

ALEXIS.

Oh! soyez sans courroux.

ARISTE.

Mon cœur en est touché.

ALEXIS.

J'aime mieux être mort que de vous voir fâché.

CHRISALDE, *prenant Alexis.*

Ne l'affligez donc pas, Ariste, je vous prie.
Ne pleure pas, mon fils; c'est par plaisanterie.

ARISTE, *à demi-voix.*

Jacquette, une voiture à l'instant, s'il vous plaît.

JACQUETTE.

(On sonne.)

La place est à deux pas. Ah! voici mon poulet.

(Elle va ouvrir.)

ALEXIS, *suppliant.*

Voulez-vous, mon ami, qu'Alexis vous embrasse?

(Ariste serre Alexis dans ses bras avec attendrissement.)

SCÈNE V.

ARISTE, CHRISALDE, ALEXIS, JACQUETTE, UN COMMISSAIRE, *avec quatre hommes.*

CHRISALDE.

Qu'est-ce donc que ceci? Messieurs, à qui, de grâce,
En voulez-vous?

LE COMMISSAIRE, *à Chrisalde.*

Ariste : est-ce là votre nom?

ARISTE.

C'est le mien. Que faut-il?

[redacted]

LE COMMISSAIRE.

Ah ! c'est le vôtre ? bon !
N'est-ce pas Alexis que cet enfant s'appelle ?

ALEXIS.

Oui, je m'appelle ainsi.

LE COMMISSAIRE.

Je prends sous ma tutelle
Le susdit Alexis, trouvé dans cet endroit,
Pour, après, par mes mains, le rendre à qui de droit.
Et quant à vous, Ariste, il faut me suivre.

CHRISALDE.

Peste !
Tout doucement, monsieur, l'erreur est manifeste.

ALEXIS.

Quoi donc ?

ARISTE.

Vous suivre, moi ? Quelle en est la raison ?

LE COMMISSAIRE.

Enlever un enfant du sein de sa maison,
Pour l'attirer ici ! le tromper ! le séduire !
N'est-ce rien, selon vous ? On a su nous instruire...

ARISTE.

Je n'ai point attiré cet enfant. Je suis prêt...

ALEXIS.

Je suis venu tout seul ; mon ami l'ignoroit.

ARISTE.

Je suis prêt, je vous dis, si vous voulez m'entendre...

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas moi, monsieur, à qui vous devez rendre
Compte de tout ceci. Venez...

ALEXIS.

Où voulez-vous
Mener mon bon ami?

LE COMMISSAIRE.

Là, mon petit, tout doux...

CHRISALDE.

Mais si c'est en prison que vous menez Ariste,
Moi, je le cautionne.

ALEXIS, *épouvanté.*

En prison!

LE COMMISSAIRE.

Je persiste...

ALEXIS, *hors de soi.*

En prison! en prison!!... mon ami!... qu'est ceci?
Non, non, il n'ira pas...

(Il vole vers le secrétaire, prend un pistolet, et venant servir de rempart à Ariste, il met en arrêt le commissaire, le tout en un clin d'œil. Le commissaire et ses gens ont peur.)

Monsieur, sortez d'ici,
Ou sinon je vous tue.

ARISTE, *relevant le pistolet.*

Alexis!

CHRISALDE *le désarme et tire Alexis à côté.*

Comment diable!
Sais-tu qu'il est chargé? paix! paix!

ALEXIS

O misérable!
Qu'a-t-il fait, mon ami, pour aller en prison?

CHRISALDE, *calmant Alexis.*

Il n'ira pas, crois-moi; mon fils, de la raison!

ARISTE, *au commissaire.*

Sur tout ceci, monsieur, recevez mon excuse;
C'est un enfant...

LE COMMISSAIRE.

Fort bien! est-ce ainsi qu'il s'amuse?

ARISTE.

Si vous étiez au fait, vous verriez, comme moi,
Que la nature, ici, l'emporte sur la loi,
Par le vif sentiment même de la justice.
Il se sent opprimé, non pas sur un indice,
Mais il en a la preuve entière dans son cœur,
Et ce n'est pas à lui qu'appartient son erreur.
Quoi qu'il en soit, suivez l'ordre qu'on vous impose,
Et chez le magistrat, avant toute autre chose,
Veuillez bien me mener.

LE COMMISSAIRE.

L'ordre le dit ainsi.

ARISTE.

Vous, Chrisalde, restez; ne sortez pas d'ici;
Peut-être que Damis pourroit s'y rendre encore.
(A Alexis.)
Adieu, mon bon ami.

ALEXIS, *désolé et noyé de larmes.*

Viendrez-vous?

ARISTE.

Je l'ignore.

Terminez de maman les regrets douloureux.
(Il embrasse encore Alexis et le quitte.)

ALEXIS, *emmené par le commissaire.*

Mon ami!... mon ami!... que je suis malheureux!
(Jacquette éclaire, sans sortir, le groupe qui sort.)

SCÈNE VI.

CHRISALDE, JACQUETTE.

JACQUETTE.

Qu'est-ce donc que ceci, monsieur?

CHRISALDE.

C'est une rage

Qui poursuit des humains le meilleur, le plus sage.

JACQUETTE.

Savez-vous que j'ai craint que, pour dernier malheur,
On ne vous emmenât?

CHRISALDE.

Qui, moi?

JACQUETTE.

J'en avois peur.

CHRISALDE.

Ma foi! c'étoit de droit pour l'un comme pour l'autre.

JACQUETTE.

Mais, sur ce cher enfant, quelle idée est la vôtre?
Avouez qu'on n'est pas plus charmant que cela.

CHRISALDE.

C'est un ange du ciel.

JACQUETTE.

Ses bijoux, que voilà,
Qu'il porte à son ami, d'un air tout plein de grâce.

CHRISALDE.

Il faut les renvoyer.

JACQUETTE.

Oui.

CHRISALDE.

Que je les ramasse.

Un petit nécessaire !... un porte-crayon d'or !...
La bonne créature !... et puis sa montre encor !
Qu'est-ce que ce paquet ?... un livre... quelque étrenne...

JACQUETTE.

Bien garni d'or partout.

CHRISALDE.

« Fables de la Fontaine. »
Reployons...

(Il s'arrête au papier qui enveloppoit le livre.)

Qu'est ceci ?... diable !... lisons...

JACQUETTE.

Ce soir,
Ariste viendra-t-il ? comptez-vous le revoir ?
Mais, à propos, monsieur, votre faim qui repose ;
Le soupé maintenant ne vaudra plus grand'chose.
Voulez-vous que je dresse une table en ce lieu ?
Vous mangerez toujours en attendant..

CHRISALDE, *avec le cri de l'effroi.*

Oh dieu !!!

(Il va de côté et d'autre chercher sa canne et son chapeau, avec la rapidité et l'étourdissement d'un homme égaré, et finit par sauter hors de la porte, et puis les escaliers.)

JACQUETTE, *éperdue.*

Eh ! monsieur, qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous arrive ?
Où courez-vous ?... hélas !... je suis toute craintive...
Qu'est-ce ?.. quoi donc ?.. comment ?.. quelle confusion !...
Va-t-on recommencer la révolution ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est chez Araminte. Le théâtre comme aux trois premiers actes.

SCÈNE I.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Voyez que je n'ai pas un esprit à rebours,
Que j'ai bien deviné.

ARAMINTE.

Tu devines toujours.
Que ne vous dois-je pas, Timante !

TIMANTE.

A moi, madame?
J'ai suivi le penchant le plus doux de mon âme.
Servir de votre cœur la sensibilité,
C'est le charme du mien et ma moralité.

ARAMINTE.

On a donc découvert mon fils auprès d'Ariste?

TIMANTE.

Justement, chez Chrisalde.

LUCRÈCE.

Il faut donc qu'à la piste
Cet enfant ait suivi son maudit précepteur.

TIMANTE.

Heureux d'être choisi pour son libérateur,

[redacted]

Je me suis acquitté de cette bagatelle
Avec tous les soins dus à l'amour maternelle.
D'abord, au magistrat, homme sensible et doux,
J'ai, sans peine, inspiré de l'intérêt pour vous.
J'ai peint, comme il falloit, cette amitié factice
Entre Ariste et l'enfant ; et, grâce à sa justice,
Au moyen de son ordre, un commissaire actif
A bientôt retrouvé le petit fugitif.
Vous allez le revoir : il vient ; il est en route.

LUCRÈCE.

J'entends une voiture.

TIMANTE.

Il arrive, sans doute.
(Lucrèce sort.)

SCÈNE II.

ARAMINTE, TIMANTE.

ARAMINTE.

Il n'a quitté mes bras qu'à la chute du jour :
Vous n'imaginez pas combien, à son retour,
J'éprouve de plaisir.

TIMANTE.

Sans peine on l'imagine.
Hors du commun votre âme a pris son origine ;
D'un élément plus tendre elle émane, à coup sûr :
Elle a je ne sais quoi de céleste et de pur ;
Le feu du sentiment s'y lie et la compose,
Comme un parfum exquis se marie à la rose ;
Et son effusion n'est qu'amour et bonté,
Qui se répand sur tout avec suavité.

ARAMINTE.

Que vous vous exprimez avec délicatesse !

SCÈNE III.

ARAMINTE, TIMANTE, LUCRÈCE, ALEXIS.

LUCRÈCE.

Voici le déserteur.

ALEXIS, *courant à sa mère, et l'embrassant.*

Calmez votre tristesse,
Ne pleurez plus, maman, je reviens près de vous.
Vous m'avez cru perdu, sans doute?

ARAMINTE.

Mon courroux
Ne veut point éclater, mon fils : je vous pardonne.
Cependant, s'en aller sans consulter personne...

ALEXIS.

Maman, je n'avois garde ; on m'auroit retenu.

ARAMINTE.

On eût bien fait.

ALEXIS.

Comment serois-je parvenu
A revoir mon ami?

ARAMINTE.

Quoi! votre ami? J'approuve
L'amitié, si l'on veut, que votre cœur éprouve
Pour votre précepteur, tant que, dans ma maison,
De vous livrer à lui, je crois avoir raison;
Mais quand je le renvoie et que j'en prends un autre,
Vous n'êtes son ami pas plus que lui le vôtre :
Et si vous l'ignorez, c'est moi qui vous l'apprends.

ALEXIS.

Cela ne se peut point : ce sont des ignorants
Qui vous ont dit cela, maman; il est sensible
Que vous voulez m'apprendre une chose impossible.

ARAMINTE.

Comment! que dites-vous?

TIMANTE.

Alexis! vous manquez
De respect à maman.

ALEXIS.

Qui? moi? Vous vous moquez.
Je manque de respect à maman! Au contraire,
Je l'instruis d'une chose, et d'une chose claire;
Car maman est trompée, et le seroit toujours,
Si je n'en disois rien. Oui, maman; de mes jours
Je ne pourrai cesser d'être l'ami d'Ariste,
Non plus que lui le mien. Il est triste, moi triste:
Nous sommes bien chagrins l'un de l'autre éloignés!
Oh! qu'il revienne ici tout de suite! Plaignez
Ce pauvre bon ami, qui m'appelle à toute heure!
Plaignez votre Alexis, qui gémit et qui pleure!
(*Alexis, suffoqué par ses larmes, erre de désespoir, et va les verser dans un coin, où il se jette dans un fauteuil.*)

LUCRÈCE.

On l'a fort bien instruit

TIMANTE.

C'est un tour concerté.

LUCRÈCE.

Un jeu fait à la main, et qu'il a répété.

ARAMINTE, *voulant retenir ses larmes.*

Je l'imagine bien: oui, la chose est visible

LUCRÈCE

Vous pleurez?.. la bonté!

TIMANTE.

Madame est trop sensible.

LUCRÈCE.

Vous n'êtes pas, au moins, dupe de tout ceci?

TIMANTE.

Madame a trop d'esprit...

ARAMINTE.

Tu peux le croire ainsi.

ALEXIS, *revenant à sa mère.*

Vous le voudrez, maman, n'est-ce pas, qu'il revienne?
Vous causeriez sa mort, vous causeriez la mienne,
S'il falloit, tous les deux, ne jamais nous revoir.

ARAMINTE.

Votre mère, mon fils, mieux que vous doit savoir
Tout ce qui vous convient. Soyez sage, docile :
Si vous aimiez Ariste, il vous sera facile
D'aimer encore plus un autre précepteur.

ALEXIS, *avec alarme et impétuosité.*

Non, je n'en veux point d'autre...
(Dans son désespoir, il va encore se jeter sur un autre siège.)

LUCRÈCE.

Ici perce l'auteur;
Et voilà le grand point recommandé d'avance.

TIMANTE.

Ce cri subit, lui seul, prouve la connivence.

ALEXIS.

Non, je n'en veux point d'autre, ou je mourrai d'ennui.
Un autre! est-il possible!... Oh! je ne veux que lui.
(Avec chaleur.)
Maman, si vous saviez comme mon ami m'aime!
Sa tendresse pour moi, sa complaisance extrême!
Demandé-je une chose, il sourit à mes vœux :
Je fais ce qu'il me dit, et lui ce que je veux.

Jamais il ne se fâche : et sur tout plein de choses,
Si nous voulons savoir pourquoi, pour quelles causes,
Tout ceci, tout cela, pour nous ou pour autrui,
C'est lui qui me l'explique, ou je l'explique à lui ;
Et nous nous accordons tous les deux à merveille !
Le matin, s'il m'embrasse, ou si moi je l'éveille,
Il me demande alors quel seroit mon désir :
Toujours il le veut bien ; toujours c'est du plaisir.
Non, je n'en veux point d'autre. O bon monsieur Timante !
Parlez un peu pour moi ; faites qu'on me contente ;
Priez : vous n'avez pas, Timante, un cœur d'airain ;
Si Jules vous manquoit, vous auriez du chagrin...

TIMANTE.

Certainement... je veux...

ALEXIS.

Oh oui ! votre âme est bonne ;
Et vous, Lucrèce aussi : que maman vite ordonne
Que l'on aille chercher mon ami sur-le-champ.
Si vous saviez sa peine ! à moins d'être un méchant,
On ne pourroit la voir sans pleurer. Je vous prie
Que, par votre bonté, maman soit attendrie ;
Priez, parlez pour moi !..

LUCRÈCE.

Mon enfant, calmez-vous.
Écoutez, écoutez : maman est en courroux.
Déserter la maison et nous mettre en alarmes,
De sa bonne maman faire couler les larmes,
Voilà de quoi vous rendre et docile et confus :
Cela mérite bien quelque peu de refus ;
Mais tout s'apaisera : laissez, laissez-moi faire ;
Venez ; j'arrangerai comme il faut cette affaire.

ALEXIS.

Vous parlerez pour nous?

LUCRÈCE.

Oui.

ALEXIS.

Quand?

LUCRÈCE.

Je parlerai.

ALEXIS.

Ce soir?

LUCRÈCE.

Peut-être.

ALEXIS.

Oh!!! oh! que je vous aimerai!

LUCRÈCE.

Venez avec moi. Mais surtout de la sagesse.

ALEXIS.

Tout ce que l'on voudra, je le ferai, Lucrèce.

LUCRÈCE *prend Alexis par la main.*

Venez.

ALEXIS, *plein d'espoir, court à sa mère.*

Embrassez-moi, maman, chère maman.

(Il se laisse emmener par Lucrèce; et se tournant vers sa mère, il la supplie de la tête en s'éloignant.)

SCÈNE IV.

ARAMINTE, TIMANTE.

TIMANTE.

MADAME, quand je vois l'effet d'un tel roman,
Cette discrétion, dont mon âme se pique,
Doit s'éclipser devant votre intérêt unique.

Je n'examine plus qu'il s'agit d'appeler
Mon frère, et qu'il faudroit moi-même n'en parler,
De telle intimité que son bonheur me touche,
Qu'autant qu'il vous plairoit de m'en ouvrir la bouche;
Mais je vois le danger...

ARAMINTE.

Et je le vois pressant.

TIMANTE.

Votre fils intéresse; un baume caressant
Doit couler, sans délai, sur sa tendre blessure.
Il faut un esprit sage, autant qu'une main sûre,
Pour calmer avec art ce pauvre petit cœur.
Tant léger soit le mal, il n'y faut de longueur;
Et je me trompe fort, ou mon frère, madame,
Va subjuguer, charmer en peu cette jeune âme,
Qui n'a soif, après tout, dans son affliction,
Que d'un cercle éternel de dissipation.

ARAMINTE.

Je suis de votre avis. Eh bien! il faut écrire.

TIMANTE.

A vos ordres, madame, il est doux de souscrire;
Vos vœux en peu de jours seront tous satisfaits.

ARAMINTE.

Ah! je compte vos soins comme autant de bienfaits.

TIMANTE.

Il ne s'agira plus, dans ce court intervalle,
Que de donner le change à l'amitié rivale;
Et l'on commence même à l'y bien disposer.
Je crois que sur Lucrèce on peut s'en reposer.

ARAMINTE.

Oui, sans doute: il n'est pas de meilleure personne.

TIMANTE.

Mais si j'ai le tact juste et la vue assez bonne,
Je lui trouve pour vous un grand attachement,
Délicat dans ses soins, par sa gaieté charmant,
Et digne à tous égards de votre confiance.

ARAMINTE.

Elle l'a toute entière ; et, par expérience,
J'assure que mon cœur n'a pu la mieux placer,
Et la lui gardera, sans jamais se lasser.

SCÈNE V.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Ah ! madame, voici monsieur Damis.

ARAMINTE.

Mon frère !

LUCRÈCE.

Il traverse la cour.

ARAMINTE.

Ah ! je me désespère !
Voici de nouveaux trains... Ah ! ne me quittez pas.

LUCRÈCE.

Mais, vous, cessez plutôt de marcher de ce pas.
Quittez cette foiblesse, et prenez un ton ferme.
Est-il le maître ici ? tout doit avoir son terme.
S'il le fut, c'est le mal : soyez-le, c'est le bien.
Le bruit n'est que du bruit ; allez, ne craignez rien :
S'il en fait un peu trop, faites-en davantage,
Et toujours au dessus tenez-vous d'un étage.
Je vous seconderai, me le permettez-vous ?

ARAMINTE.

Lucrèce, volontiers; je t'en prie.

TIMANTE.

Entre nous,

Si mon petit secours pouvoit vous être utile...

ARAMINTE.

Vous de même, Timante.

TIMANTE.

Il verra de mon style.

LUCRÈCE.

Prenez courage : allons, vos droits sont en commun;
Vous allez voir beau jeu, nous voilà trois contre un.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE, DAMIS.

DAMIS.

Me voici, chère sœur, avec mon clabaudage;
Pour la seconde fois, je viens à l'abordage :
Mais ce coup-ci j'espère, au jour de mes falots,
Remorquer ma frégate et couler les brûlots.

ARAMINTE.

Je soupçonne à peu près tout ce qui vous attire.
Mais, une bonne fois, je veux bien vous le dire :
Mon frère, un bon parent n'est jamais indiscret.
A quoi bon des conseils écoutés à regret?
Je n'ai pu les goûter, ni les mettre en pratique :
J'ai mes raisons aussi, comme ma politique.

DAMIS.

Peste! vous êtes brave, et voilà parler clair.

LUCRÈCE.

On ne vous dit pas tout : on vous a trouvé l'air

Trop peu persuasif, comme un peu trop farouche;
La raison n'est raison qu'autant qu'elle nous touche :
Rien n'est plus fatigant qu'un éternel censeur.
Voilà ce que disoit à l'instant votre sœur.

DAMIS, *avec une fureur comprimée, et voilée d'un rire sardonique.*

Ma sœur disoit cela?

TIMANTE.

Dans les mêmes paroles.
Elle a même ajouté qu'il n'est d'autres écoles,
Pour une tendre mère, ayant un bon esprit,
Que le fond de son cœur, où tout se trouve écrit;
Que c'est là son principe et sa règle finale.
Telle est de votre sœur la phrase originale.

DAMIS, *de même.*

La phrase de ma sœur?

ARAMINTE.

Oui, j'ai pris cet essor.

LUCRÈCE.

Elle a même dit plus.

DAMIS, *de même.*

Elle a plus dit encor?

LUCRÈCE.

Elle a dit que sur mer, pour conduire une flotte,
Vous pourriez être habile à choisir un pilote;
Mais qu'un bon précepteur, au gré de son désir,
Étoit vraiment sur terre autre chose à choisir.

DAMIS, *de même.*

Ah! ah!

TIMANTE.

Que d'un vaisseau toujours le capitaine
Est le maître par qui toute chose s'y mène;

Par la grande raison et la suprême loi,
Qui veulent que chacun soit le maître chez soi.

DAMIS, *de même.*

Ma sœur a-t-elle dit quelque autre chose encore?

LUCRÈCE.

Je ne le crois pas bien.

TIMANTE.

Le reste, je l'ignore.

DAMIS, *de même, jusqu'à ce qu'il éclate.*

Eh bien! sur cette mer, dans ce même vaisseau,
Soit que l'onde en courroux s'élevât en monceau,
Soit que calme, immobile, amenant la bonace,
Elle me contraignît à demeurer en place,
Et que la patience alors fût sous les cieux
Ce qu'un sage marin peut rencontrer de mieux,
J'atteste bien qu'alors, en tourmente, en demeure,
Je n'en eus jamais tant que depuis un quart-d'heure.
Corbleu!!!!...

ARAMINTE.

Damis! Damis! vos outrageants discours,
Ainsi que vos fureurs, vont reprendre leur cours;
Mais au premier éclat de votre humeur bourrue,
Je cours me renfermer, et j'en puis être crue.

DAMIS, *amèrement.*

Là! là! mon Araminte, et n'allez pas d'abord
Vous renfermer chez vous : je revire de bord.
Nous allons vous prouver qu'on n'est pas mal-habile
A domter à propos un mouvement de bile;
Et que sur le motif qui me conduit ici,
Vous avez pris le change et pris trop de souci.
Çà, voyons; ne peut-on parler sans amertume?
Vous avez méprisé, selon votre coutume,

Mes sincères avis. Ariste est renvoyé;
Votre esprit en cela ne s'est point fourvoyé :
Vous avez vos raisons qui sont belles et bonnes.
Mon neveu, votre fils, qui s'attache aux personnes
Dont il se sent chéri, secouru, caressé,
Pleure son précepteur : mais c'est un insensé,
Un enfant, un morveux, qui n'est que ridicule.
Mais vous, tête sensée, et femme qui calcule,
Ce que vous avez fait, est donc évidemment
Très bien, très beau, très bon, admirable, charmant!
Loin de vous en blâmer, j'approuve cette affaire,
Et serois très fâché qu'elle fût à refaire.

ARAMINTE.

Ah! vous voulez railler?

DAMIS.

Mon dessein n'est pas tel :
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon naturel.
Or donc, comme les gens dont la vertu foncière
Fut de briller toujours par la judiciaire,
(Comme vous, par exemple, il faut vous en vanter)
Sont, dans les cas pressants, des gens à consulter;
Sur un cas tout nouveau, qui brusquement m'arrive,
Avant d'entrer chez vous, la date est fraîche et vive,
De votre part, ma sœur, je voudrois un conseil.

ARAMINTE.

Mais il ne s'est rien vu, je pense, de pareil...
Comment?.. vous seroit-il arrivé quelque chose?

DAMIS.

En bref, voici le fait. En un lieu, je suppose,
Qui peut m'intéresser, où j'attache mon cœur,
Deux pendards effrontés, par des coups de longueur,

Trament de mes amis la honte et la ruine.
L'un est un franc coquin ; et l'autre, une coquine ;
J'en ai la preuve sûre ; et je voudrois savoir
Ce qu'il me faudra faire au moment de les voir ;
Si ma bouche taira ce que j'en puis connoître,
Ou si je les ferai sauter par la fenêtre.
Qu'en dites-vous, Timante?

TIMANTE.

Eh !.. vous êtes pressant...

DAMIS.

Vous, Lucrèce?

LUCRÈCE.

Ceci... devient embarrassant...

DAMIS.

Oui, très embarrasant : mais un cas difficile,
Il faut le trancher net ; jamais je ne vacile,
C'est mon tic : et je vais, pour sortir d'embarras,
Vous casser à tous deux les jambes et les bras.
(Il lève la canne.)

LUCRÈCE.

Monsieur !

TIMANTE.

Monsieur !

ARAMINTE, *arrêtant son frère.*

Mon frère !.. êtes-vous en démence?

DAMIS.

Ah ! couple de fripons !..

ARAMINTE.

De cette véhémence !..

DAMIS.

La lettre du coquin va vous ouvrir les yeux.

LUCRÈCE, *à elle-même.*

La lettre de Timante!

DAMIS.

Et la voici.

TIMANTE, *à lui-même.*

Grands dieux!

DAMIS, *à sa sœur.*

Lisez, et rougissez jusques au fond de l'âme :
Lisez, et tout du long.

(Il lui donne la lettre.)

LUCRÈCE, *voulant se saisir de la lettre, que Damis reprend sur-le-champ.*

Ne lisez pas, madame!!!

DAMIS, *la canne levée, et arrêté par sa sœur.*

Scélérate! oses-tu?... corbleu!... si vous bougez,
L'un et l'autre, à l'instant, vous serez submergés.
(Vers la porte.)
Que l'on me fasse entrer Ariste tout à l'heure.

ARAMINTE, *dans le plus grand étonnement.*

Ariste, dites-vous, est dans cette demeure?

DAMIS.

Oui, pour votre bonheur, sans doute, et le voilà.

(Comme Ariste entre avec Chrisalde, Lucrèce et Timante filent sur les côtés, et s'évadent. Araminte, de dépit, se jette, le dos tourné, dans un fauteuil.)

SCÈNE VII.

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE, CHRISALDE.

DAMIS, *à sa sœur.*

FORT bien, prenez un siège, et retranchez-vous là :
Mais lisez, je vous dis, cette lettre effrayante,
A son frère Philiste, écrite par Timante.
Lisez : de la fureur éprouvez le transport.
(Araminte, aux mots de Philiste et de Timante, prend la lettre et la lit.)
(A Ariste et Chrisalde.)
Nous voilà dans la rade, et bientôt dans le port,
Mes amis. Mon neveu? qu'il vienne, qu'on le voie
(Chrisalde va chercher Alexis.)

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE.

DAMIS.

A votre aspect, mon cher, quelle sera sa joie!
Quel bonheur, cependant, qu'un fortuné hasard
Ait remis en nos mains la lettre du pendard,
Et que, pour nous montrer la trace bonne à suivre,
Il nous ait envoyé l'enveloppe d'un livre!
Le temps nous apprendra comment s'est fait ceci.
(Au bruit que Chrisalde et Alexis font en entrant, Damis et Ariste s'avancent vers la porte.)

SCÈNE IX.

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE, CHRISALDE, ALEXIS.

CHRISALDE.

Le vois-tu?

ALEXIS, *se précipitant dans les bras d'Ariste.*

Mon ami! quoi! vous êtes ici?

ARISTE.

Alexis!

(Ils restent confondus dans les bras l'un de l'autre, et ensuite Alexis embrasse Chrisalde, etc. etc.)

ARAMINTE, *après avoir lu, avec un cri douloureux et prolongé.*

Oh! l'horreur!...

DAMIS, *courant à sa sœur.*

Ah! reviens à toi-même.
Ma sœur! embrasse-moi; je suis ton frère, et t'aime.
Je partage ta peine et ton affliction.
Va, c'en est déja trop de ta confusion.
Cache-moi cette lettre, abîme d'imposture!
Et s'il vient un flatteur, fais-en vite lecture.

(Il fait un geste de dégoût pour écarter cette lettre et qu'elle soit cachée, et se retourne gaîment vers Alexis.)

Te voilà donc!

ALEXIS, *dans les bras de Damis, qui le tourne ensuite vers sa mère.*

Mon oncle!... Ah! grand merci, maman!

ARAMINTE, *serrant son fils avec force contre son cœur.*

Alexis!... Alexis!...

DAMIS.

Hé!... l'y voilà... charmant!...
Nous l'avons manqué belle, avec tant de manœuvres.
Où sont-ils, à propos? où sont ces deux couleuvres?
Ils ont fui? c'est très bien : de leurs pareils et d'eux,
Tout, jusques à la honte, est d'un aspect hideux.
Mais, chut, mes bons amis. La tempête calmée,
Le matelot l'oublie; et, d'une âme charmée,
Au souffle d'un vent frais, il voit rire les flots.
Laissons là le passé, les méchants, leurs complots;
Et voyons maintenant ce qui nous reste à faire.
Ariste, la campagne est votre grande affaire;
Partez donc dès demain : arrivé dans trois jours,
Jetez-moi là votre ancre, et restez-y toujours.
Quand ma sœur voudra voir...

ARAMINTE, *se levant.*

Non, je suis du voyage.
Je reste avec mon fils; j'y resterai.

DAMIS.

Très sage.

ALEXIS.

Maman vient! quel plaisir!

DAMIS, *à sa sœur.*

Eh bien! quelle douceur!...
Allons, prends-moi le bras, ma pauvre bonne sœur!
Il est encor pour nous plus d'un bien délectable.
Mais il est déja tard, allons nous mettre à table;
(*A Alexis.*)
A manger d'appétit soyons très diligents,
Et trinquons au bonheur, comme les bonnes gens.

FIN DES PRÉCEPTEURS.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEIZIÈME VOLUME.